

**Contes et
légendes du
Burkina-Faso**

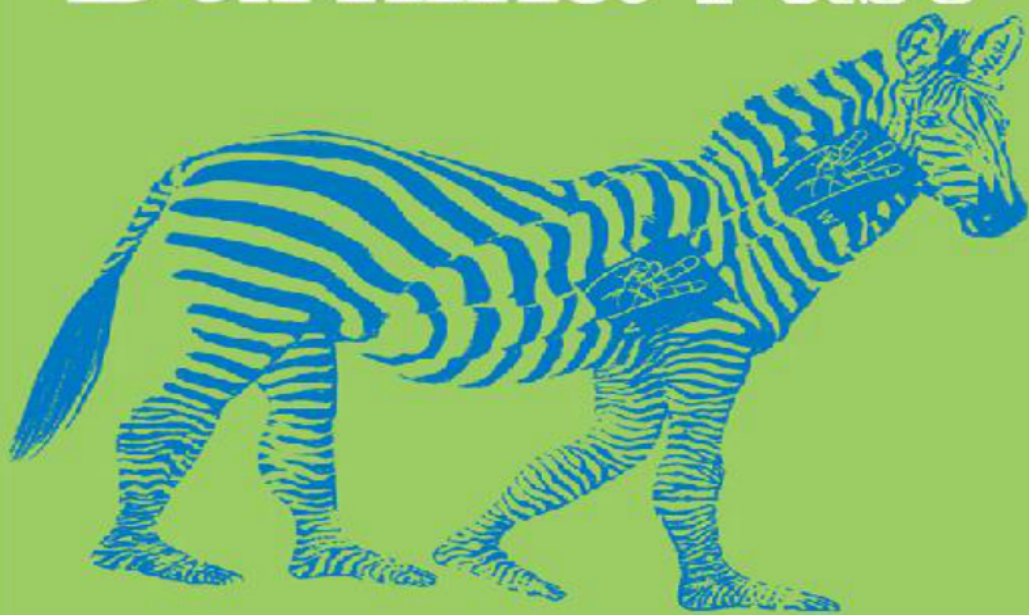
Diep

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aux origines du monde

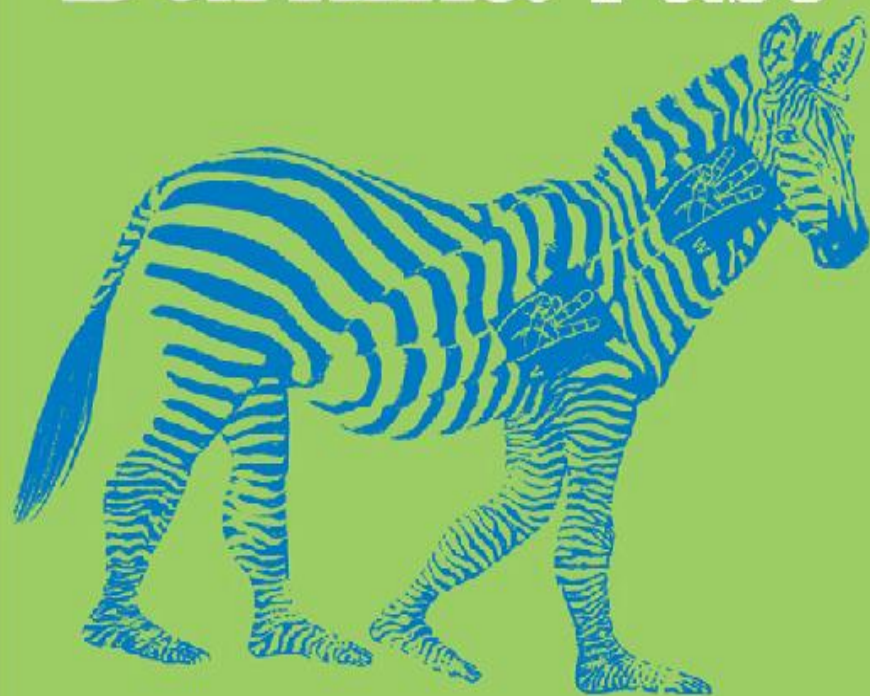
Contes et légendes du Burkina-Faso



Flies France

Aux origines du monde

Contes et légendes du Burkina-Faso



Flies France

Aux origines
du monde
Contes et
légendes du
Burkina-Faso

recueillis en pays sénoufo

Flies France

Préface

Les Sénoufo disent que la Parole est comme l'arachide : il faut ouvrir la coque pour avoir la graine.

La société sénoufo, à majorité paysanne, est un des viviers de la culture et de l'art du Burkina-Faso. Elle s'illustre en particulier par la richesse et la diversité de ses contes, proverbes et récits, et par leur valeur à la fois initiatique et de divertissement.

Ces récits sont souvent véhiculés par la confrérie des chasseurs conteurs qui disent des contes animaliers. À propos de leurs récits, les chasseurs disent ceci : « Dans nos histoires, c'est toujours nous qui triomphons des animaux, parce que ce ne sont pas eux qui racontent. »

Beaucoup d'autres moments de la vie quotidienne sont des moments de racontée, de partage, de transmission.

Ce recueil, que Françoise Diep et François Moïse Bamba nous invitent à partager, contient une petite partie de cet immense trésor.

Hassane Kassi KOUYATE, griot, conteur, président du festival Yeleen et de l'association « Maison de la Parole »

Présentation du recueil

Les contes rassemblés ici offrent le portrait d'un village, Ouolonkoto, qui fait partie du pays sénoufo, peint par un large échantillon de personnes :

Ceux qui y vivent, hommes, femmes et enfants. Ils partagent le même répertoire, le même terroir et sont tous agriculteurs, les enfants y compris puisqu'ils vont travailler dans les champs avec leurs parents. Pourtant ils ont chacun un vécu et une fonction dans la communauté qui influence leur choix de contes, et un style qui leur est propre. Comme la société est organisée pour que chacun remplisse un rôle et que ces contes sont un outil éducatif, il est laissé à chacun de ses membres le soin d'illustrer le domaine qui le concerne par les contes appropriés. C'est ainsi que les chasseurs raconteront rarement des contes concernant la vie de couple, et les femmes ne diront que peu ou pas de contes sur la chasse.

Six hommes du village ont conté, certains pendant plusieurs séances. Les chasseurs ont partagé un répertoire animalier, des récits des origines, des contes d'avertissement qui parlent de leur confrérie, ainsi que quelques contes à énigme. Le maçon, dit « le Petit Marteau qui casse les grands cailloux », a voyagé en Côte-d'Ivoire où il est devenu marabout, c'est-à-dire un sage musulman, et ses contes moraux sont fortement teintés par l'islam.

Un des conteurs, agriculteur reconnu pour sa verve, qui aime à s'impliquer personnellement dans ses contes : « C'est moi, Zaana, qui donne un conseil aux hommes avec un grand H !... » a voyagé du conte merveilleux aux histoires de couple en passant par le conte-attrape ou l'avertissement.

Les sept conteuses n'ont dit, dans cette collecte, aucun conte mettant en scène des chasseurs. Par contre, elles ont abondé en contes d'avertissement à l'issue terrible, et en contes moraux sur les rapports de couple, la famille et le respect des règles. C'est aussi dans leur bouche qu'on a entendu les histoires les plus crues. Elles ont enfin donné quelques contes animaliers et un conte merveilleux.

Les enfants sont en apprentissage de conte : ils en ont beaucoup reçu et s'entraînent à les redonner dans la détente et les rires, avec l'encadrement bienveillant des adultes.

Ceux qui n'y vivent pas mais se revendiquent de ce village.

Ouahiribé Dembélé, né au village, vit aujourd'hui à Ouagadougou. Il conte à la radio des contes de son village « en langue » (c'est-à-dire en sénoufo) et il est reconnu comme un conteur référent et a été invité comme tel au festival Yeleen 2005. Il se rend à Ouolonkoto pour toutes les fêtes coutumières.

François Moïse Bamba n'est pas né au village et n'y a quasiment jamais été, mais il a gardé précieusement les contes reçus de son père dans sa mémoire et se fait aujourd'hui le transmetteur de ceux qu'il a collectés en Europe et jusque dans les DOM. C'est par les contes qu'il retourne au village aujourd'hui.

Celles qui ne sont pas du village ni de la même ethnie mais avaient dans leur répertoire un conte similaire à l'un de ceux contés.

Sanata, Fatoumata et Sita Sanou sont trois grands-mères de l'ethnie Bobo, vivant dans le vieux Bobo, qui ont l'habitude de conter à la fois à leurs petits-enfants mais aussi dans des réunions de leur quartier.

Celle qui a collecté ces contes, conteuse qui vient du « village France » (voir anecdote dans « histoire d'une collecte »). Françoise Diep sait bien que « même s'il séjourne longtemps dans l'eau, le tronc d'arbre ne deviendra jamais crocodile ». Mais, rajoute Hassane Kouyaté, « à force il s'impregne. » Depuis 1998, elle séjourne et conte régulièrement au Burkina-Faso, et remercie les habitants de Ouolonkoto, Ouahiribé, les sœurs Sanou et François de la confiance qu'ils lui accordent pour la rédaction.

Si ces contes sont rassemblés en recueil, c'est parce qu'ils sont l'expression vivante et cohérente d'une façon de voir le monde avec ses fondements philosophiques, mais aussi les menus détails du quotidien. Ce ne sont pas des objets de musée : on continue de les dire le soir dans les cours et dans les cases.

Les notes et commentaires sont de deux ordres : pour François, les paroles telles qu'elles ont été recueillies sont « saintes », c'est à dire que pour lui il n'y a rien à y ajouter. C'est lorsqu'il conte oralement qu'il s'autorise à « interpréter » ces contes. Afin de respecter ce point de vue, ce qui était dit par le conteur a été traduit au plus près, en essayant de trouver l'expression la plus juste en français. Il s'agit pourtant d'une adaptation et pas de mot à mot : c'est un ouvrage de conteur, pas d'ethnologue. Françoise, par contre, a rédigé des notes afin de permettre une plongée plus aisée dans cet univers à la fois si proche et si lointain.

Plonger, justement... Si on écoute bien la musique de ces contes, on finira sans doute par sentir les parfums d'encens d'un début de soirée. Des enfants viennent au puits chercher l'eau pour remplir les canaris. On entend le plouf rassurant du seau en caoutchouc qui touche la surface de l'eau : les pluies ont été abondantes cette année.

Hommes et femmes palabrent sous le hangar. Deux chèvres se poursuivent à côté du grenier à grains. Un chant s'élève dans le lointain, on entend le martèlement d'un tambour parleur... La soirée démarre, les contes vont commencer.

Françoise DIEP, François Moïse BAMBA

1.

L'origine du pays sénoufo

Manti, Sifarasso, Ouolonkoto, Korhogo, Man, tous ces villages appartenaient autrefois au même pays, le pays sénoufo qui en ce temps là n'était pas partagé entre le Mali, la Côte d'Ivoire et le Burkina-Faso.

Ce pays s'est peuplé grâce aux chasseurs qui ont traqué les panthères, les lions et tous les animaux dangereux pour les humains.

En des temps très anciens, on raconte qu'il y avait un homme qui se nommait Safazani et qui était chasseur de serpents. Il tua presque tous les serpents du pays, sauf un, un énorme boa qui vivait dans la montagne, à côté d'une grosse pierre. Ce serpent possédait une guitare qu'on appelait un *kolonko*.

Un jour, Safazani vint jusque chez le serpent pour le tuer. Ce dernier se mit à jouer du *kolonko* et chanta :

– *Safazani, il ne faut pas me tuer ici, dans la brousse.*

Mais Safazani dit :

– Je vais quand même te tuer.

Et il coupa la tête du boa. Sa tête étant coupée, le serpent continua quand même à chanter. Safazani alla chercher du bois, coupa le serpent en morceaux et le mit à griller. En train de cuire, le serpent chanta de plus belle. Safazani alla chercher un canari (une poterie) pour y cuisiner les morceaux de serpent grillés. Pendant que les morceaux étaient en train de bouillir dans le canari, ils continuaient leur chant. Une fois complètement cuite, la viande chanta dans l'assiette de Safazani, qui pourtant la mangea.

Mais quand il eut fini de manger, Safazani sentit son ventre commencer à gonfler. Il fut pris d'une soif énorme et se mit à avaler des litres d'eau. Son ventre continua à grossir, et bientôt il devint gros comme une montagne. Safazani se mit alors à uriner, uriner, uriner, et cette urine forma des marigots. Quand il se soulagea, ses crottes formèrent des montagnes.

C'est ainsi que finit Safazani, celui qui n'avait pas écouté ce que lui disait le dernier serpent du pays. C'est ainsi que naquit le pays sénoufo.

2.

L'histoire de Dinama

On dit que ceux qui mangent trop peuvent détruire le monde...

Autrefois, il y avait beaucoup d'arbres dans le pays sénoufo. Il y avait aussi une foule d'animaux carnivores qui pourchassaient les hommes pour les dévorer. Les premiers grands chasseurs commencèrent alors leur travail.

À cette époque vivait un homme qui se prénomma Dinama. Il mangeait tout le temps et n'importe quoi. Lui et sa mère vivaient comme des bêtes. À chaque fois que Dinama attrapait un enfant, il le dévorait. Un jour, il s'assit et se mit à réfléchir : « Si je continue à manger tous les jours des enfants, existera-t-il encore des êtres humains ? Je vais finir seul... » Il décida alors de se marier.

Un jour qu'il était assis à côté de sa femme, Dinama lui dit :

– Maintenant nous nous aimons. Alors fais attention à ma mère, car c'est une ogresse.

Quelque temps plus tard, Dinama partit travailler aux champs, pendant que sa femme préparait leur repas. À un moment, elle entendit tousser : c'était la mère de Dinama qui annonçait ainsi son arrivée. Elle proposa à la jeune femme d'aller avec elle en brousse faire des fagots, mais celle-ci répondit :

– Aujourd'hui c'est impossible, j'ai de la cuisine à faire.

Quand elle alla porter son repas à son mari dans le champ, elle lui raconta la visite de sa mère. Dinama répéta à sa femme :

– Méfie-toi d'elle.

Quelques jours plus tard, alors que la jeune femme préparait le *tôl* la vieille revint et proposa à nouveau à sa bru d'aller chercher du bois avec elle. Cette fois, la jeune femme accepta. Une fois en brousse, la vieille demanda à la femme de son fils de grimper dans un arbre.

Quand la jeune femme fut montée, la vieille se mit à se secouer au pied de l'arbre. Ses deux bras se transformèrent en *yaduyon*², deux animaux féroces qui commencèrent à ronger l'arbre sur lequel la jeune femme était perchée. Celle-ci se lamenta :

– Mon mari m'avait bien dit de me méfier de sa mère, qu'elle mange les gens. Aujourd'hui, c'est moi qu'elle veut manger.

Elle se mit alors à chanter :

– *Dinama, tu es beau mais ta mère mange les gens !*

La vieille répliqua :

– Tu peux toujours appeler mon fils, je vais te manger.

Et les *yaduyon* continuèrent à ronger l'arbre.

Un margouillat (lézard des savanes) vivait dans cet arbre. Il dit :

– Dieu n'aime pas qu'on mange les humains. Dieu, aie pitié !

Et l'arbre qui penchait déjà se redressa. Or, quand la femme de Dinama partait en brousse, son petit chien l'accompagnait toujours. Dès qu'il vit la vieille se transformer, il s'enfuit à toutes jambes vers le champ où travaillait Dinama. Il se mit à aboyer de toutes ses forces à côté du jeune homme, en tournant sur lui-même comme s'il voulait attraper sa queue pour attirer son attention. Dinama comprit que quelque chose n'allait pas. Il posa sa *daba*³ et suivit le chien.

La femme de Dinama, toujours dans l'arbre qui penchait puis se relevait le vit arriver de loin. Elle continua de chanter le plus fort possible :

– *Dinama est si beau, mais sa mère est une ogresse qui mange les gens.*

Arrivé au pied de l'arbre, Dinama s'adressa à sa mère :

– Que se passe-t-il ?

La vieille s'arrêta et secoua ses deux bras pour redevenir humaine. C'est à ce moment que Dinama la tua.

Une hirondelle qui assistait à cette scène se mit à crier :

– C'est ici qu'on a tué maman !

C'est ce cri qu'elle a gardé jusqu'à aujourd'hui. C'est aussi depuis ce temps que l'humanité a enfin pu croître et se multiplier.

3.

Pourquoi les hommes dominent les animaux

Dieu créa les animaux. Puis il créa les êtres humains pour leur servir de nourriture. Le lion, la panthère et l'hyène s'en régalaient.

Or, un jour, les trois compères embêtèrent un peu trop un génie forgeron. Celui-ci alla trouver les hommes et leur enseigna comment tailler un morceau de bois en forme de lance. Ensuite il leur apprit l'art de forger le métal et arma le bout de la lance d'une pointe. Enfin, il leur donna la formule d'un poison à enduire sur cette pointe, afin que tout animal touché par elle meure. C'est ainsi que les hommes apprirent à fabriquer des lances qui tuaient à coup sûr et commencèrent à chasser.

Un jour, un jeune homme armé d'une de ces lances partit à la chasse. À cette époque, hyène, lion et panthère habitaient ensemble. Le soir venu, le jeune chasseur ne savait où loger. Il rencontra les trois animaux et leur demanda l'hospitalité. Ceux-ci, étonnés, se regardèrent :

– Notre nourriture vient chez nous ? Bizarre...

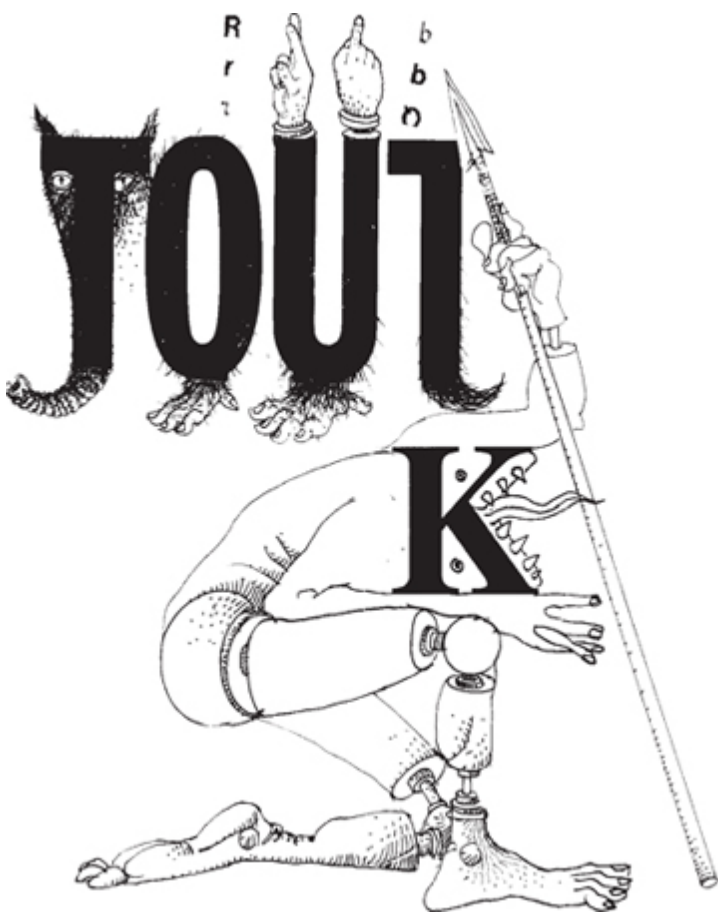
Hyène dit à lion :

– Notre nourriture est chez nous et j'ai faim...

Lion refusa :

– Il faut d'abord savoir ce qui l'emmène avant de le manger.

Hyène n'était pas d'accord mais dut s'incliner. Ils indiquèrent au jeune homme où dormir, l'invitèrent à partager le repas du soir, puis il alla se coucher et ils se retrouvèrent pour discuter :



– Comment peut-il chasser ? dit hyène. Il n’a ni crocs ni griffes, bizarre, bizarre...

Lion dit :

– Demain, nous verrons comment il fait.

Au matin, après avoir déjeuné, l’homme demanda la route¹ et partit chasser. Il chassa tout le jour, tua beaucoup de gibier, puis rentra. À son retour, il annonça à ses trois hôtes stupéfaits la liste de tout ce qu’il avait tué. Puis il ajouta :

– Venez m’aider à tout transporter.

Tout en cheminant dans la brousse, les trois animaux firent leur enquête : ils examinèrent avec soin chaque gibier qu’ils ramassaient là où l’homme l’avait tué, mais ne virent ni sang, ni blessure, rien qui puisse expliquer sa mort. Comment l’homme avait-il fait ?

Une fois de retour, l’homme partagea la viande en deux parts, une pour lui et une pour ses trois hôtes. Il décida de rester encore quelques jours pour compléter sa chasse.

Le lendemain matin il repartit donc avec sa lance. Hyène dit à lion

qu'elle voulait se soulager et sortit. En fait, elle avait décidé de suivre l'homme pour l'espionner. Lion et panthère l'attendirent tout le jour, mais elle ne rentra que le soir. Voici ce qu'elle vit : l'homme rencontra une antilope, mit la main sur son épaule, prit une lance, visa, la lança, et l'antilope tomba, morte. L'homme s'approcha, récupéra sa lance, protégea son gibier des ardeurs du soleil en le cachant sous un tas de feuilles, et repartit chasser. Une fois l'homme parti, hyène s'approcha du cadavre de l'antilope, le découvrit et l'examina, mais elle ne vit ni sang ni blessure. Elle le recouvrit et reprit sa filature.

L'homme tua ensuite une biche, puis beaucoup d'autres animaux, et chaque fois hyène examina le cadavre sans réussir à comprendre les causes de sa mort. À la fin de la journée, sa conviction était faite et elle alla trouver lion et panthère qui l'attendaient :

– Il faut qu'on se sauve ou ça va nous coûter cher : cet étranger est trop fort pour nous. Je ne veux pas manger la viande qu'il nous donne. Je suis sûre qu'elle est empoisonnée et que ça me fera mourir.

Elle raconta aux deux autres qu'elle avait vu l'homme mettre sa main sur son épaule et ensuite le gibier tomber :

– C'est trop fort pour moi !

Au troisième soir de sa chasse, l'homme apporta à nouveau de la viande et la partagea. Les trois animaux l'informèrent alors que le lendemain, ils devaient aller travailler le champ du lion. Or, il est de coutume d'aider dans son travail celui qui vous offre son hospitalité. Le chasseur proposa donc de partager sa viande et d'en préparer pour ceux qui travailleraient.

Le lendemain, lion, panthère et hyène étaient aux champs, en plein travail, quand ils virent arriver l'homme et son repas. Il y en avait tant qu'ils eurent besoin de leurs deux pattes pour se servir, et c'était si bon qu'ils prirent tout, mais hyène monta dans un karité pour manger sa part. Elle avait prévenu les deux autres :

– Faites attention à l'homme. S'il met sa main sur son épaule, danger, fuyez !

Et tout en mangeant, elle surveillait.

On sentait l'inquiétude monter. En plein milieu du repas, un moustique piqua l'homme derrière l'épaule. Il prit des feuilles et posa sa viande dessus. Les trois le regardèrent attentivement. L'homme leva alors la main pour se gratter le dos. Hyène sauta à bas de son karité :

– Je vous avais prévenus ! Il veut tous nous tuer !

Et les trois bêtes terrifiées s'enfuirent au fin fond de la forêt....

C'est depuis ce jour que l'homme domine les animaux, alors qu'avant c'était eux qui le dominaient.

4.

D'où vient le pouvoir des chasseurs Doso

Un jour, tous les animaux de la brousse se rassemblèrent pour décider de faire leurs cérémonies de funérailles au même endroit. Ils s'accordèrent pour dire que ce qui se fait en groupe est meilleur que ce qui se fait individuellement.

Ce fut l'hyène qui perdit sa mère la première. On organisa des cérémonies de funérailles sans réjouissances. Après ce fut au tour de la panthère de perdre sa mère. On fit de même des cérémonies sans réjouissances, juste des assemblées de causerie pour évoquer la mémoire de la disparue. Cela se passa ainsi pour tous ceux qui perdaient un membre de leur famille, jusqu'au jour où le lion perdit sa mère.

Pendant la cérémonie d'enterrement, le lièvre se leva et dit :

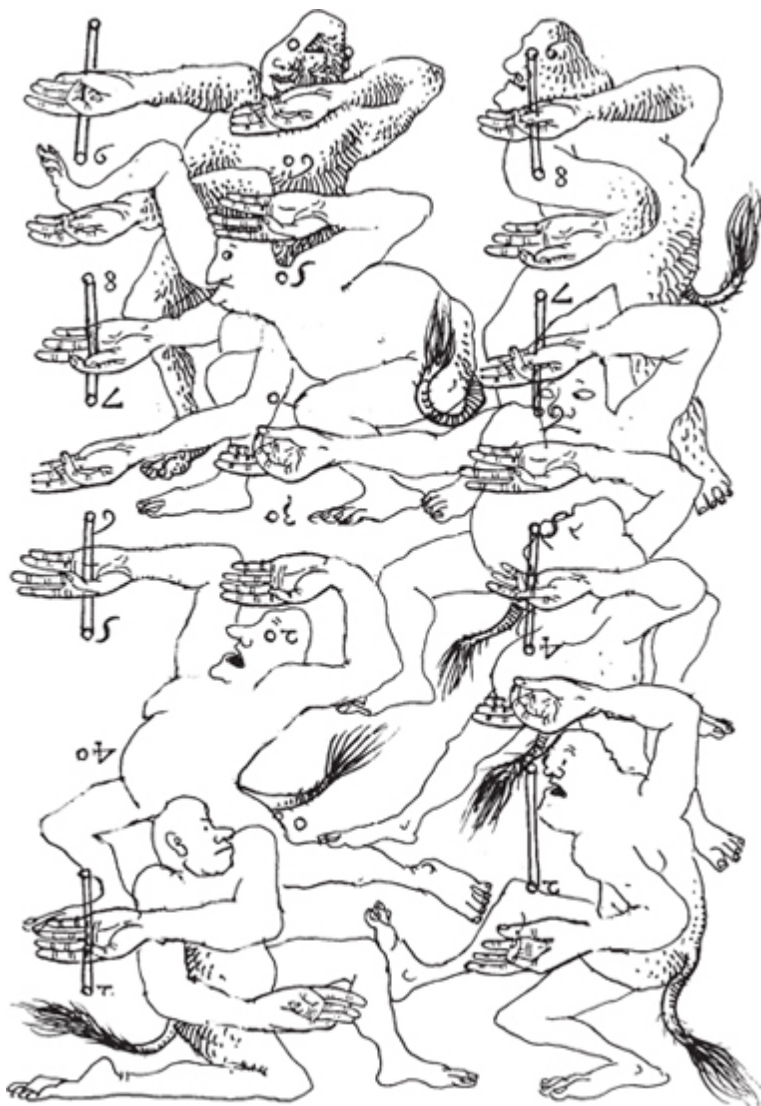
– Il est dommage qu'aucun d'entre nous ne sache faire de la musique. C'est la mémoire de la mère de notre roi que nous célébrons, et il aurait été bon de lui offrir une belle cérémonie avec de la musique et des danses.

Le phacochère dit alors :

– Si ce n'est que ça, pas de problème, j'ai un *ngoni*¹.

Aussitôt la nouvelle se répandit dans toute la brousse comme portée par le vent. Tout le monde en parlait.

Arriva le jour de la cérémonie commémorative. Le phacochère arriva avec son *ngoni* et se mit à jouer. Les sons qui sortaient de l'instrument étaient si mélodieux que chacun se mit à danser. Tous dansaient autour du phacochère, quand le lièvre s'approcha de lui et lui dit :



– As-tu remarqué l’absence des singes ? Il s’agit quand même de la cérémonie qui célèbre la mémoire de la mère de notre roi ! Nous sommes tous présents sauf eux ! Tu devrais changer les paroles de tes chants pour signaler à tous l’absence des singes...

Aussitôt, le phacochère modifia son chant. Pendant que le phacochère chantait ainsi, le lièvre alla trouver les singes et leur dit :

– Venez vite ou le phacochère va vous faire une mauvaise réputation ! Nous avons tous déjà perdu un membre de notre famille, et jamais nous n’avons eu droit à de la musique. Aujourd’hui qu’il s’agit de la mère de notre roi, le phacochère fait de la musique, et en plus, il dit du mal des autres. Je vous propose de trouver vous aussi une chanson et de venir à la cérémonie en la chantant !

Les singes se concertèrent, inventèrent leur propre chanson et prirent la route. Juste à l'entrée du village, un des singes sauta en l'air et entonna leur chanson qui disait :

– Comme c'est triste ! Nous avons tous perdu un membre de notre famille, et la seule musique ce fut les pleurs. Maintenant que c'est la mère de notre roi qui est morte, le phacochère fait de la musique et fait danser les gens.

Le lièvre, qui était déjà de retour dans le cercle de la cérémonie demanda à l'assistance de dresser l'oreille en disant :

– On dirait qu'il y a une autre chanson, vous entendez ?

Le lion regarda alors le phacochère avec ses crocs qui dépassaient de sa bouche et lui dit :

– Arrête de rire, rentre tes dents !

Le phacochère eut beau essayer, il n'y parvint pas et commença à se sentir en danger. Le lion demanda alors qu'on lui amène le phacochère s'il n'arrêtait pas de se moquer de lui. Celui-ci s'enfuit à toute vitesse, échappa à ses poursuivants qui se dispersèrent, et se réfugia dans un buisson où il se reposa pendant quelques jours.

Le jour où il en sortit, il se retrouva nez à nez avec un chasseur Doso². Il avait encore son *ngoni* et sa queue de buffle avec lui. Ils se battirent tout le jour, toute la nuit, et le lendemain matin, ils se battaient encore. Finalement, le chasseur tua le phacochère, s'appropriâ son *ngoni* et sa queue magique, et revint avec le tout dans son village.

Depuis ce jour, par la faute du lièvre, les animaux ne célèbrent plus de cérémonies funéraires ensemble.

Depuis ce jour aussi, les chasseurs Doso doivent se munir de la queue de l'animal le plus puissant qu'ils ont tué pour marquer leur propre puissance. C'est enfin depuis ce jour que ces mêmes chasseurs ont un *ngoni* grâce auquel ils peuvent envoûter les animaux.

5.

Pourquoi les chasseurs ne vivent plus avec leurs femmes en brousse

Il était une fois un chasseur. Un jour, il décida d'aller s'installer en brousse avec sa femme. Arrivé en plein milieu de la forêt, il abattit quatorze grands arbres et construisit une très grande maison avec quatorze portes d'entrée successives.

Chaque fois qu'il partait à la chasse, sa femme refermait derrière lui les quatorze portes jusqu'à la dernière. Chaque fois qu'il revenait de la chasse, il chantait une chanson pour que sa femme lui ouvre.

La femme se levait alors et ouvrait les portes l'une après l'autre, se rapprochant ainsi petit à petit de son mari. L'ouverture des portes faisait ce bruit : *takirikè taguèèè takirikè taguèèè*. Quand le dernier verrou de la dernière porte était ouvert, le mari donnait son gibier à sa femme, elle le préparait et ils mangeaient ensemble.

Or, à cet endroit de la brousse vivait une hyène qui surveillait tous les faits et gestes du chasseur. Un jour qu'il était parti, elle se cacha à l'arrière de la maison et se mit à chanter la chanson du chasseur avec sa grosse voix d'hyène. La femme rit et ne lui ouvrit pas. Quand son mari revint de la chasse, elle lui expliqua ce qui s'était passé :

– C'est bien que tu saches reconnaître mon timbre de voix, n'oublie pas cela !

Mais l'hyène ne s'avoua pas vaincue. Elle alla voir le forgeron et lui demanda d'arranger sa voix, ce que le forgeron fit. Elle revint donc une deuxième fois, alors que le chasseur était parti, et chanta de nouveau, mais avec sa nouvelle voix.

La femme, croyant que c'était son mari qui chantait, se mit à ouvrir les portes : *takirikè taguèèè takirikè taguèèè*. Quand elle ouvrit la dernière des portes, l'hyène bondit sur elle et la dévora. Quand le mari arriva en chantant, il constata que toutes les portes étaient déjà ouvertes. Il se précipita dans la maison, mais en franchissant la première porte, il glissa sur le sang de sa femme, tomba et mourut. Pendant les cérémonies funéraires, l'esprit du chasseur dit la cause de sa mort¹, et demanda de transmettre ce message aux autres chasseurs :

– Il ne faut jamais amener sa femme en brousse et la laisser seule pour aller chasser.

Et vous pouvez voir que c'est ce que font les chasseurs depuis ce

jour.

6. L'origine des jumeaux

Avant, les jumeaux étaient collés l'un à l'autre, c'étaient des siamois. C'est Dieu qui a fait qu'aujourd'hui, ils soient séparés.



Il était une fois deux frères siamois. Alors qu'ils étaient déjà

grands, une guerre se déclara aux frontières de leur pays. Ils voulurent partir au front pour le défendre. Leur mère le leur déconseilla, mais ils ne suivirent pas son avis. Leur père fit de même, ils ne l'écoutèrent pas plus. C'est ainsi qu'ils partirent au front.

Un des deux fut tué. Comme ils étaient collés, comment enterrer le mort ? Ils rentrèrent tous au village, et le survivant chantait :

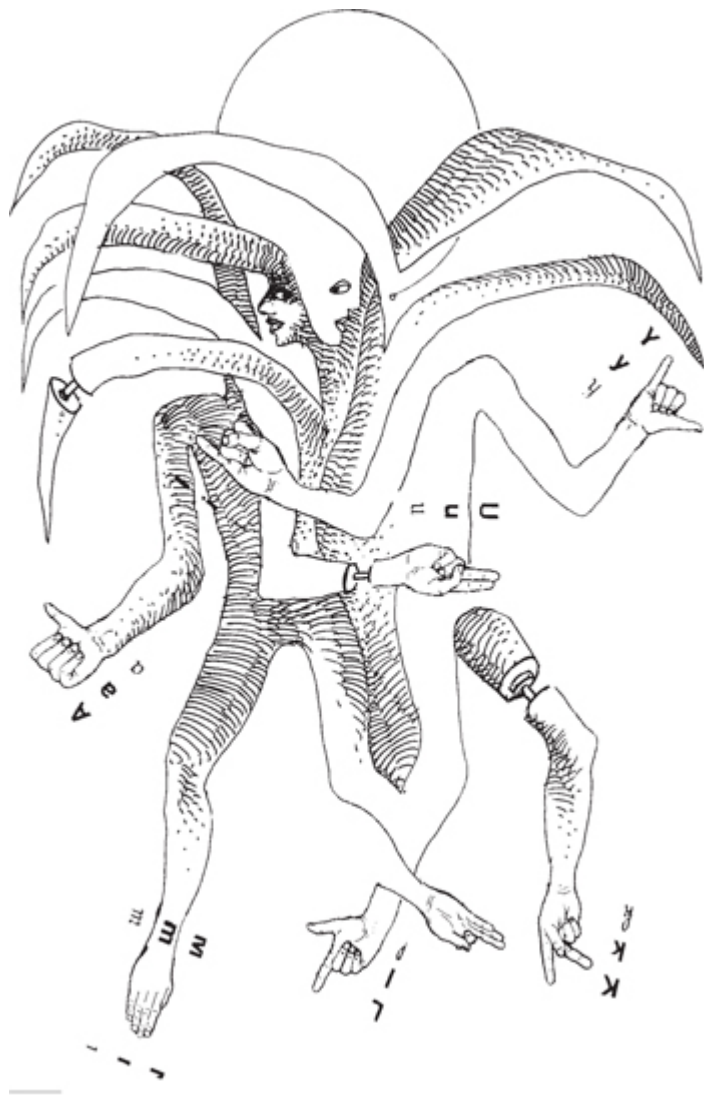
– *Yénga yénga wé lagassi wé, yénga yéngué* (bis) (« Enterrez le mort et le vivant ensemble *yéngué yéngué* (bis). Mère a dit de ne pas aller au front *yéngué yéngué* (bis). Père a dit de ne pas aller au front *yéngué yéngué* (bis). Enterrez le mort et le vivant ensemble *yéngué yéngué* (bis) »).

Plus ils s'approchaient du village, plus le survivant était inquiet. Il fallait bien enterrer le mort, mais comment cela allait-il se passer ? Juste à l'entrée du village, il reprit sa chanson :

– *Yénga yénga wé lagassi wé, yénga yéngué* (bis) (« Enterrez le mort et le vivant ensemble *yéngué yéngué* (bis). Mère a dit de ne pas aller au front *yéngué yéngué* (bis). Père a dit de ne pas aller au front *yéngué yéngué* (bis). Enterrez le mort et le vivant ensemble *yéngué yéngué* (bis) »).

Dès qu'ils entrèrent dans la cour de la famille, la maman se mit à pleurer, folle d'inquiétude.

– Que va-t-il se passer ? dit-elle. Seront-ils enterrés ensemble ?



Il fallait maintenant laver le mort pour l'enterrer, et le vivant chantait encore sa chanson. Il fallait maintenant mettre le mort dans la tombe, mais personne ne voulut s'en charger : comment enterrer un mort qui a un vivant collé à lui ? On finit par amener le mort et le vivant à côté du trou, et le vivant chantait toujours.

Les gens hésitèrent longtemps. Au moment où ils se décidèrent à les mettre en terre, Dieu, dans sa grande puissance intervint : d'un coup de son sceptre, il les sépara.

C'est depuis ce jour que les jumeaux naissent le plus souvent séparés, et non plus attachés l'un à l'autre.

7.

Téné, la fille qui aimait la musique du balafon

Il était une fois une fille qui s'appelait Téné et qui aimait la musique du balafon. Même si c'était pour un court moment, même si un seul balafoniste jouait, elle était capable d'aller dans un autre village pour l'écouter. Souvent, elle ne rentrait que longtemps après la tombée de la nuit et sa mère avait beau le lui interdire, elle continuait.

Une nuit qu'elle rentrait très tard, elle rencontra une hyène qui voulut la dévorer. Elle se mit alors à chanter :

– La mère de Téné lui a déconseillé de se promener la nuit. Le père de Téné lui a déconseillé de se promener la nuit. Et pourtant Téné s'est proménée la nuit.

L'hyène chanta :

– Oh petite fille, ta chanson est bonne, mais ta viande sera encore meilleure.

Pendant que l'hyène chantait et dansait, Téné en profita pour s'enfuir, mais l'hyène repartit à sa poursuite. Quand elle fut sur le point d'être rejointe, la jeune fille s'arrêta et reprit sa chanson. L'hyène lui répondit de nouveau en chantant et en dansant, et Téné se remit à courir.

C'est ainsi que, petit à petit, elle parvint à se rapprocher de chez elle. Au moment où l'hyène finit par lui bondir dessus, elle était toute proche de sa maison et réussit à se glisser par la porte. Mais l'hyène eut le temps de lui griffer le dos...

Ce sont ces traces, que nous appelons les côtes, qui sont encore visibles sur notre dos.

8.

Pourquoi les seins ne peuvent plus être décrochés

Autrefois, les femmes avaient la possibilité de détacher les seins de leur poitrine. Quand elles allaient au marigot, elles les enlevaient, les lavaient, les pommadaient et ensuite les déposaient, tout beaux et tout brillants sur les rochers avant d'aller se baigner. Ensuite, elles les remettaient en place et rentraient chez elles.

Or, il y avait dans un village une vieille femme dont les seins tombaient complètement. Chaque jour, elle espionnait les jeunes filles dans l'espoir d'échanger ses vieux seins qui tombaient contre ceux hauts et bien « arrêtés » (fermes) d'une de ces filles.

Un jour qu'elles avaient fini de laver et pommader leurs seins, elles les déposèrent sur les rochers et allèrent comme d'habitude se baigner. La vieille femme profita de ce moment pour s'emparer des seins de la meneuse du groupe de jeunes filles, et déposa à leur place ses vieux seins qui tombaient.

Avec cette paire de seins bien hauts et bien arrêtés, elle se prit pour une jeune fille ! Elle quitta le village pour aller s'installer ailleurs et mener une nouvelle vie. Elle rencontra un homme qui, bien qu'étonné par cette poitrine jeune et ferme n'allant pas avec ce visage ridé, décida de la prendre pour femme et de s'installer avec elle.

Revenons au marigot : quand les jeunes filles sortirent de l'eau, elles constatèrent l'échange. Elles remirent toutes leurs seins, sauf la meneuse qui se mit à crier et à courir en direction du village, les seins de la vieille dans ses mains. Quand elles parvinrent à l'entrée du village, la fille s'arrêta et se mit à chanter :

– Amies, j'ai perdu mes seins. Je les ai lavés, pommadés et déposés, on me les a échangés. J'ai perdu mes seins, mes seins pour séduire les hommes.

– Qui donc a pu faire cela ? se demandèrent les gens du village.

– C'est sûrement la vieille femme qui nous espionnait toujours, répondirent les jeunes filles, qui constatèrent que la vieille avait quitté le village.

On choisit alors les meilleurs balafonistes pour qu'ils accompagnent la jeune fille dans sa recherche de la vieille femme. Ils arrivèrent dans un premier village, et la jeune fille se mit à chanter sa chanson au son des balafons.

– Ah oui ! dirent les villageois, elle est passée par ici il y a quelque temps. C'est vrai que cette poitrine haute et bien arrêtée sur une femme âgée nous avait étonnés.

Ils continuèrent donc leur route sur les traces de la vieille. Dans un deuxième village, les gens dirent la même chose. C'est alors qu'ils atteignirent un troisième village, celui où la vieille avait élu domicile.



Quand elle entendit la chanson de la jeune fille, elle était en train de préparer du t^ô. Elle s'était si bien habituée à ses nouveaux seins qu'elle avait fini par oublier qu'ils n'étaient pas à elle. Sans réfléchir, elle se laissa entraîner par la jolie mélodie de la chanson et se mit à danser, danser, en s'approchant de plus en plus de la jeune fille qui chantait. Celle-ci ne tarda pas à reconnaître ses seins. On les lui rendit séance tenante.

C'est depuis ce jour que les seins sont fixés pour de bon sur le

buste des femmes...

9.

La fille qui ne voulait pas de son mari

Depuis le temps de nos ancêtres, quand un homme veut épouser une femme, il offre une dot aux parents de sa future femme.

Il y avait une fois un homme qui apporta une dot aux parents d'une fille qu'il voulait pour son fils. Or la fille n'était pas d'accord. Chaque soir, lorsqu'on lui disait : « Va rejoindre ton fiancé », elle prenait sa natte et allait dormir au cimetière.

Une semaine durant, la fille fit ainsi. Venu lui rendre visite, un ami du fiancé lui dit qu'il existait un remède à cette situation :

– Va me chercher un balafon, un *djembe*¹, un coq blanc et un pagne blanc².

Avec tout ce matériel, l'ami alla vers le cimetière et entreprit de faire peur à la fille. Couvert du pagne blanc, il se mit à jouer du balafon et du *djembe* en même temps, et tout en frappant le coq avec son pied pour le faire crier. Il chantait :

– Une fille refuse son fiancé et va coucher au cimetière. Qu'elle me laisse passer !

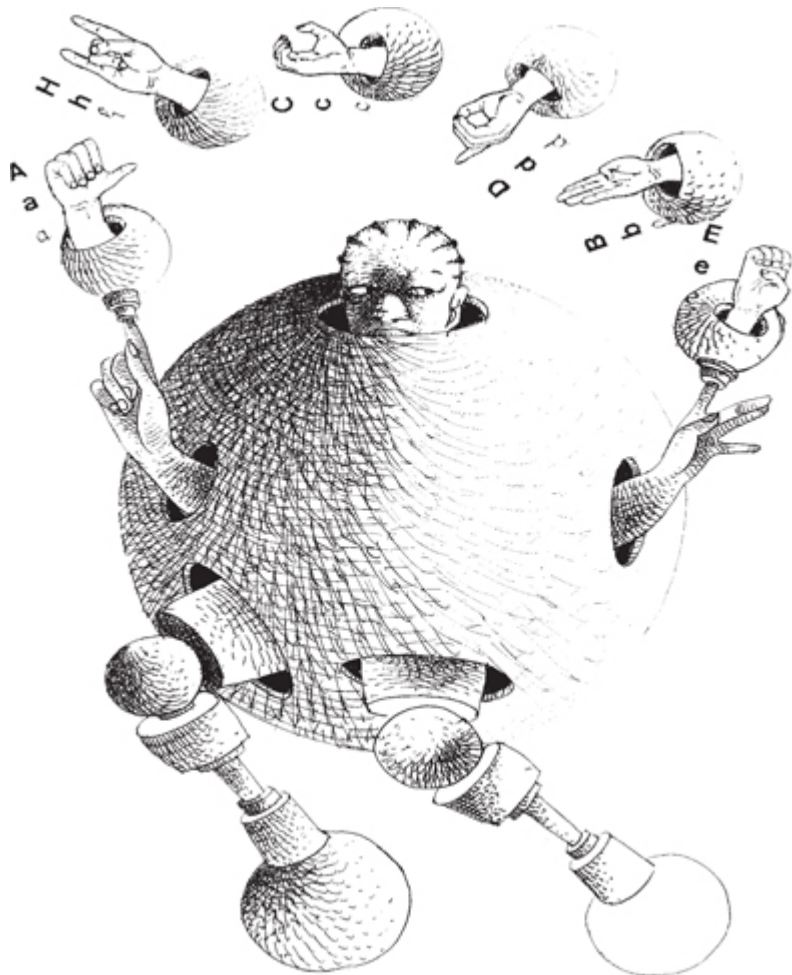
Tout en faisant ce vacarme, il avançait vers le cimetière. La fille prit peur, s'assit et regarda autour d'elle. À chaque fois que l'ami du fiancé tapait, il avançait d'un pas. Dans la nuit, la fille ne voyait qu'une silhouette blanche et monstrueuse qui semblait parler d'elle. Terrorisée, elle prit sa natte et se précipita vers la cour de son fiancé. Arrivée dans la cour, elle s'arrêta devant la porte de la case du jeune homme :

– Ouvre-moi, je veux rentrer !

Mais celui-ci répondit :

– Tu m'as rejeté, pourquoi veux-tu que je t'ouvre maintenant ?

Elle frappa chez le père de son fiancé qui lui répondit :



– Je ne veux pas t'ouvrir, tu as rejeté mon fils !

Chez la mère du garçon, elle obtint la même réponse. Alors elle retourna chez le fiancé. On entendait l'ami approcher avec ses instruments. La fille demanda pardon, supplia, disant que quelqu'un voulait la dévorer. Le fiancé finit par lui ouvrir la porte et la referma derrière elle.

À ce moment, l'ami arriva devant la porte. Il frappa la terre, puis égorgea le coq et le vida de son sang devant la porte avant de quitter la cour. Elle passa la nuit chez son fiancé, c'est ainsi que le mariage fut enfin consommé.

Le lendemain matin, quand elle vit le sang devant la porte, la jeune femme dit :

– C'était terrible. Il était si en colère que quand il a vu qu'il ne pourrait pas me manger, il a vomi du sang avant de s'en aller !

Elle en garda une telle peur qu'elle refusa de sortir de la case et

qu'il fallut lui apporter trois pierres pour qu'elle puisse installer son foyer à l'intérieur de la case.

Voilà pourquoi, en pays sénoufo, il existe des cases où l'on fait la cuisine. C'est pourquoi aussi, quand un homme va épouser une femme, on la confie d'abord à une vieille pour que cette dernière lui apprenne ce qu'elle doit savoir. Arrive enfin le jour où on prend trois pierres que l'on jette dans une case et c'est ainsi que cette case devient sa cuisine.

C'est enfin pourquoi on dit, chez nous, que quand on veut te marier à quelqu'un, tu dois accepter...

10.

Toutou et Famori

Il y a bien longtemps, les femmes dominaient les hommes...

Il était une fois un homme qui n'avait pas de femme. Or un jour il se maria, et de ce jour il ne laissa pas sa femme, dénommée Fatou, fermer l'œil de la nuit. Elle en eut tellement assez qu'elle alla demander conseil à une vieille.

– Que dois-je faire pour que mon mari me laisse dormir ?

La vieille répondit :

– J'ai une solution : va me chercher ceci.

Avec ce que Fatou lui apporta, la vieille fabriquait un *wak*¹ qu'elle lui donna. Dès que Fatou touchait le sexe de son mari avec ce *wak*, celui-ci devenait impuissant, et elle put enfin dormir tranquille.

Comme il trouvait que sa femme dormait trop, le mari décida lui aussi d'aller voir une vieille. Il retrouva donc sa puissance et empêcha à nouveau sa femme de dormir. Celle-ci, excédée, décida de faire ses bagages et de s'en aller.

Il arriva alors que le sexe de l'homme se détacha, et se mit à poursuivre le sexe de la femme. Le sexe de l'homme se nommait Famori, et celui de la femme Toutou.

– *Léléle Toutou lé, Toutou il faut m'attendre*, chantait Famori à la poursuite de Toutou.

À chaque personne qu'il rencontrait, Famori demandait :

– Toutou est-elle passée par ici ?

– Oui, elle vient juste de passer, et Famori continuait sa route de village en village.

Un jour, une vieille lui demanda :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je poursuis Toutou.

– Combien de villages as-tu traversé ?

– Six.

– Assieds-toi et repose-toi, je vais te donner à boire.

Pendant ce temps, Fatou avait couru si loin qu'elle pensait avoir définitivement distancé Famori et qu'il devait être mort. Elle prit donc le chemin du retour. C'est ainsi qu'elle arriva dans le village où Famori avait fait halte. À son arrivée, on le cacha. Fatou demanda :

– Famori est-il venu jusqu'ici ?

Les femmes répondirent par la négative alors qu'il était là, caché. Tout contente, Fatou reprit alors sa route, persuadée de la mort de Famori. De retour chez elle, elle nettoya sa maison puis demanda à ses voisins :

– Avez-vous vu Famori ?

– Non, il est parti il y a longtemps et n'est pas revenu depuis.

Tranquille, elle rentra donc chez elle et se mit à préparer son repas. Mais dès qu'elle eut terminé, elle entendit la chanson de Famori qui arrivait. Elle n'eut le temps de rien faire. Déjà Famori rentrait, la faisait tomber et se précipitait sur Toutou.

C'est depuis ce jour que les hommes dominent les femmes...

11.

La panthère et les singes

Il était une fois une panthère qui avait un bœuf à vendre. Elle alla trouver un singe noir qui vivait avec sa famille sur une petite colline et lui proposa son bœuf. Le singe l'acheta à crédit et tous deux convinrent d'un jour pour le paiement. Au jour dit, la panthère vint au rendez-vous. Elle salua la famille singe :

– Bonjour mes amis !

Les singes noirs répondirent :

– Bonjour !

– Je viens récupérer l'argent de mon bœuf, dit la panthère.

Les singes se regroupèrent alors et chantèrent :

– Nous sommes tous de la même couleur, nous avons tous une petite tête, de petits yeux et une petite queue. C'est l'un d'entre nous qui a pris un crédit avec toi. Si tu veux être payée, trouve-le !

La panthère ne sut comment faire et repartit chez elle en pleurant. Les singes, eux continuèrent de jouer en chantant. La panthère revint proposer un nouveau jour pour le paiement, elle revint encore et encore, mais les singes se contentaient de répéter leur chanson.

La panthère, complètement désorientée, marchait sur le chemin en pleurant quand elle rencontra un lièvre. Elle voulut le dévorer, essaya de l'attraper, mais abandonna rapidement la poursuite. Surpris, le lièvre revint sur ses pas et lui demanda :

– Pourquoi as-tu l'air aussi triste ?

La panthère expliqua sa mésaventure avec le singe noir.

– As-tu un cauri sur toi ? demanda le lièvre.

La panthère répondit que oui.

– Donne-le-moi, je crois que j'ai la solution de ton problème.

La panthère donna donc le cauri au lièvre qui lui expliqua :

– Le singe qui portera ce cauri autour de son cou sera ton débiteur.

Sur ce il partit. Quand le lièvre arriva chez les singes, il fit les salutations d'usage, puis leur raconta sa rencontre avec la panthère en larmes.

– Elle dit qu'elle a un crédit avec vous, dit-il en riant de la panthère. Si je savais lequel d'entre vous lui a joué ce bon tour, j'en ferais mon ami et je lui offrirais un cadeau !

Un singe sortit alors du groupe et dit :

– C’est moi !

Le lièvre mit alors le cauri autour du cou du singe et lui dit :

– Quand la panthère viendra, danse donc devant elle histoire de te moquer encore un peu !

Le lendemain, la panthère revint chez les singes, les salua de nouveau et leur réclama une fois de plus son argent. Les singes se remirent alors à chanter leur chanson et à danser. Le porteur de cauri jouait à approcher son visage de celui de la panthère en riant... elle ne pouvait pas manquer de le remarquer. Elle prit donc son élan, et d’un coup bondit sur lui. Les autres se dispersèrent en hurlant puis s’enfuirent à toute vitesse vers le marigot.

C’est à partir de ce jour que les singes noirs n’ont plus jamais quitté le marigot.

12.

La vengeance du mille-pattes

Un jour, les animaux décidèrent de se regrouper pour travailler à tour de rôle le champ de chacun. L'éléphant étant leur chef, ils décidèrent de travailler d'abord son champ.

Or, l'éléphant, en tant que roi, décida de supprimer la journée de travail chez le mille-pattes que l'on surnommait Tin tio en raison de sa démarche. Il faut dire que Tin tio sentait très mauvais et que pour cette raison personne ne l'aimait.

Au jour J, Tin tio le mille-pattes se cacha à l'endroit où les animaux qui devaient travailler chez l'éléphant puisaient de l'eau pour boire. Arrivés au champ de l'éléphant, les animaux demandèrent au rat palmiste d'aller leur chercher de l'eau.

Tin tio s'était muni d'un fer à gratter¹ et d'un *tiatiagara*². Quand il entendit le rat palmiste arriver, il déguisa sa voix, agita ses instruments et chanta :

– *Qui arrive ici ?*

– C'est moi, le rat palmiste.

– *Que viens-tu faire ?*

– Je viens puiser de l'eau pour donner à boire aux animaux qui travaillent le champ de l'éléphant.

– *Va dire à l'éléphant que le mille pattes est mort dans l'eau et que cette eau sent mauvais maintenant, tin tio, tin tio...*



Le rat palmiste ne sut que faire et il resta sur place. Les autres animaux, qui attendaient leur eau, trouvèrent que le rat palmiste mettait bien du temps à revenir.

– Que se passe-t-il là-bas ?

Ils envoyèrent le lièvre aux nouvelles. Quand le mille-pattes vit les oreilles du lièvre pointer sur le chemin, il recommença à chanter en déguisant sa voix et en agitant ses instruments :

– *Qui arrive ici ?*

– C'est moi, le lièvre.

– *Que viens-tu faire ?*

– Je viens puiser de l'eau pour donner à boire aux animaux qui travaillent le champ de l'éléphant.

– *Va dire à l'éléphant que le mille-pattes est mort dans l'eau et que cette eau sent mauvais maintenant, tin tio, tin tio...*

Pas plus que le rat palmiste le lièvre ne sut que faire, et il resta sur place lui aussi. Les autres animaux s'impatientèrent :

– Mais qu'est-ce qu'ils font tous les deux ?

Ils envoyèrent alors la biche, mais dès que le mille-pattes entendit le tocotoc que faisaient ses pattes, il reprit sa musique et sa chanson, et la biche resta elle aussi sur place.

– Mais que font-ils tous ? se dirent les animaux, et ils envoyèrent l'antilope à laquelle le mille-pattes joua le même tour.

Cette fois c'est l'éléphant en personne qui se déplaça. Le mille-pattes reconnut le lourd boum boum et reprit sa musique et sa chanson. L'éléphant ne sut pas plus que les autres ce qu'il fallait faire, et ce jour-là, le travail prévu ne se fit pas.

C'est depuis ce temps que les animaux ne travaillent plus de champs. C'est aussi depuis ce temps qu'on dit :

– Quand on travaille ensemble, on ne doit empêcher personne d'aller chez quelqu'un d'autre sous prétexte qu'on ne l'aime pas.

13.

La panthère et le chien

Un jour, une panthère traça un cercle autour d'un arbre et décida d'interdire à tout être vivant d'y pénétrer. Or, quelques jours plus tard, un chien qui poursuivait un gibier passa par mégarde dans le cercle. Pour punir le chien, la panthère appela un grand singe. Le singe battit le chien si fort qu'il fit ses besoins, et la panthère et le singe l'obligèrent à manger ses crottes... Le chien repartit la mine froissée¹. Sur son chemin, le chien rencontra un béliet.

– Pourquoi as-tu l'air si triste ? demanda le béliet.

Le chien expliqua ce qui s'était passé, et le béliet lui dit :

– Ce n'est pas normal. On y retourne et je t'accompagne.

Une fois de retour sous l'arbre, le chien s'adressa à la panthère pour lui exprimer son mécontentement, mais quand il se retourna pour demander son aide au béliet, ce dernier tourna le dos et s'en alla. La panthère envoya le singe sur le chien. La bataille fit rage, et pour la deuxième fois le chien fut vaincu, fit ses besoins, et fut contraint de les manger...

Sur son chemin, le chien rencontra un âne qui demanda lui aussi la raison de sa mine froissée. Le chien expliqua, l'âne s'indigna, mais quand ce fut le moment de combattre, il se défila tout comme l'avait fait le béliet. Et le chien reçut une troisième correction et mangea pour la troisième fois ses crottes...

Enfin, sur son chemin, le chien rencontra le bouc, et une fois sous l'arbre, celui-ci le soutint vraiment. La bagarre démarra entre la panthère et le bouc et dura longtemps, car aucun des deux n'arrivait à vaincre l'autre. Au bout d'un certain temps, chaque combattant envoya chercher l'armure de son ancêtre. La panthère envoya le singe en lui recommandant :

– Et surtout, si tu rencontres un arbre avec des lianes portant des fruits, tu ne t'arrêtes pas !

Le singe partit, mais lorsqu'il passa devant l'arbre, les fruits étaient si appétissants qu'il ne résista pas à l'envie d'y monter pour s'en régaler. Le bouc, lui, envoya le chien :

– Et surtout, ne t'arrête pas si tu vois un gibier !

Le chien alla tout droit, dédaignant les gibiers. Il rapporta au bouc son armure, et la panthère fut rapidement vaincue et dut à son tour

manger ses crottes...

La panthère repartit chez elle, furieuse contre le singe. Or le singe était resté dans l'arbre aux lianes dont il continuait à manger les fruits. Quand il vit passer la panthère sous lui, la tête en sang, il dit tout fort :

– Tiens, la panthère a un drôle de bonnet rouge !

Du coup, la panthère le vit et le poursuivit dans l'arbre. Le singe essaya de s'enfoncer entre les lianes, mais il n'y parvint pas tout à fait. Il décida donc de ruser. À chaque fois que la panthère attrapait une de ses pattes ou ses parties il criait :



– La panthère a attrapé une branche !

Par contre, quand elle attrapait une branche il hurlait :

– Ouille ouille ouille !

La panthère, aveuglée par le sang dans ses yeux et n'y comprenant

rien, alla consulter un sage. Celui-ci lui conseilla de tirer sur tout ce qu'elle pouvait attraper, que ce soit une branche ou autre chose. La panthère revint donc à l'arbre aux lianes où le singe était toujours perché, elle l'attrapa, et cette fois elle le tua. Ensuite elle rentra chez elle, bien vexée de tout ce qui lui était arrivé. Depuis, elle n'a plus jamais interdit à qui que ce soit de rentrer sur son territoire.

14.

La part des oiseaux

Il était une fois un homme qui avait un champ de fonio¹. Quand les graines furent à maturité, il envoya ses enfants surveiller le champ pour que les oiseaux ne les mangent pas.

Un oiseau vint, et les enfants le chassèrent en faisant : *gouê-gouê*. Mais l'oiseau se mit à chanter :

– *Enfant, laisse-moi tranquille ! Ce grand champ de fonio, qu'est-ce qu'un coup de bec peut lui faire ? Couleri tintin mougou tintin couleri tintin mougou tintin.*

Comme la chanson les intéressait, les enfants regardèrent l'oiseau qui, tout en chantant, continuait de picorer. Dès que l'oiseau s'arrêtait de chanter, un enfant se levait, faisait : *gouê-gouê* et le chassait, mais l'oiseau reprenait sa chanson, et l'enfant écoutait et dansait. Alors c'était le suivant qui faisait : *gouê-gouê* et tout recommençait. Il en fut ainsi avec tous les enfants, l'un après l'autre, jusqu'au coucher du soleil. La mère commença à s'inquiéter :

– Le soleil est en train de se coucher et les enfants ne sont toujours pas là. Que se passe-t-il ?

Elle alla au champ et vit l'oiseau qui picorait. Elle gronda les enfants :

– Pourquoi laissez-vous l'oiseau picorer comme ça ? et elle fit *gouê-gouê*.

L'oiseau se remit alors à chanter sa chanson, et la femme se mit à danser elle aussi.

Le mari, ne voyant pas sa femme et ses enfants revenir, les rejoignit au champ. Il trouva l'oiseau en train de picorer, sa femme et ses enfants en train de danser, et il se fâcha :

– Pourquoi laissez-vous cet oiseau manger mes récoltes ? et il chassa l'oiseau *gouê-gouê*.

L'oiseau reprit alors sa chanson, et l'homme aussi se mit à danser.

C'est depuis que, dans ce pays, on dit que tu auras beau essayer de garder ton champ de fonio, les oiseaux prendront toujours leur part.

15.

La femme et le génie

Autrefois, les génies de la brousse portaient secours aux nécessiteux. C'est le mauvais comportement des êtres humains qui a fait que, de nos jours, il est difficile d'obtenir l'assistance des génies : autrefois, quand tu travaillais, tu récoltais le fruit de ta sueur alors qu'aujourd'hui, il est fréquent que malgré son travail, on ne récolte que peu.

Il était une fois une femme qui avait quatre enfants. Or il y eut une famine, et ses enfants n'eurent plus rien à manger. Un jour, elle décida d'aller en brousse ramasser du bois pour faire chauffer de l'eau et laver ses enfants. Elle était presque au terme de sa cinquième grossesse. Comme elle n'avait aucun de ses enfants avec elle pour l'aider à porter son fagot, en se redressant elle se plaignit :

– Oh que je souffre ! Et, en plus, je n'aurai rien à manger !

À ces paroles un génie surgit et lui demanda :

– Que dis-tu femme ?

Elle expliqua toute sa souffrance au génie, et celui-ci lui dit :

– On ne peut plus vous aider, vous, les êtres humains d'aujourd'hui. Vous êtes trop ingrats. Pourtant j'aurais pu tout arranger : que ce soit ta nourriture, ton bois, tout aurait pu aller mieux pour toi.

La femme le supplia et jura de lui être reconnaissante. Aussitôt, le génie transporta la femme dans une grande rizière qui lui appartenait. Il lui dit de laisser le fagot de bois, de récolter du riz et d'aller le cuisiner pour ses enfants. Le génie l'aida même dans sa récolte. Quand elle en eut un bon tas, elle l'emporta chez elle.

À dater de ce jour, la femme et ses enfants vinrent tous les jours se servir dans la rizière du génie. C'était devenu leur champ. Le jour où le génie revint dans sa rizière, il vit qu'il n'y avait plus de riz. Il se dit : « Voilà l'ingratitude dont je parlais. Je ne vais pas laisser passer ça. »

Il suivit les traces de pas de la femme jusqu'à son domicile. Elle venait justement de faire de la bouillie avec le riz du génie. Elle dit à son aîné d'aller chercher des louches dans la maison pour qu'ils puissent la boire. Le génie suivit l'enfant dans la maison et l'empêcha de ressortir en le retenant par la main. L'enfant se mit à chanter :

– *Maman, je ne ris plus dans la maison, maman je ne ris plus !*

Le génie tua l'enfant. Comme son frère aîné ne sortait pas, le second entra dans la maison, et il lui arriva la même chose. Il mourut lui aussi après avoir chanté, ainsi que le troisième et le quatrième enfants de la femme. Elle resta seule avec son mari. Comme les enfants ne ressortaient pas, la femme se mit à crier qu'elle allait les gronder s'ils tardaient encore. Elle finit par entrer elle-même dans la maison, ne vit pas ses enfants et dit :



– Tant pis pour vous, nous allons boire la bouillie sans vous !

C'est alors que le génie l'attrapa, et la femme se mit à chanter :

– *Mon mari, mon mari, mon visage ne rit plus dans la maison, mon visage ne rit plus.*

Le génie tua la femme. Le mari attendit. Voyant que personne ne sortait, il finit par entrer lui-même dans la maison ; il ne vit personne. C'est à ce moment que le génie l'attrapa et l'homme chanta :

– *Mon visage ne rit plus dans la maison, mon visage ne rit plus.*

Le génie le tua lui aussi.

C'est depuis ce jour que les êtres humains et les génies ne s'entendent plus, alors qu'autrefois, quand on était dans le malheur, les génies te secouraient et te donnaient tout ce dont tu avais besoin.

16.

L'homme et les génies

Les mystères de la vie... Il était une fois un endroit que les génies avaient interdit. Personne n'avait le droit d'y cultiver. Or, un jour, un homme décida de s'y faire un champ. Il commença à débroussailler. Chaque soir, sa journée de travail terminée, l'homme rentrait chez lui. À la nuit tombée, les génies allaient chercher le plus vieux des génies. Il s'adossait à un baobab, et les génies attachaient ses cheveux aux branches. Ensuite, ils dansaient ensemble devant le vieux génie attaché qui chantait : « Tim pa, timpa tim, tim pa... » Les petits génies chantaient, et tous travaillaient le champ en même temps.

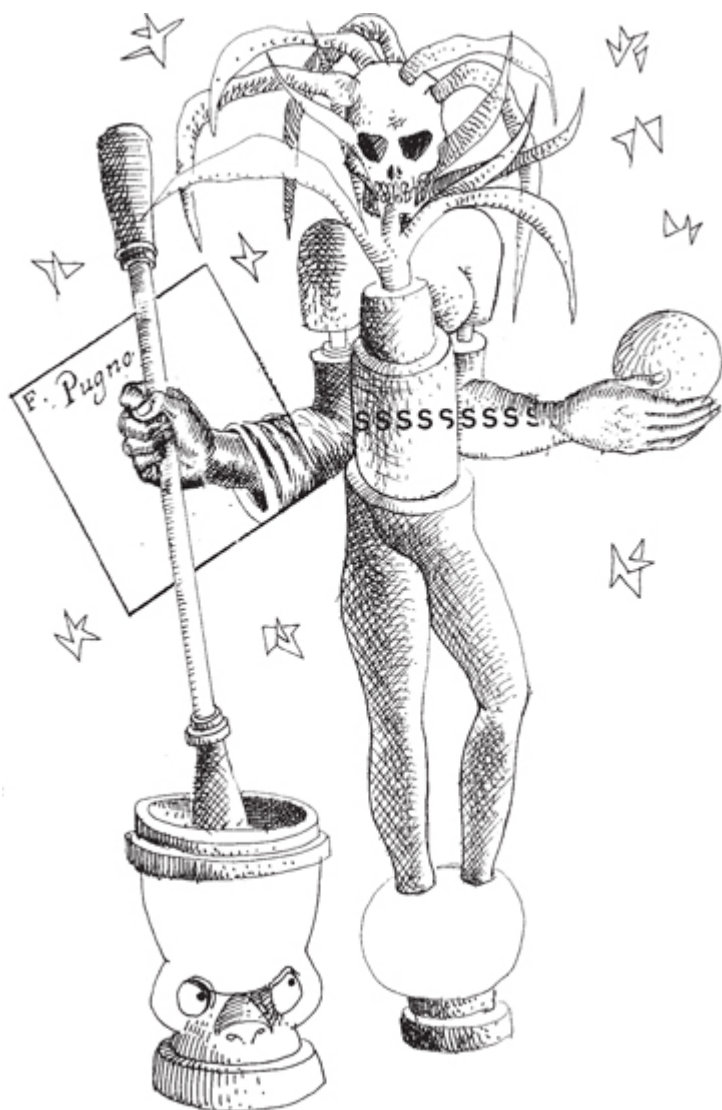
Chaque matin, quand l'homme revenait dans son champ, il constatait qu'il avait été travaillé, ensemencé en son absence, et que des plantes avaient poussé. Quelques jours plus tard, l'homme, contrarié par cette intervention dans son champ, pila du piment et monta dans le baobab sur lequel le plus vieux des génies se faisait attacher. Cette nuit-là, les génies allèrent comme d'habitude chercher le vieux génie, attachèrent comme d'habitude ses cheveux aux branches, et comme d'habitude il se mit à chanter : « Tim pa, timpa tim, tim pa... ». C'est ce moment que choisit le cultivateur pour prendre une poignée de piment et la verser dans les yeux ouverts du plus vieux des génies.



Ce dernier se mit à hurler : *Ooyi, ooyi, ooyi*, et tous les autres génies s'enfuirent.

Le plus vieux des génies devint l'oiseau¹ dont on entend toujours le cri en brousse pendant la nuit : *ooyi, ooyi, ooyi...*

C'est depuis ce temps que les humains ne voient plus les génies.



17.

La femme qui pilait la nuit

Il était une fois une femme qui ne pilait jamais pendant la journée, mais toujours à la nuit tombée, à l'heure où les femmes génies pilent elles aussi.

Une nuit, elle sortit son mortier au moment où les génies chantaient et jouaient du tambour pour aider leurs femmes à mieux piler. Ils chantaient :

– *Koyama, il faut piler, koyama, il faut piler.*

La femme s'amusa alors à reprendre la chanson des génies en s'en moquant et elle chanta :

– *Nia nia nia nia...*

Les génies continuèrent à chanter, et la femme à leur répondre, et à chaque chanson, les génies rapprochaient leurs mortiers de la femme. Elle reculait au fur et à mesure vers la porte de sa case. La femme finit par rentrer chez elle, mais même à l'intérieur, elle ne put s'empêcher de continuer à se moquer de la chanson des génies. Les génies entrèrent à sa suite et se mirent à lui taper dessus en lui disant :

– Demain, tu devras nous suivre.

Quand le matin vint, la femme était morte.

C'est à partir de ce jour qu'on interdit de piler la nuit.

18.

Les génies et le champ du paysan

Il était une fois un homme qui avait défriché un champ. Un jour, il demanda à des voisins de venir l'aider à le cultiver. Il envoya un enfant chercher de l'eau au marigot pour ceux qui travaillaient. Quand l'enfant arriva au bord de l'eau, les génies la lui refusèrent. L'enfant revint, et l'homme envoya un autre enfant chercher de l'eau, mais lui aussi se la vit refuser.

Le plus âgé des enfants prit alors le canari pour y aller à son tour. Mais quand il fut au bord du marigot, il entendit les génies chanter :

– Vous n'avez pas le droit de prendre de l'eau car vous n'avez rien donné en échange, ni poulet, ni chèvre, ni pintade.

L'enfant rapporta ces paroles à son oncle qui le traita de menteur :

– Je prends ton canari et je vais moi-même chercher de l'eau.

Mais quand l'oncle arriva et essaya de puiser dans le marigot, les génies reprirent leur chant et il se mit à danser sans pouvoir s'arrêter. Enfin il put retourner au champ, et il informa son frère, le propriétaire, de ce qui se passait. Ce dernier dit :

– C'est impossible !

Et il prit à son tour le canari et alla au marigot. Quand les génies chantèrent, il dansa sans pouvoir s'arrêter comme son frère avant lui.



De retour dans sa famille, il dit alors :

– Faisons un sacrifice, sinon nous ne pourrons jamais avoir d'eau.

Ils prirent un coq, le sacrifièrent, et les génies les laissèrent enfin prendre de l'eau.

Depuis ce temps, les agriculteurs font toujours des sacrifices quand ils défrichent un champ.

19.

La colline interdite

Il était une fois une jeune épouse qui venait de rejoindre son mari dans le village de ce dernier. On lui expliqua ce qu'il fallait faire ou ne pas faire dans ce village. On lui montra en particulier une colline pleine de bois sec, mais qu'il était interdit de ramasser.

Mais si tu es têtue comme moi, tu refuses les conseils ! Un jour en se promenant, elle se retrouva sur la colline. Constatant à quel point le bois qui s'y trouvait brûlerait bien, elle en fit un gros tas. Or, pendant qu'elle cassait les branches, une antilope se mit à courir autour d'elle en faisant : *Tiigui, tiigui, tiigui*. Surprise, elle observa l'animal qui n'avait qu'une seule corne, une seule oreille et un seul œil... du jamais vu !

Quand elle eut fait un bon fagot, elle le mit sur sa tête et prit le chemin du retour, mais à chacun de ses pas elle chantait :

– *Pirilili sur la colline, il y a une antilope sur la colline, pirilili, avec une seule corne sur la colline, pirilili, avec une seule oreille sur la colline, pirilili, avec un seul œil sur la colline, pirilili...*

Arrivée chez elle, elle déposa son fagot mais continua à chanter sa chanson. C'est alors qu'elle fut prise d'un long frisson. Sa fièvre monta rapidement, et dans son délire elle chantait toujours, tant et si bien que son chant parvint jusqu'aux oreilles du chef du village qui la convoqua immédiatement.



Son mari la porta, et quand on eut bien écouté ce qu'elle disait, les sages du village recommandèrent le sacrifice d'un lièvre. On fit la cérémonie, ce qui la sauva d'une mort certaine.

Quand elle eut retrouvé ses esprits, elle promit de ne plus transgresser les interdits.

Voilà pourquoi l'on dit que quand tu arrives dans un pays où tout le monde porte le chapeau, fais comme eux, mets un chapeau.

20.

Le pagne à crédit

Un jour, un homme qui passait devant un cimetière trouva le cadavre d'une petite orpheline. Il alla acheter à crédit un pagne blanc, puis l'enterra avec. Or, la femme auprès de laquelle le crédit avait été pris mourut. Le fantôme de cette femme dit alors au fantôme de l'orpheline :

– Va trouver ta famille et demande-lui de donner l'argent de ton pagne à ma famille.

Le fantôme de l'enfant se cacha donc sur le bord de la route, près du cimetière. Chaque fois que quelqu'un passait, elle chantait :

– *Va dire à ma famille que la mort n'oublie personne. Payez le pagne pris à crédit.*

Une première personne passa, puis une seconde, aucun résultat. Elle chanta de nouveau sa chanson à un éleveur de chèvres qui passait par là, mais celui-ci s'écria :

– Va-t'en de là. Qui t'empêche de filer le coton pour te faire un pagne ?

Ses chèvres se dispersèrent alors toutes en chantant la chanson de l'enfant. L'éleveur était catastrophé :

– Qu'est-ce que je vais faire avec des chèvres qui chantent ?

Il enleva enfin son propre pagne et le déposa à l'endroit où il entendait l'enfant chanter. C'est ainsi que l'éleveur paya le crédit du pagne.

Depuis ce jour, quand quelqu'un meurt, on n'achète jamais de pagne à crédit pour l'enterrer.

21.

La fille de la sorcière

Il était une fois une vieille sorcière. Un jour, le chef du village la chassa. La vieille partit s'installer en brousse avec sa fille. Le temps passa, la fille grandit, et elle devint très belle. Elle devint si belle qu'on voyait de très loin briller la lumière de sa beauté.

Un jour, le fils du chef du village vit cette lueur superbe. Il prit son cheval et alla en brousse en chercher la source. C'est ainsi qu'il trouva la fille de la sorcière. Il lui dit :

– Tu es si belle, je t'aime.

Mais au moment même où il lui parlait ainsi, tous deux aperçurent la vieille qui arrivait en traînant derrière elle le corps d'un homme qu'elle venait de tuer pour le manger.

La fille, sachant à quel point sa mère était dangereuse, transforma le jeune homme et son cheval en un tronc d'arbre posé à terre. La mère s'approcha, renifla et grogna :

– Ça sent l'homme ici !

– Non, mère, répondit la fille, il n'y a personne.

La mère déposa alors le cadavre par terre en disant :

– Dépèce-moi ça, je reviens.

Une fois sa mère partie, la fille retransforma le jeune homme et son cheval puis elle demanda :

– Peux-tu m'épouser maintenant que tu as vu ce que fait ma mère ?

Le garçon répondit :

– Oui, je veux t'épouser.

– Mais comment vas-tu faire pour m'emmener ? Ma mère est terriblement dangereuse !

– Tu n'as qu'à monter sur mon cheval derrière moi, rétorqua-t-il.

La jeune femme laissa sur place le cadavre qu'elle devait dépecer, enfourcha le cheval du garçon et ils s'en allèrent au galop.

La vieille sorcière revint alors qu'ils étaient déjà loin. Mais elle possédait une canne magique à laquelle elle demanda :

– Montre-moi par où ma fille est partie.

La canne se balança, et elle montra le bon chemin. La mère s'y engagea et commença la poursuite.

La fille, qui regardait derrière elle, s'écria :

– Ma mère arrive !

Le jeune homme talonna son cheval pour le faire aller plus vite. Mais la sorcière s'approchait de plus en plus, et la jeune fille s'écria :

– Dépêche-toi ou elle va nous rattraper !

Or, le garçon possédait un grigri que son père, le chef, lui avait donné. Il en frappa l'encolure du cheval qui s'envola. Mais la sorcière s'envola à leur suite. La fille hurla :

– Il faut aller encore plus vite, ma mère est toujours derrière nous !

Le jeune homme frappa à nouveau de son grigri l'encolure du cheval qui fonça vers le sol et disparut sous la terre. Mais la vieille ne désarma pas et s'enfonça dans le sol derrière eux.

Au village, le chef était en train de prier. Il sut que son fils avait besoin de lui. Il le vit jaillir du sol sur son cheval, une jeune femme en croupe derrière lui. Comme il les savait poursuivis, il referma d'un geste la fente laissée dans le sol par le passage des jeunes gens. C'est ainsi que la vieille resta coincée.

Le chef dit alors :

– Il ne faut plus chasser les sorciers de nos villages, car ils peuvent avoir des enfants avec lesquels on désire entretenir des relations.

C'est depuis ce jour qu'il y a des sorciers qui vivent dans nos villages.



22.

Le joueur de *djembe*

Il était une fois un homme qu'on appelait M'Pégué qui aimait beaucoup se promener et savait très bien jouer du *djembe*.

Un jour, il alla à une fête de funérailles et emporta son *djembe* avec lui. Sur le chemin du retour, il rencontra des sorciers qui faisaient une fête eux aussi. Les sorciers lui confièrent un *djembe* pour qu'il puisse jouer avec eux. Mais l'homme tapait si fort sur ce *djembe* que les sorciers eurent peur qu'il en crève la peau. Ils se mirent alors à chanter :

– *Attention, ce djembe a été fabriqué avec de la peau humaine. Tape plus doucement !*

Mais l'homme ne prêta aucune attention au sens des paroles que chantaient les sorciers. Il crut qu'ils l'applaudissaient, joua de plus en plus fort, et finit par crever la peau de l'instrument.

– Puisque tu as crevé la peau de ce *djembe*, c'est la tienne qui va servir à le réparer.

L'homme eut alors si peur qu'il proposa aux sorciers la peau de sa mère pour sauver la sienne. Les sorciers acceptèrent, et cette histoire finit là.

Quand tu fais quelque chose, n'en fais pas trop, ou tu risques ta peau. Si on te dit d'arrêter, tu dois arrêter.

23.

L'histoire du sorcier

Autrefois, les sorciers ne vivaient pas dans les villages mais en brousse. À cette même époque, quand quelqu'un mourait, après qu'on l'ait enterré les sorciers le déterraient et découpaient son corps en morceaux pour le manger.

Un jour, une femme et son enfant allèrent chercher du bois en brousse. Le temps qu'ils chargent leur bois, il se mit à pleuvoir. Or, un sorcier avait sa case à proximité : la femme la vit et y entra. Elle y trouva des morceaux de corps humain.

Le sorcier était sorti chercher un autre cadavre. Il revint en courant sous la pluie et voulut faire cuire celui qu'il venait de rapporter. La femme et son enfant s'étaient cachés dans le faux plafond qui servait de grenier, le sorcier ne les avait pas vus. Au bout d'un moment, la fumée de la cuisson s'éleva et monta dans le grenier. L'enfant se mit à crier :

– Maman, maman, regarde la fumée !

Le sorcier crut que c'étaient les cadavres qui parlaient. Il prit donc sa flûte et se mit à souffler dedans pour faire fuir les esprits des morts. La flûte chantait :

– *Maman maman, la fumée, la fumée ! Depuis que je mange des cadavres, jamais je ne les ai entendus chanter !*

L'enfant continuait à crier, et le sorcier à jouer de la flûte, de plus en plus inquiet. Il faisait de plus en plus chaud dans le faux plafond. Comme l'enfant se plaignait toujours, la femme décida de descendre avec lui. Cela fit du bruit, et le sorcier, terrifié, se dit que les cadavres étaient en train de revenir à la vie. Il eut si peur qu'il prit ses affaires, lâcha sa flûte près de la marmite où la viande cuisait, et s'en alla. Quand il sortit de la case du sorcier avec sa mère, l'enfant attrapa la flûte et l'emporta chez lui. Une fois de retour chez lui, l'enfant dit à ses amis :

– Moi j'ai une flûte. Quand on souffle dedans, elle chante : *« Maman la fumée ! Maman la fumée ! »*

Les amis de l'enfant demandèrent à voir. Quand l'enfant souffla dans la flûte, le sorcier l'entendit depuis la brousse. Il s'approcha tout doucement du village, et trouva l'enfant tout seul qui continuait à souffler dans sa flûte.

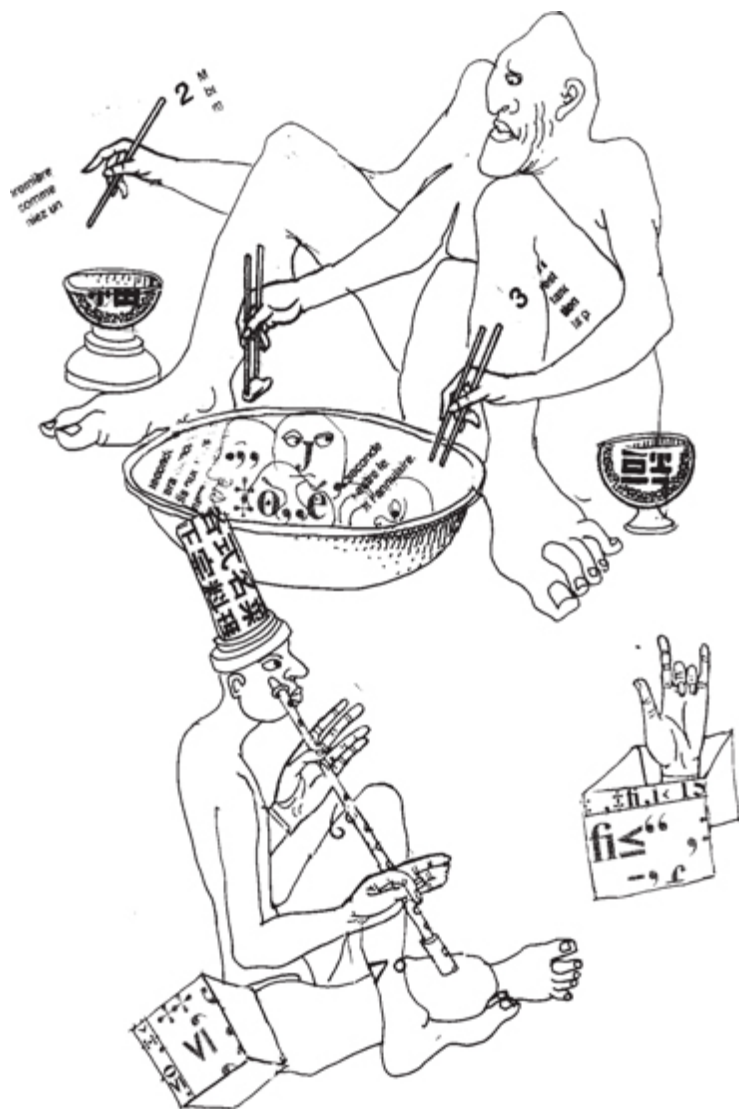
– Où as-tu trouvé cette flûte ? demanda-t-il à l'enfant.

Ce dernier lui expliqua toute l'histoire. Le sorcier lui demanda alors :

– Peux-tu m'emmener dans cette maison ?

Une fois arrivés, le sorcier donna à l'enfant une jambe humaine à manger... Quand l'enfant eut fini de manger, il était devenu sorcier lui aussi. Ils construisirent alors une nouvelle maison, et le sorcier vint s'installer dans le village.

Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, on dit que si tu acceptes la nourriture qu'un sorcier te donne, tu deviens sorcier toi aussi. C'est tout ce que l'on sait, car tout ce qui est sorcellerie est très secret.



24.

Le lièvre, l'hyène, le phacochère et la lionne

Autrefois, le lièvre, l'hyène et le phacochère étaient de très bons amis. Ils faisaient tout ensemble. Un jour qu'ils se promenaient, ils tombèrent sur trois lionceaux qu'une lionne avait laissés pour aller chasser. Ils pleuraient.

– Qu'allons-nous faire de ces trois petits ? demanda l'hyène.

– Il faut les griller et les manger, dit le lièvre.

Aussitôt il fit semblant d'assommer le premier lionceau avec sa hache, et il le mit dans sa gibecière. Le phacochère fit de même. Seule l'hyène assomma réellement le troisième lionceau et le glissa dans sa gibecière.

Un peu plus tard, ils rencontrèrent la lionne de retour de sa chasse. Le lièvre courut vers elle et lui présenta son premier petit.

– On était de passage et on a trouvé tes petits en train de pleurer. On les a consolés. Je crois qu'ils ont faim.

Le lièvre donna le premier petit à sa mère qui le fit téter. Le phacochère en fit autant. Quand ce fut le tour de l'hyène, elle regarda dans sa gibecière et dit à la lionne :

– Ton troisième lionceau dort !

La lionne continua d'allaiter les deux premiers. Pendant ce temps l'hyène cherchait un moyen pour ressusciter le troisième petit.

Les deux premiers lionceaux tétèrent jusqu'à s'endormir.

Le lièvre dit alors à l'hyène :

– Donne donc son troisième petit à la lionne qu'on puisse continuer notre route !

Mais l'hyène répondit :

– Non, il dort encore.

Le lièvre insista :

– Débrouille-toi pour le réveiller.

La lionne finit par s'impatienter et réclama son troisième enfant. L'hyène sortit le cadavre du lionceau, le jeta dans un puits tout proche, puis elle s'enfuit, poursuivie par la lionne. L'hyène parvint à un trou dans lequel elle s'engouffra. La lionne ne put y pénétrer, mais se mit à monter la garde devant. Pendant ce temps, le lièvre et le

phacochère partirent de leur côté. La lionne attendit longtemps. Voilà qu'un autre phacochère passa devant elle. La lionne l'appela et lui expliqua ce qui venait de se passer.

– Je ne peux pas creuser, lui dit-elle, peux-tu le faire pour moi et forcer l'hyène à sortir de son trou ?

Docile, le phacochère se mit à creuser. C'est à ce moment que le lièvre arriva, attiré par le bruit que faisait le phacochère en creusant. Le lièvre demanda au phacochère ce qu'il faisait, et la lionne lui dit :

– Tu le sais bien, puisque tu étais là quand tout s'est passé.

Le lièvre reprit :

– Ah bon ? Elle est toujours dedans ?

Et il alla s'asseoir non loin de là. Au bout d'un moment, quand il sentit que le phacochère s'approchait de l'hyène, le lièvre vint le trouver et lui demanda s'il pouvait entrer dans le trou, histoire de voir combien il restait à creuser. Dans le fond du trou, il trouva l'hyène et lui donna une poignée de sel en lui disant :

– Garde ce sel dans ta gueule et surtout ne l'avale pas. Quand le phacochère sera tout près de toi, crache lui ce sel dans les yeux.

Le lièvre reprit son poste d'observation. Quelque temps plus tard, voyant que rien ne se passait, le lièvre fit ressortir le phacochère et s'introduisit une deuxième fois dans le trou. Effectivement, l'hyène avait avalé tout le sel qu'elle avait dans la gueule...

– Tu es vraiment bête ! Tiens, c'est tout ce qui me reste, lui dit-il en lui tendant une dernière poignée de sel. Si tu avales ça, tu avales aussi ta vie et c'est ton cadavre qui sortira de ce trou !

Et il sortit à nouveau. Le phacochère recommença à creuser, yeux fermés. Sentant qu'il était tout proche de l'hyène, il souleva les paupières pour évaluer la distance qu'il lui restait à parcourir. C'est alors que l'hyène lui cracha tout le sel en pleine gueule. Le phacochère sortit en hurlant :

– On m'a jeté quelque chose dans les yeux et ça me fait très mal !

La lionne lui dit :

– Approche-toi que je te souffle dessus !

Elle souffla si fort que les larmes salées du phacochère tombèrent dans sa gueule de lionne. Agréablement surprise par cette saveur, elle s'exclama :



– Si tes larmes sont si bonnes, qu'en sera-t-il de ta chair ? Avant de te remettre à creuser, dis-moi donc combien tu veux pour ta tête ?

Le phacochère tenta de fuir, mais la lionne le rattrapa... S'engagea alors une âpre discussion entre les deux, dont l'hyène profita pour s'enfuir. C'est ainsi que l'hyène échappa à la lionne. Quant au phacochère, il refusa obstinément de vendre sa tête à la lionne qui fut très déçue d'avoir perdu et l'hyène, et un plat de choix. Ce qui fait que quand elle rencontra de nouveau le lièvre, elle lui dit :

– Si tu ne te débrouilles pas pour que je retrouve l'hyène, je te ferai la peau !

– D'accord, lui répondit le lièvre, je vais t'amener l'hyène.

– Si tu fais ça, reprit la lionne, nous serons les meilleurs amis du monde.

– Viens chez moi cette nuit et tu verras.

La nuit venue, la lionne alla chez le lièvre qui lui donna des pois de terre grillés à croquer dans l'obscurité du fond de sa case. Ensuite il se rendit chez l'hyène et lui dit :

– Quelquefois Dieu te donne des choses qui ne sont pas pour toi. J'ai emprisonné une chèvre chez moi, mais elle est trop grosse pour moi seul, et je cherche quelqu'un qui puisse la tuer pour que nous partagions sa viande.

L'hyène se mit à calculer :

– Si je dois partager la viande avec le lièvre, c'est sûr que ma part sera plus grosse que la sienne.

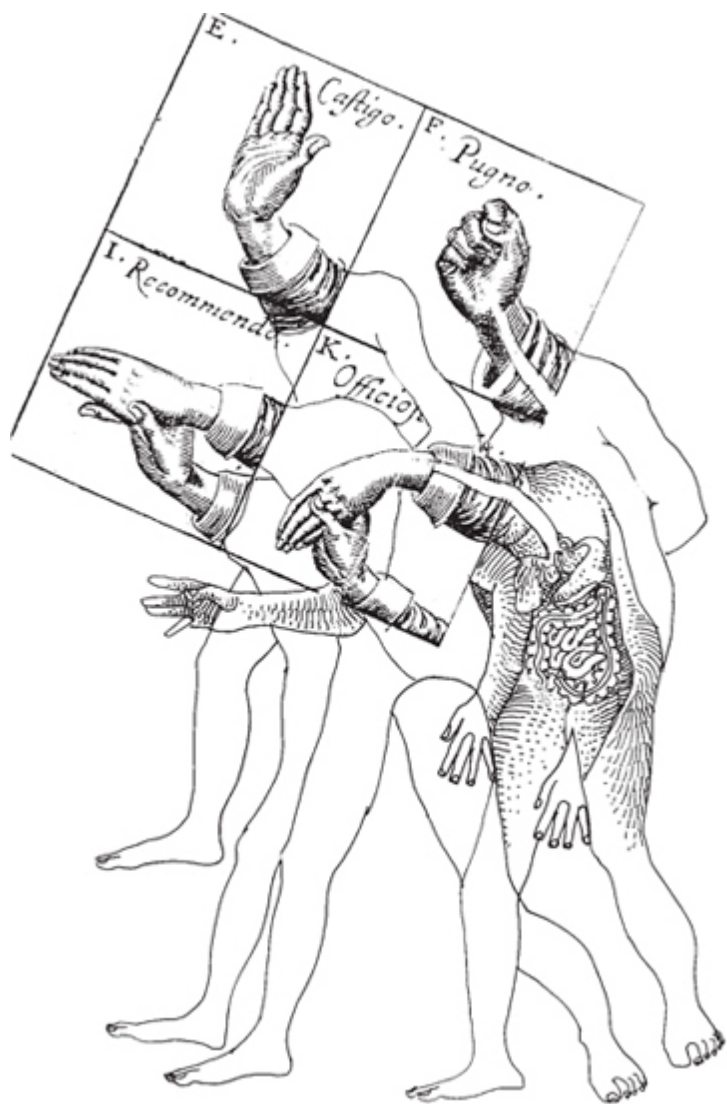
Elle courut donc chez le lièvre qui la suivit. En arrivant chez lui, elle entendit le bruit des pois de terre sous les crocs de la lionne, un vrai bruit de chèvre ! Le lièvre entrouvrit doucement la porte de sa case, l'hyène s'y glissa, et le lièvre referma derrière elle. La lionne se jeta sur l'hyène et lui dit :

– Tu as tué mon petit, maintenant je vais te tuer.

Le lièvre, sentant que l'hyène allait y passer, se mit alors à hurler au-dehors :

– Mais que tu es bête, hyène ! Tu sais bien qu'il n'est pas mort ce lionceau puisqu'il arrive en pleurant de faim, le pauvre petit !

Entendant cela, la lionne lâcha l'hyène et se précipita au-dehors... où bien entendu il n'y avait rien, et surtout pas le lièvre qui s'était déjà enfui. L'hyène en profita pour s'éclipser, et c'est comme ça que cette histoire s'est terminée. La seule qui a tout perdu, c'est la lionne, bien entendu !



25.

Conseils aux hommes pour leur vie conjugale

C'est moi, Zaana Traore qui vous raconte cette histoire pour conseiller les Hommes avec un grand H.

Il était une fois un homme qui avait pris en première épouse une femme bien grosse, donc vigoureuse, un bonheur pour un homme... Mais cette femme se montra d'une jalousie malade quand il prit une deuxième épouse.

À cette époque, l'homme ne répartissait pas son temps équitablement entre ses femmes : après le repas, ils allaient tous s'asseoir pour digérer, et quand l'heure de se coucher arrivait, chacune des deux épouses tirait le mari vers elle. Celle qui arrivait à l'avoir à son côté était reçue dans son lit. Donc celle qui n'avait pas de force, en l'occurrence la deuxième, n'avait aucune chance. C'est bien simple, cette deuxième épouse, depuis son mariage, n'avait jamais connu son mari au lit...

Mais voilà, quand ta bonne étoile se met à briller, ta bonne fortune est libérée et les circonstances les plus inattendues te sont favorables. Il y eut donc une famine dans ce pays. Tout le monde maigrit, et la deuxième épouse encore plus que les autres. En effet, elle avait deux raisons de maigrir : le manque de nourriture et le manque d'homme.

Un jour qu'elle allait au marché, elle rencontra sur sa route une vieille qui lui demanda pourquoi elle avait tant maigri. Or il faut savoir que les vieilles femmes, quand elles veulent arranger les choses, le peuvent, car à la source de tout il y a la femme. C'est elle l'origine de toute vie. Les yeux pleins de larmes, la jeune femme expliqua donc tout à la vieille qui décida de l'aider.

Elle lui donna de la farine de pois de terre pour en faire des galettes recouvertes de beurre de karité. Elle dit à la jeune femme :

– Au moment de disputer ton mari à ta coépouse, mets des morceaux de ce gâteau dans la bouche de ton homme.

La jeune femme prépara tout et attendit. Comme ils n'avaient pas mangé grand-chose, il y avait peu à digérer, et l'attente ne fut pas très longue : quand les deux femmes se disputèrent le mari, la deuxième lui enfourna un morceau de galette dégoulinante de beurre de karité dans la bouche, et c'était si bon que le mari bascula de son côté. C'est

ainsi que la jeune femme put enfin avoir son homme dans son lit.

À dire vrai, elle y prit beaucoup de plaisir. Le lendemain, toute contente, elle alla voir la vieille pour la remercier. Elle ramassa les habits de cette vieille pour les laver, et quand elle frotta le savon dessus, la chanson qui sortit de sa bouche était la même que celle de toutes les femmes du monde :

– Merci la vieille, tu m’as sauvée, tu as prolongé ma vie merci ! Sans toi j’allais mourir, mourir et mourir encore...

26.

Une mauvaise première épouse

Il était une fois un homme dont la première épouse était une sorcière. Chaque fois qu'il voulait prendre une autre épouse, la première emmenait la seconde en brousse, se transformait en hyène et la dévorait.

Un jour, l'homme se maria une fois de plus, et comme d'habitude, la première épouse emmena l'autre épouse en brousse. Elle lui dit de monter dans un arbre sec pour y couper des branches, puis elle se transforma en hyène. Quand la jeune femme vit l'hyène sous l'arbre, elle se mit à chanter :

– *Viens vite à mon secours mon mari, sinon l'hyène va me manger !*

L'hyène sautait sous l'arbre sec pendant que la femme chantait de plus belle, puis elle se mit à chanter elle aussi comme si elle comprenait ce que la femme disait.

La deuxième épouse vit alors arriver son mari armé d'un fusil. L'hyène ne l'avait pas vu. Elle continua de chanter, mais quand l'hyène voulut répondre à sa chanson, le mari épaula son fusil, tira et la tua.

De nos jours, on dit que si la première épouse est méchante, le malheur arrive dans la famille.

27.

Le nom de l'épouse

Il était une fois une fille dont personne ne connaissait le nom car personne ne savait d'où elle venait. Quand elle fut en âge de se marier, un appel fut lancé à tous les gens du pays et des pays environnants disant :

– Celui qui arrivera à trouver son nom, celui-là l'épousera.

Tous vinrent, soit seuls, soit avec balafons ou *djembés*. Un griot respecté de tous vint lui aussi avec son *longa*¹. Sur son chemin, ce griot rencontra une vieille femme qu'il salua. Elle lui demanda où il se rendait. Il lui répondit qu'il allait voir la fille dont personne ne connaissait le nom car il voulait l'épouser.

Cette vieille était la seule à connaître le nom de la fille, et elle le dit au griot, parce que personne ne prenait la peine de la saluer d'habitude : c'était Adama den lon mandi, ce qui veut dire « Il n'est pas facile de connaître l'être humain ».

Le griot la remercia, puis il courut voir la fille. Une fois dans sa cour, il vit qu'elle avait autour d'elle une foule de gens assis par terre qui se demandaient comment trouver son nom.

Il commença alors à taper sur son *longa*, et le son qui en sortait disait le nom de la fille. Celle-ci tendit l'oreille et s'adressa au griot :

– Qui t'a dit que mon nom est Adama den lon mandi ?

Le griot expliqua, et tous les gens présents convinrent qu'il fallait maintenant lui donner Adama den lon mandi en mariage. C'est ce qui fut fait.

Voilà pourquoi on dit : « Celui qui respecte l'autre a la chance avec lui. »

28.

Les deux guenons qui se transformèrent en filles

Il était une fois un roi qui était célibataire : il n'avait trouvé aucune fille qui lui plaise dans son royaume. Dans ce royaume, tout le monde en parlait, et le bruit courut jusqu'en brousse.

Un jour, deux jeunes guenons se transformèrent en très belles filles. L'une avait la peau si claire qu'on aurait dit le lever du soleil, et l'autre si noire et brillante qu'on aurait dit une nuit scintillante. Elles arrivèrent dans le royaume et se placèrent sur la route du roi qui fut ébloui par leur beauté. Il le leur dit.

– Si nous te plaisons tant, lui rétorquèrent-elles, prends-nous donc toutes les deux !

– J'aimerais bien mais je ne veux qu'une seule épouse, répondit le roi.

– Alors choisis l'une d'entre nous !

Le roi choisit celle qui avait la peau claire et l'épousa.

Or, tous les jours après le repas, la jeune femme demandait à son mari le roi la permission d'aller se baigner à la rivière, ce que le roi lui accordait. C'est ainsi que chaque jour elle allait retrouver ses semblables : elle reprenait sa véritable apparence, partageait avec les autres guenons de la nourriture prise au palais, et elles s'amusaient en chantant et en se moquant du roi :

– Que ce roi est idiot de prendre une guenon pour épouse, de lui mettre une chaîne en or, de beaux habits et de belles chaussures. Qu'il est idiot ce roi !

Il en fut ainsi jusqu'au jour où une vieille femme découvrit son vrai visage et dit tout au roi. Ce dernier prit son arme de guerre, il suivit la jeune femme qui le conduisit sur le lieu du rendez-vous quotidien, et quand les guenons entonnèrent leur chanson, le roi ouvrit le feu sur elle et la tua.

Voilà pourquoi on dit qu'il ne faut jamais épouser une femme dont on ne connaît pas les origines.



29.

Comment on fait les enfants

Il était une fois un roi qui, un jour, convoqua ses femmes et l'ensemble de ses sujets pour leur dire :

– Ce sont les femmes qui font seules les enfants. A-t-on jamais vu un homme enceint ? Non. C'est la preuve que les femmes n'ont besoin de personne pour engendrer.

Une grande discussion s'engagea dans le pays, jusqu'au jour où l'une des femmes du roi accoucha d'une fille.

Dès que l'enfant sut marcher et put manger comme tout le monde, le roi fit construire une concession bien fermée, avec une seule porte pour entrer et sortir. Il y mit sa fille avec une vieille pour s'en occuper et surveiller que personne n'ait de contact avec elle. Seule la vieille avait la clé. Pour les repas, il fallait frapper à la porte, et c'est la vieille qui venait prendre ce qu'on apportait.

Les années passèrent, la fille grandit, et elle ne tomba pas enceinte. Tout le monde s'inquiétait de son sort. Un jour, le prince son frère alla trouver son meilleur ami et lui dit :

– Je crois que mon père fait du tort à ma sœur, mais comme on ne doit pas aller contre la volonté de son père, je me sens très mal. Une femme qui tombe enceinte sans l'intervention d'un homme, on n'a jamais vu ça !

Son ami répondit :

– Si tu veux bien m'aider, il y a quelque chose à faire. Sans toi, rien n'est possible.

Le prince accepta, et son ami lui demanda de faire fabriquer une grande caisse, et lui expliqua ce qu'il voulait faire avec. Une fois la caisse prête, le prince l'apporta à son ami qui s'installa à l'intérieur. Puis le prince prit cette caisse et alla trouver le roi son père. Il lui dit qu'un de ses amis la lui avait confié en lui demandant de la garder dans un endroit auquel personne n'aurait accès. Le roi eut beau chercher, il ne trouva pas de meilleur endroit que la concession où vivait sa fille. Le roi dit à son fils d'apporter en personne la caisse chez sa sœur et de la mettre sous son lit, là où assurément personne n'aurait accès.

Pendant la nuit, la fille entendit du bruit sous son lit. Ça venait de la caisse. Elle eut peur mais entendit alors une voix qui disait :

– N’aie pas peur ! Je suis un ami de ton grand frère. Il s’inquiète de ton sort, comme tout le pays d’ailleurs. Sors-moi de là, j’ai quelque chose à te dire.

La fille le fit sortir et il lui expliqua :

– Toutes les filles du royaume qui sont nées après toi sont déjà mariées et mères. Si personne ne t’aide, tu ne connaîtras jamais le bonheur d’être avec un homme. C’est un bonheur tel que quand une femme, même sourde et idiote y goûte, elle ne peut plus s’en passer. C’est pourquoi je suis là...

Ils restèrent donc ensemble, mais chaque fois que l’homme essayait de passer à l’acte, la fille le refusait. Il faut dire qu’elle ne savait rien de toutes ces choses. L’homme finit par lui dire :

– N’aie pas peur, laisse-toi faire, sinon tu ne sauras jamais ce que les femmes de ton âge savent.

La fille finit par accepter, et elle ne le regretta pas. Bientôt, elle réclama un supplément de nourriture. Pour que la vieille ne se doute de rien, elle prétendit qu’en vieillissant, son appétit grandissait. Les femmes ont cette intelligence innée qui fait que quand elles veulent quelque chose, elles finissent toujours par trouver un moyen pour l’obtenir. Maintenant le roi faisait tuer un mouton par jour pour sa fille. La princesse grossissait, mais son compagnon aussi, car il avait deux bonnes nourritures : la princesse, et tout ce qu’il avait à manger.

Au bout d’un certain temps, le prince alla voir son père et l’informa que le propriétaire de la caisse désirant la récupérer, il demandait la permission d’aller la chercher chez sa sœur. Le roi accepta, et c’est ainsi que les deux amis se retrouvèrent. Le compagnon de la princesse avait un gros ventre, et la princesse aussi... Quand le prince souleva la caisse, il eut du mal tant son ami pesait lourd, mais il la transporta quand même à l’endroit convenu.

Deux mois plus tard, la vieille finit par se douter que le changement de tour de taille de la princesse n’était pas seulement dû à une nourriture trop abondante. L’inquiétude grandit en elle : « Une fille dont les rayons du soleil ne caressent pas la peau et à qui personne ne rend jamais visite... ? » C’était un terrible dilemme pour la vieille : « Je sais bien que le roi a tort et qu’on ne peut tomber enceinte sans homme. Pourtant je n’ai pas vu d’homme entrer ici. »

La grossesse avançant, la vieille finit par être convaincue et elle alla voir le roi.

– Je pense qu’il y a quelque chose qui ne va pas avec ta fille. Soit celui qui fait la cuisine met quelque chose dans sa nourriture, soit il y a autre chose, car le ventre de ta fille commence à être considérable.

Le roi, pensant que sa fille était empoisonnée, fit appeler celui qui lui préparait tous les jours à manger. Ce dernier jura, par tous les

dieux, qu'il n'avait rien mis de mauvais dans la nourriture de la princesse. Il y avait une autre vieille femme, très observatrice. Elle regarda la princesse de près et finalement, elle dit au roi :

– Ce n'est pas un empoisonnement, votre fille est enceinte.

Le roi dit alors :

– Vous voyez que j'avais raison. Elle est bien enceinte sans l'intervention d'un homme !

Enfin, la princesse donna naissance à un beau et gros bébé, un garçon. L'enfant grandit et commença à parler. Un jour, le roi convoqua tous ses sujets sur la place publique, parce qu'il voulait prouver à tous une bonne fois pour toutes qu'il avait raison quant à la conception de son petit-fils. Au milieu du cercle des habitants, il mit l'enfant et sa mère. Il leur ordonna de saluer tous les hommes présents. La princesse commença, mais quand elle se dirigea vers le père de l'enfant, elle remit unealebasse à son fils en lui disant de la donner à son père quand il serait devant lui. C'est ce que fit l'enfant. Le roi invita l'homme indiqué par l'enfant à venir au milieu de l'assemblée et à s'expliquer. Les explications furent inutiles, car le père et le fils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Le roi alors se fâcha. Il condamna le jeune homme à mort, puis dit :

– Forcément la vieille qui gardait ma fille est complice. Elle doit mourir elle aussi.

À ce moment, le prince se leva et expliqua tout à son père le roi. Quand il eut fini de parler, tous les habitants l'acclamèrent.

C'est ainsi que le jeune homme et la vieille femme eurent la vie sauve. C'est aussi depuis ce jour que les hommes sont complètement convaincus qu'une femme ne peut avoir d'enfant sans l'intervention d'un homme.

30.

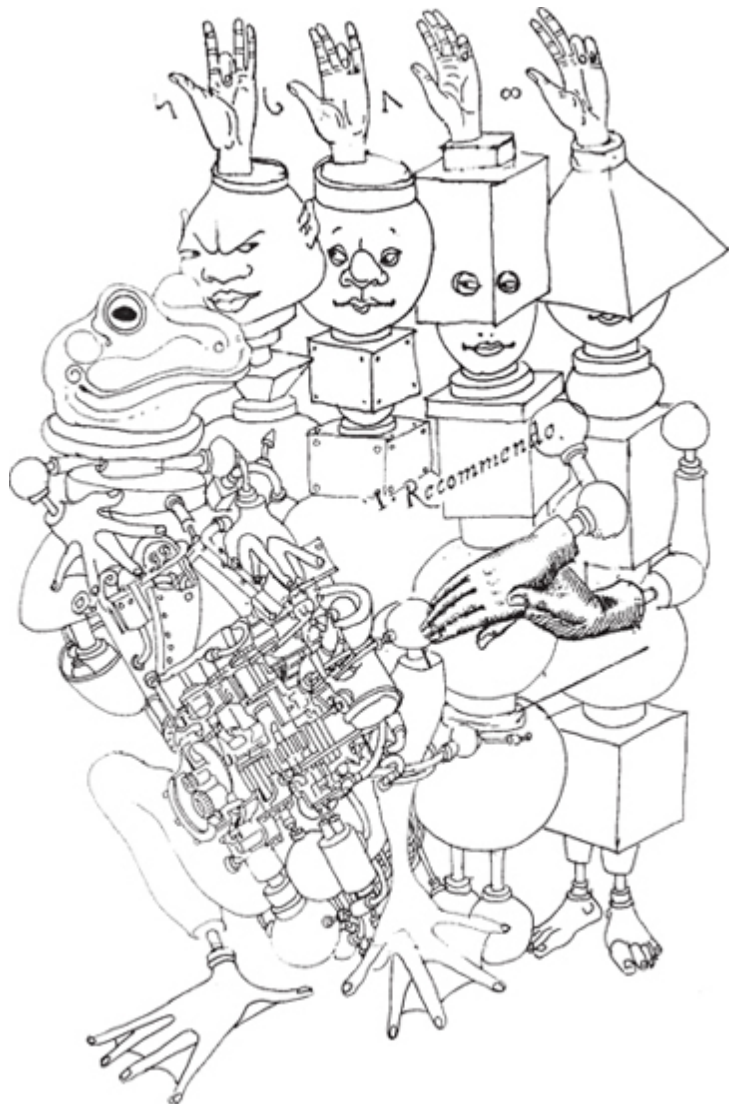
L'enfant jetée

Il y a très longtemps, quand on avait un enfant malade qu'on n'arrivait pas à guérir, on partait le jeter.

Une femme avait accouché d'une fille, qui dès sa naissance fut tout le temps malade. Malgré les efforts de sa famille, il était impossible de trouver un remède à son mal. Un jour que la femme était venue puiser de l'eau au marigot, elle y vit une grenouille bien grosse et apparemment en bonne santé. Elle décida d'abandonner son bébé au bord de l'eau et de prendre la grenouille pour fille. Elle ramena la petite bête chez elle. Une fois dans sa case, elle la déposa dans la coupelle de terre placée sous son canari plein d'eau, là où l'on met du sable que l'on garde mouillé pour que l'eau du canari reste fraîche.

Dès que la femme fut partie, les génies du marigot récupérèrent l'enfant, la soignèrent et l'élevèrent du mieux qu'ils purent.

Du temps passa, et le bébé devint une belle jeune fille. À cette époque, les filles aidaient leurs mères dans les travaux ménagers : quand elle devait aller en brousse, chaque femme confiait des tâches à sa fille, telles que piler le mil ou mettre la marmite sur le feu en attendant son retour. Tous les jours, quand les femmes se retrouvaient, chacune disait ce que sa fille avait fait pour elle. Comme la femme avait adopté une grenouille à la place de sa fille, avant de sortir elle la déposa sur le mil qu'elle mettait dans le mortier afin qu'elle pile et mette la marmite au feu. Étant donné qu'il était certain que la grenouille n'arriverait pas à faire ce que sa mère attendait, la fille qui vivait chez les génies les supplia de la laisser aller aider sa mère, ce qu'ils permirent.



Elle vint donc en cachette, déposa la grenouille hors du mortier, et pila le mil en chantant :

– Qui m’a nourrie ? Ce sont les génies. Qui m’a donné ces beaux habits ? Ce sont les génies. Qui m’a donné ces jolis souliers ? Ce sont les génies. J’ai intérêt à me dépêcher et à m’en aller sinon mes parents vont rentrer, me trouver et me battre...

Quand la femme rentra de la brousse, elle vit que tous les travaux étaient faits, même ceux qu’elle n’avait pas demandés. Elle pensa que c’était la grenouille qui avait bien travaillé et n’en fut que plus fière.

Il en fut ainsi désormais tous les jours. Or, dans ce village vivait une très vieille femme qui ne pouvait plus aller en brousse. Chaque jour elle entendait la chanson de la fille, et un jour elle décida de

parler à la femme :

– Tu es bien fière de ta grenouille de fille n'est-ce pas ? Demain, quand tu te prépareras à partir en brousse, prends tes affaires, viens te cacher chez moi et tu verras.

C'est ainsi que la mère vit tout, et à quel point sa fille était une belle jeune fille. Quand cette dernière eut fini tous les travaux ménagers, la mère se précipita pour la prendre dans ses bras. La jeune fille glissa des bras de sa mère et courut jusqu'au marigot. À dater de ce jour, elle ne revint plus.

C'est depuis que l'on n'abandonne plus jamais les enfants, quel que soit leur état.

31.

La femme qui ne voulait pas marier sa fille

Il était une fois une femme qui avait une fille très belle, si belle que la femme ne voulait pas la donner en mariage. Non seulement elle refusait sa main à tous ceux qui venaient la lui demander, mais encore elle les empêchait même de l'approcher.

Un jour, alors que toutes deux étaient en brousse pour casser du bois, un beau jeune homme parvint à s'approcher de la fille et à lui dire :

– Je t'aime, je veux t'épouser.

Celle-ci répondit :

– Je le voudrais bien, mais le problème c'est ma mère : elle te refusera sûrement ma main !

– Ne t'inquiète pas. Si tu m'aimes toi aussi, je trouverai une solution. Sur le chemin que vous prenez tous les jours pour aller puiser de l'eau au marigot, il y a un arbre : je vais me transformer en flûte et m'accrocher dans cet arbre. Débrouille-toi pour passer dessous, et je tomberai dans ton eau. Une fois chez toi, si ta mère te demande d'où te vient cette flûte, dis que tu n'en sais rien. Tu es d'accord ?

La fille accepta.

L'homme fit ce qu'il avait dit. Ce jour-là, comme d'habitude, la fille et sa mère allèrent puiser de l'eau : la fille portait laalebasse sur sa tête, et la mère se tenait toujours derrière elle, histoire de pouvoir la surveiller. En revenant du marigot, la fille demanda à sa mère l'autorisation d'aller se soulager. Sa mère la lui accorda, et la fille s'installa sous l'arbre, juste sous la flûte. Celle-ci tomba dans l'eau et la mère ne vit rien.

Une fois dans leur maison, la femme descendit sa calebasse de sur sa tête et versa l'eau dans le canari, puis prit celle de sa fille pour faire de même. C'est alors qu'elle s'aperçut de la présence de la flûte dans l'eau de sa fille :

– D'où vient cette flûte ? demanda-t-elle à la jeune fille.

– Comment veux-tu que je le sache, mère ? répondit la fille. Tu es toujours derrière moi et c'est toi qui mets l'eau sur ma tête puis qui la vides. C'est plutôt toi qui dois savoir.

La femme cessa donc de poser des questions, prit la flûte, la déposa sur le grenier à grains¹, puis alla préparer le repas. Un temps passa, puis la flûte se mit à jouer un air.

– Mère, dit la fille, la flûte chante.

– Que dit cette flûte ? demanda la mère.

– Qu'elle veut de l'eau à boire, répondit la fille.

– Eh bien, fais ce qu'elle te demande : donne-la-lui, reprit la mère.

Et la fille donna de l'eau à la flûte.

Un moment plus tard, la flûte se remit à chanter :

– *Je veux prendre un bain.*

La mère ne comprenait toujours pas le chant de la flûte, et c'est la fille qui le lui traduisit.

– Eh bien prépare-lui un bain et lave-la.

C'est ce que fit la fille.

La flûte voulut ensuite qu'on la frotte avec de la pommade, puis, à la nuit tombée, elle réclama à manger. Enfin, au moment d'aller se coucher, la flûte chanta à la fille :

– *Je veux dormir à côté de toi.*

La fille traduisit le chant à sa mère et la mère répondit :

– Mais bien sûr ma fille, prends-la donc avec toi et dormez ensemble !

La fille alla donc se coucher avec la flûte. Au milieu de la nuit, elle s'écria :

– Mère, la flûte dit qu'elle veut faire quelque chose avec moi.

– Fais ce qu'elle veut ma fille. Il n'y a pas de problème.

La flûte fit si bien avec la fille que dès le lendemain, elle était enceinte...

Quand la mère s'en aperçut quelque temps plus tard, elle demanda :

– Comment cela se peut-il ?

La flûte reprit alors son apparence d'homme et dit :

– J'aime votre fille, et c'est pourquoi je me suis transformé ainsi. Elle attend un enfant de moi, je veux l'épouser.

La mère baissa la tête :

– Maintenant que tu as engrossé ma fille, je ne peux plus te refuser sa main. Ton plan a marché. Même si je te la refusais, tu trouverais un autre moyen pour me la prendre. Aussi je te la donne.

Elle mit donc son mari au courant, et ils célébrèrent le mariage.

Au moment du départ des deux jeunes époux, quand la flûte voulut partir avec sa femme, la fille prit peur. C'était si soudain, elle ne s'était jamais éloignée des siens, alors elle se mit à chanter :

– *Père, la flûte est en train de m'emmener. Si tu ne viens pas à mon*

secours, elle m'emportera.

Mais le père la tranquillisa :

– Suis donc cette flûte. Elle a de grands pouvoirs que je ne connaissais pas, et tout ce qu'elle a fait, c'est par amour pour toi. Elle s'occupera bien de toi. Partez, vous avez ma bénédiction.

Moralité : « Quel que soit l'amour que tu portes à ta fille, quelle que soit l'envie que tu as de la garder pour toi, si elle est en âge de se marier et qu'elle a des prétendants, laisse-la donc faire sa vie. »

32.

L'histoire de Toumougnion

Il était une fois un garçon qui s'appelait Toumougnion et dont le père mourut. Comme sa mère et les autres membres de sa famille ne l'aimaient pas, ils ne lui donnaient rien à manger. Un jour qu'on décortiquait les arachides dans sa cour, les épluchures furent jetées dans la rue. L'orphelin avait si faim qu'il fouilla dedans pour voir s'il restait quelques fruits oubliés dans les coques. Au milieu de ses recherches il leva la tête, et vit arriver devant lui une toute petite poulette blanche qu'on avait offerte pour un sacrifice. Il lui donna quelques épluchures, puis, se disant qu'au moins avec cette poulette il aurait une famille, il décida de l'emporter avec lui.

Il l'éleva jusqu'à ce qu'elle devienne une belle poule. Un jour, il prit un panier et alla chercher des termites pour nourrir sa poule. Une fois arrivé près de la termitière, il prit un bâton pour creuser, et voilà qu'il entendit :

– *Ani tié*, bonjour.

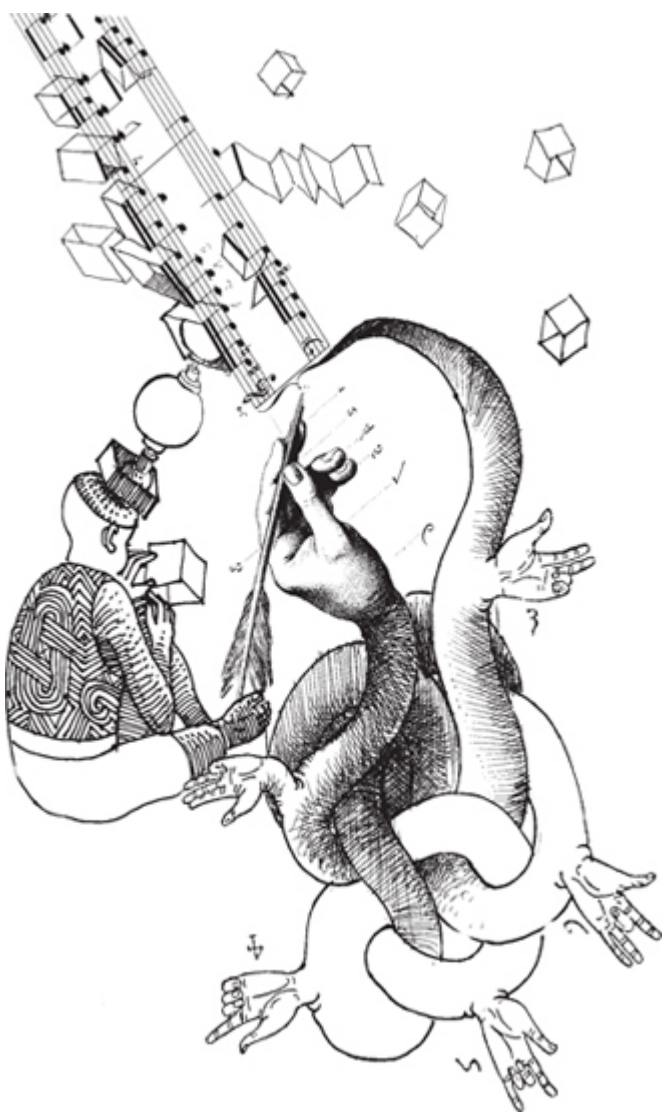
Il s'arrêta de creuser. Ne voyant personne, il reprit son travail. Mais il entendit à nouveau :

– *Ani tié*.

Il s'arrêta encore, chercha et ne vit rien puisqu'il s'agissait du génie qui vivait dans la termitière. Ce génie le salua puis lui demanda :

– Que fais-tu ici ?

Toumougnion expliqua alors toute son histoire, la perte de son père, et le fait que personne au village ne se souciait de lui. Il lui raconta aussi comment il avait trouvé et élevé sa poule. Le génie dit alors :



– Nous, les génies, il nous arrive de faire du bien aux hommes, mais les hommes l’oublient et ne nous le rendent pas. Je peux faire quelque chose pour toi, mais un jour, tu l’oublieras. Impossible ! se récria l’orphelin. Je suis si malheureux que si tu m’aides, je ne l’oublierai jamais.

– D’accord, dit le génie. Rentre chez toi, construis un poulailler et mets-y ta poule. Va ensuite chercher une autre poule, bien blanche, et rapporte-la ici.

Toumougnion fit exactement ce que le génie lui avait dit. Il bâtit un poulailler pour sa poule. Un vendredi matin il acheta une poule blanche, puis s’en vint à la termitière, lieu de rendez-vous avec le génie. Il lui donna la poule qu’ensemble ils égorgèrent. Le génie dit

alors au garçon de la plumer en marchant vers sa cour, et de mettre le reste des plumes dans le poulailler qu'il venait de construire. Ensuite il n'aurait plus qu'à manger la poule pour son repas. Il ajouta :

– Ferme ensuite ton poulailler pendant une semaine, puis au septième jour ouvre-le et regarde ce qui s'y trouve. Fais de même tous les sept jours.

Quand, une semaine plus tard, Toumougnion ouvrit son poulailler, il y découvrit un gros tas de cauris entouré par un énorme serpent python. Il prit les cauris et en cacha une partie dans un grenier à grains. Comme personne ne l'aimait là où il habitait, il décida avec le reste des cauris d'aller se bâtir une cour un peu plus loin, à un endroit qu'il préférerait.

Le septième jour, il revint dans son poulailler, et quand il l'ouvrit il trouva non seulement des cauris, mais encore une femme. Le python lui dit alors :

– Prends cette femme, c'est la tienne.

Toumougnion se maria donc avec elle et ils eurent beaucoup d'enfants, de bœufs, de poules, de moutons, de chèvres... bref il devint très riche.

Seulement voilà : le génie avait formellement interdit à Toumougnion de boire de l'alcool. Or un jour, Toumougnion décida de faire un petit voyage, histoire de boire un peu. Il partit donc pour un village situé à sept kilomètres du sien, et y but une pleine calebasse de *dolo* (bière de mil). Huit kilomètres plus loin, il s'arrêta de nouveau et but une autre calebasse de *dolo*. Dans un troisième village, il en but une troisième, et c'est ainsi que peu à peu il devint complètement ivre.

Il avait interdit à quiconque, même aux membres de sa famille, d'ouvrir le poulailler en son absence. Or sa mère, une fois son fils parti, décida parce qu'elle était curieuse d'ouvrir la porte. Vous savez comment sont certaines femmes parfois...

Par la porte ouverte, elle aperçut le serpent lové autour du tas de cauris, et elle se mit à hurler :

– Au secours, un serpent est en train d'avalor les cauris de mon fils !

Tous les gens de la cour vinrent aux nouvelles et s'armèrent, qui d'un bâton, qui d'une machette, qui d'une hache ou d'une *daba*¹ afin de taper sur le serpent. Ils cognèrent tous tant et si bien que le serpent se mit à interpellor la mère de son maître en chantant :

– *Mère de Toumougnion, tu dois attendre le retour de ton fils avant de me tuer.*

Mais la mère de Toumougnion refusait d'écouter les paroles du serpent et se contentait de hurler :

– Frappez-le !

Le serpent se remit alors à chanter et il révéla à la mère de Toumougnion comment celui-ci avait obtenu femme, enfants et bétail :

– Toumougnion a une grande fortune. Sais-tu comment il l'a eue ? Attends-le avant de me tuer, femme !

Mais la mère de Toumougnion refusait de comprendre le sens des paroles du serpent et continuait à hurler :

– Frappez-le !

C'est ainsi qu'ils finirent par le tuer. Pourtant, même mort, il chantait encore. Ils le découpèrent en morceaux et les morceaux chantaient encore. Ils lavèrent les morceaux et les mirent dans une marmite pour les cuisiner, mais les morceaux en train de cuire chantaient encore.

Pendant ce temps, Toumougnion buvait dans un cabaret quand il entendit enfin la chanson du serpent. Vite il se leva, demanda la route et partit en courant. Une fois arrivé chez lui, il se fit donner la marmite où cuisaient les morceaux du serpent, il versa tout à terre là où on se lave et demanda de l'eau, vite ! On apporta de l'eau et on arrosa les morceaux : au fur et à mesure que l'eau fraîche coulait sur les morceaux, ils se ressoudaient entre eux.

Une fois entier, le serpent s'adressa à Toumougnion :

– Qu'est-ce que j'avais convenu avec toi ?

L'homme ne sut quoi répondre.

– Moi, j'avais amélioré tes conditions de vie, toi tu m'as laissé tuer. Tant pis pour toi. Désormais tu n'auras plus de richesses et tu reprendras ta vie de misère. Regarde derrière toi.

En se retournant, Toumougnion vit que les cases de sa cour étaient toutes vides : plus de femme, plus d'enfants, plus de troupeaux....

C'est ainsi qu'il retrouva sa vie de misère avec pour seule richesse, sa poule.

Fais attention à ta mère et à ta famille, elles peuvent faire ton malheur.

33.

La fille termitière

Il était un fois une femme qui avait mis au monde une fille vraiment jolie. Malheureusement, quand elle fut en âge de se marier, aucun prétendant ne vint la demander à ses parents.

Sa mère en était très en colère, et un jour, elle la prit à part et lui parla avec beaucoup de méchanceté.

La fille en fut si bouleversée qu'elle attrapa unealebasse, sortit du village, renversa laalebasse sur sa tête et se mit à chanter :

– Quand je chante, je disparaîs dans la terre. Mieux vaut disparaître qu'être une fille sans mari.

Les villageois entendirent la chanson, mais ils ne purent localiser la chanteuse car sa voix résonnait dans laalebasse qu'elle tenait sur sa tête. Quand ils comprirent enfin qui elle était et où elle se trouvait, seule sa tête dépassait encore du sol, recouverte par laalebasse. Ils ne purent l'en sortir, et elle disparut tout à fait. Quelque temps plus tard, les termites vinrent faire leur termitière dans laalebasse retournée.

Depuis ce jour, les filles évitent de dire :

– Si, à tel âge je n'ai pas fait ceci ou cela, je préfère mourir.

34.

Les deux sœurs

Il était une fois un homme qui ne s'entendait pas avec ses parents. Comme il ne s'entendait d'ailleurs avec personne, il décida de vivre seul et alla s'installer en brousse avec sa femme. Ils eurent une première fille qui fut atteinte de paralysie. Leur deuxième fille, elle, n'avait aucun handicap. Ils vécurent ainsi tranquilles tous les quatre, jusqu'à ce que le père tombe malade. Avant sa mort, il appela ses deux filles et leur dit :

– Mes parents m'ont rejeté car on ne s'entendait pas. C'est pourquoi je suis venu vivre ici. Considérez que vous n'êtes que toutes les deux et que votre seule famille, c'est l'autre. Quoi qu'il arrive, ma deuxième fille, n'abandonne jamais ta sœur handicapée. Même si tu te maries, emmène ta grande sœur avec toi.

Des années plus tard, la mère tomba elle aussi malade. Elle recommanda à ses filles de ne jamais se quitter, et en particulier à la petite de toujours s'occuper de sa grande sœur, puis elle mourut.

La petite sœur avait beaucoup de soupirants dans le village près de chez elles. Il en venait même des villages voisins. Son choix se porta sur un jeune homme d'un autre village, mais quand ce dernier voulut l'emmener, elle regarda sa sœur aînée et dit :

– Mes parents, avant de mourir, m'ont formellement recommandé de ne jamais abandonner ma grande sœur, mais là, je n'en peux plus. Je ne peux pas la porter, et je veux partir avec toi. Je vais donc la laisser.

Son fiancé lui dit :

– Ne désobéis pas aux souhaits de tes parents.

Mais elle n'en tint pas compte et répondit :

– Ma sœur est une charge trop lourde pour moi.

Elle alla faire ses bagages et partit avec l'élue de son cœur. La grande sœur se mit à pleurer, mais la plus jeune ne la regardait même pas. Son fiancé avait des remords. Il le lui dit, elle ne voulut pas l'écouter. « Aurait-elle oublié les conseils de nos parents ? » se demandait la grande sœur. Alors elle se mit à chanter une chanson à sa petite sœur Noumoutcho :

– *Noumoutcho, Noumoutcho ne m'abandonne pas Noumoutcho.*

Noumoutcho, Noumoutcho ne me laisse pas.

*Quand notre père est mort Noumoutcho,
que t'a-t-il dit Noumoutcho ?*

*Quand notre mère est morte Noumoutcho,
que t'a-t-elle dit Noumoutcho ?*

*La pluie se prépare Noumoutcho,
elle va me battre Noumoutcho.*

*Le lion est en train de rugir Noumoutcho,
il va me dévorer Noumoutcho.*

*L'hyène est en train de crier Noumoutcho,
Elle va m'engloutir Noumoutcho.*

*Noumoutcho, Noumoutcho, ma petite sœur Noumoutcho
ne t'en va pas, ne me laisse pas...*

Quand la grande sœur eut fini de chanter, le garçon et ses amis ressentirent un vrai remords. Ils dirent à Noumoutcho de ne pas abandonner sa sœur, mais elle répondit :

– Si vous ne venez pas tes amis et toi, je m'en irai avec un autre...

Et elle partit. Alors les hommes la suivirent. La grande sœur rampa pour les suivre. Ils arrivèrent au bord d'un marigot. Quand ils firent halte, la grande sœur se remit à chanter sa chanson. Ils traversèrent le marigot, laissant derrière eux la grande sœur qui ne pouvait évidemment pas traverser. Elle se remit à pleurer et à chanter.

Or, ce marigot était habité par des génies. Elle pleura tant qu'elle les réveilla, et le chef des génies lui demanda ce qu'il y avait. Elle lui expliqua toute son histoire. Alors le chef des génies l'emporta dans son palais, ils la soignèrent, et bientôt elle devint une jeune femme magnifique et vécut au milieu d'eux.

Quant à la petite sœur, elle n'eut pas de succès avec son fiancé, car il avait compris que c'était une mauvaise femme. Il l'abandonna et elle tomba dans la misère. Elle devint si sale que des herbes et un arbre poussèrent sur sa tête. Elle revint un jour près du marigot où elle avait abandonné sa sœur. Là, elle se mit à chanter la chanson de sa sœur en échange de nourriture.

Un jour, elle y rencontra les enfants de sa sœur aînée qui lui donnèrent à manger. Elle leur chanta alors sa chanson. Une des filles de sa grande sœur aima tant cette chanson qu'elle l'apprit par cœur et, une fois de retour chez elle la chanta. Sa mère l'entendit et lui demanda :

– Où as-tu appris cela ?

– C'est une folle qui est au marigot et qui la chante contre des restes de nourriture.

Le lendemain, leur mère les suivit au marigot. Quand elle vit sa sœur, elle lui demanda :

– Qui t’a appris cette chanson ?

– Il n’est pas bon d’abandonner sa famille. Cette chanson, c’est ma grande sœur handicapée qui me l’a chantée le jour où je l’ai abandonnée, malgré les recommandations de mes parents.

La sœur aînée la ramena chez elle. Elle la fit laver, fit couper l’arbre et l’herbe qu’elle avait sur sa tête, lui mit de beaux habits et la nourrit. Après qu’elle ait bien mangé, la sœur aînée expliqua à la plus jeune tout ce qui s’était passé depuis leur séparation.

La jeune sœur écouta tout, puis elle baissa la tête et poussa un profond soupir, si profond qu’elle se transforma en frelon.

35.

Le chasseur qui ne nourrissait pas sa famille

Il était une fois un chasseur très habile qui ne ratait jamais ses proies. Mais voilà : s'il partageait sa viande avec tous ses voisins et amis, il n'en donnait jamais aux membres de sa famille.

Il nourrissait en particulier trois vieux et une vieille. C'était comme ça depuis toujours. Un jour, une vieille rendit visite à celle que protégeait le chasseur, juste au moment où celui-ci lui apportait sa viande. La visiteuse fut étonnée et demanda à son amie :

– Cet homme t'apporte tous les jours de la viande ?

– Oui, répondit la vieille, il n'y manque jamais.

– Pourtant, reprit la visiteuse, il n'envoie jamais de viande à son propre frère de sang. Il ne lui dit même pas bonjour.

La vieille protégée fut toute surprise, car pour elle le chasseur était la meilleure personne du village. Elle décida alors de lui donner un bon conseil. Le lendemain, lorsque l'homme arriva chez elle, la vieille le remercia pour la viande qu'il lui apportait, elle lui fit les bénédictions, mais elle ajouta :

– Ce que tu fais est bien, mais ce serait encore mieux si tu donnais de la viande aussi à ton grand frère.

Le chasseur entra dans une colère terrible et dit à la vieille :

– Si ce n'était pas toi, ça irait mal pour celui qui oserait me parler ainsi !

Mais la vieille répondit :

– Ce que je te dis est vrai. Si tu l'acceptes, je te propose de faire une expérience. Invente-toi un problème, et va taper à la porte des trois autres personnes à qui tu donnes tout le temps ta viande pour leur demander du secours. Tu verras bien ce qu'ils diront. Ensuite, va taper à la porte de ton propre frère de sang, celui à qui tu ne dis même pas bonjour, et demande-lui aussi du secours.

Le lendemain matin, le chasseur alla à la chasse, tua un zèbre et laissa son corps en brousse. À l'entrée du village, il tira un coup de feu puis se mit à courir dans les rues du village vers la maison du premier vieux. Le temps d'y arriver, il était déjà couvert de sueur. À bout de souffle il tambourina à la porte du vieux. Le vieux demanda :

– Qu’y a-t-il ?

L’homme, haletant, dit dans un souffle :

– C’est moi, le chasseur ! J’étais en train de partir pour la chasse lorsqu’à la sortie du village, quelque chose a bondi sur moi. J’ai cru que c’était un animal, alors j’ai tiré dessus, mais après je me suis rendu compte que c’était la fille du roi que je venais de tuer. Maintenant le roi me cherche, il me poursuit !

Le vieux dit alors :

– As-tu été voir ton frère ?

Le chasseur répondit que non, alors le vieux lui conseilla d’aller en parler à son frère...

Le chasseur alla chez le deuxième vieux qui lui fit la même réponse, et il en fut de même chez le troisième vieux.

Il se rendit alors chez son frère. Quand il frappa et dit son nom, le frère ouvrit sa porte et vint le voir. Quand il eut fini de tout expliquer, son frère lui dit :

– Assieds-toi. Reste là. Demain, j’irai voir le roi et lui expliquer que ce que tu as fait était normal. Si c’est lui qui a demandé à sa fille de bondir sur les gens pour les effrayer, il doit en assumer les conséquences. Si tu t’étais laissé faire, elle t’aurait peut-être tué.

Le chasseur resta donc chez son frère. Le lendemain matin, il le laissa partir, puis il le suivit en cachette pour vérifier s’il tiendrait sa parole et irait voir le roi. Quand il vit son frère devant la porte du roi, il l’arrêta, lui expliqua ce qui s’était passé et lui présenta ses excuses.

Ensuite, il l’emmena en brousse et ils dépecèrent ensemble le zèbre que le chasseur avait tué la veille. Le chasseur donna toute la viande à son grand frère et organisa une grande fête. Mais il demanda à son grand frère d’attacher ses bras dans son dos pour « alléger » le pêché qu’il avait commis envers lui, pour expier. En Afrique, si on a fait un grand tort à quelqu’un, on se fait attacher les deux mains dans le dos. Si la personne envers qui on a pêché accepte de nous délier les mains, elle nous délivre de nos pêchés. Mais si la personne offensée refuse, le pêché reste. Le frère ne voulait pas de cette épreuve, mais le plus jeune insista. Alors l’aîné lui attacha légèrement les mains, et les lui détacha tout de suite après.

C’est pourquoi, chez les chasseurs, on respecte toujours les aînés. Quelle que soit l’adresse de celui qui chasse, il doit toujours s’incliner devant son aîné pour le saluer. C’est pourquoi aussi, dans la vie, quelle que soit ta richesse tu peux la partager avec tout le monde, mais surtout n’oublie pas ta famille. Les autres t’aideront à manger tes biens, mais le jour où tu auras un problème, seule ta famille te soutiendra.

36.

Une vieille personne assise voit plus loin qu'une jeune personne debout sur un toit

Il était une fois un groupe de jeunes filles qui devaient aller vendre leurs marchandises au marché. Or il y avait une vieille femme qui aimait beaucoup la compagnie des jeunes filles. Elle voulut se joindre à elles mais les filles dirent :

– Ne te fatigue pas à venir avec nous ! Donne-nous ce que tu as à vendre et nous nous en occuperons.

En fait, elles pensaient que la vieille risquait de faire échouer leurs affaires.

– Je veux bien tout vous confier, seulement il y a des choses que je dois acheter moi-même, répondit la vieille.

Ainsi donc, elles allèrent toutes ensemble au marché et y restèrent jusqu'au coucher du soleil. Pendant qu'elles étaient sur le chemin du retour, un gros orage éclata. Pour s'abriter, elles entrèrent dans une grotte. C'était le gîte d'une hyène qui était partie chasser.

La pluie se mit à tomber sans s'arrêter. Au milieu de la nuit, la pluie tombait toujours, les jeunes filles dormaient ; la vieille, elle, veillait et entendit des pas qui s'approchaient. « Ça va chauffer, se dit-elle. Comment vais-je protéger ces enfants ? » Elle se mit à réfléchir.

Elle avait raison. C'était l'hyène qui revenait, bredouille et trempée. Quand elle fut à l'entrée de son gîte, elle entendit des ronflements. Surprise, elle s'arrêta, tendit l'oreille, frappa à la porte et demanda :

– Qui est là ?

Personne ne répondit. Elle répéta :

– Qui est dans la grotte de l'hyène ?

La vieille répondit alors :

– C'est nous.

L'hyène fut contente d'entendre une voix humaine :

– Vous qui ?

La vieille répondit :

– Nous sommes neuf personnes.

L'hyène hurla de joie :

– Aujourd'hui est un jour de fête ! Neuf personnes dans la grotte de l'hyène ?

L'hyène demanda encore :

– Combien de jeunes filles y a-t-il ?

La vieille se mit à chanter :

– *Nous, huit jeunes filles, neuf femmes.*

La mélodie était si entraînante que l'hyène se mit à danser et à sauter de tous côtés. La vieille profita de ce moment de distraction de l'animal pour réveiller trois jeunes filles qui s'enfuirent. L'hyène revint poser sa question :

– Combien de jeunes filles y a-t-il ?

La vieille chanta la même réponse :

– *Nous, huit jeunes filles, neuf femmes.*

L'hyène se remit à sauter et à danser, et la vieille profita à nouveau de la situation : elle réveilla trois autres jeunes filles qui s'enfuirent elles aussi. Pour la troisième fois, l'hyène revint, reposa sa question à laquelle la vieille fit la même réponse, et l'hyène sauta et dansa de nouveau. La vieille en profita pour détacher le morceau de corde avec lequel elle attachait son pagne et le poser dans la grotte. Puis elle réveilla les deux dernières jeunes filles, et elles s'enfuirent ensemble.



Pour la quatrième fois, l'hyène revint, reposa sa question, et c'est le morceau de corde de la vieille qui lui répondit. L'hyène dansa, dansa, dansa. Quand elle se décida enfin à entrer dans la grotte, il n'y avait plus personne, rien que le morceau de corde.

C'est ainsi que la vieille sauva toutes les jeunes filles. C'est pourquoi on dit que quand un groupe de jeunes personnes décide de faire quelque chose, si un adulte propose de se joindre à lui, les jeunes doivent toujours l'accepter.

37.

La jeune fille très belle et la femme génie

C'était une jeune fille très belle, et parce qu'elle était très belle, elle ne faisait rien comme les jeunes filles de son âge.

Le matin, quand les autres partaient puiser de l'eau, elle restait couchée. Quand les autres revenaient avec l'eau, elle partait chercher l'eau. Quand les autres partaient au marché, elle revenait avec l'eau. Quand les autres pilaient, elle partait au marché. Quand les autres préparaient, elle pilait. Quand les autres mangeaient, elle préparait. Quand les autres avaient fini de manger, c'est là qu'elle mangeait. Le soir, quand les autres faisaient les jeux de jeunes filles, elle était occupée à autre chose. Quand les autres rentraient se coucher, elle commençait à s'amuser. Ce n'est que tard dans la nuit qu'elle rentrait se coucher, et il en était toujours ainsi.

Les vieux du village lui ont parlé, elle n'a pas voulu les écouter.

Une nuit, alors qu'elle s'amusait seule, elle entendit une voix chanter. Cette voix, c'était celle d'une femme génie qui pleurait la mort de sa fille : alors qu'elle creusait dans une grotte et récoltait l'argile pour fabriquer un canari, sa fille avait reçu une motte de terre sur la tête qui l'avait tuée.

N'Tara bogo diguin na (bis)

Bogo Kourou benna n'den kan,

Wé Hiyo N'dogoni (bis)

Makari Ko wé N'dogoni.

Je suis allée à la grotte

Pour enlever la terre pour faire les canaris

Une motte de terre est tombée

Sur mon enfant et l'a tué

Oh quelle pitié !

Sur le même rythme, la fille reprit la chanson, mais pour se moquer en chantant « *gné gné gné* ». La femme génie l'entendit et en fut fâchée, peinée. La fille continua à chanter. C'est ainsi que la femme génie put la localiser.

Quand elle vit de loin la femme génie arriver, la fille entra vite dans sa cour, mais elle continua à chanter. Une fois devant la cour de

la fille, la femme génie a recommencé à chanter. La fille est rentrée dans la case et s'est couchée au milieu de ses frères et sœurs qui dormaient, mais elle a repris sa chanson de moquerie.

C'est ainsi que la femme génie a pu savoir où elle était. Elle est entrée dans la case, s'est penchée au-dessus de la jeune fille, a enlevé son âme et l'a échangée contre l'âme de sa fille morte.

Le lendemain matin, quand les autres jeunes filles se sont levées, celle-là est restée couchée, et tout le monde a pensé que c'était comme d'habitude. Mais quand elle ne s'est pas levée au moment où les autres sont revenues du marché, on a commencé à s'inquiéter. C'est à ce moment qu'on s'est aperçu qu'elle était morte.

Moralité : il ne faut pas créer de différences entre soi et les autres, et il faut écouter les conseils des anciens.

38.

Porognogo

Il était une fois trois jeunes filles, toutes aussi belles les unes que les autres et qui s'aimaient beaucoup. Un jour, elles décidèrent d'aller au marché du village voisin. Si les trois étaient belles, l'une l'était quand même plus que les deux autres, c'était Porognogo.

Sur la route, Porognogo marchait derrière. À chaque fois qu'elles rencontraient des gens, ils disaient :

– Ces trois filles sont belles, mais celle de derrière l'est encore plus que les deux autres.

Ses deux amies la firent marcher au milieu, et cette fois les gens trouvèrent que c'était celle du milieu qui était la mieux... Alors les deux autres la firent passer devant, et la firent encore et encore changer de place, mais où qu'elle soit les gens disaient la même chose et ses deux compagnes commencèrent à se sentir sérieusement jalouses. De retour du marché, elles proposèrent à Porognogo d'aller en brousse chercher du bois pour en rapporter chez elle, ce qu'elle accepta. Elles firent un très gros tas de bois, mais au lieu de le rapporter, elles y mirent le feu et y précipitèrent Porognogo :

– Ses brûlures la rendront laide !

Ensuite elles rentrèrent tranquillement au village. Quand la mère de Porognogo leur demanda de ses nouvelles, elles lui dirent qu'elles avaient été au marché ensemble, qu'au retour elles lui avaient proposé d'aller ramasser du bois mais que la jeune fille avait continué son chemin... Or l'oiseau rouge avait tout vu. Il arriva au village et se posa sur le toit de la case de la mère de Porognogo qui pilait du mil.

Il se mit à chanter :

– *Porognogo sogomatirilé, Porognogo no (ter) Porognogo no sogomatirilé Porognogo na tibé wa Porognogo wbo sorignenolé ka tié sorignenooo Porognogo wa sorignenolé.*

Ce qui veut dire à peu près « Les amies de Porognogo l'ont mise dans le feu... »

– C'est donc ainsi que les choses se sont passées, dit la mère de Porognogo. Si tu dis vrai, descends manger ces graines et prendre des forces, puis va trouver le père de Porognogo au cabaret et dis-lui tout.

L'oiseau descendit et avala toutes les graines données par la mère de Porognogo :

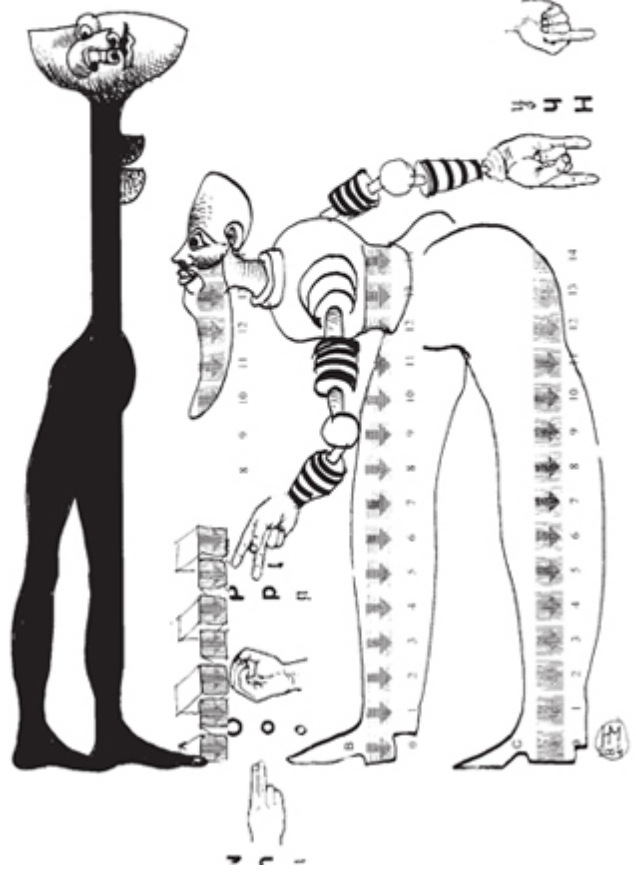
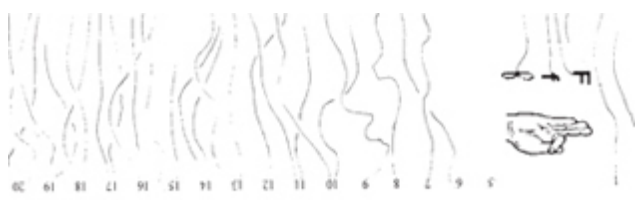
– *Natégué na gno, natégué na finn* (ter).

L’oiseau s’envola jusqu’au cabaret et se remit à chanter. Le père de Porognogo demanda qu’on fasse silence et écouta attentivement l’oiseau :

– Vous avez tous entendu, dit-il, si ce que tu dis est vrai, l’oiseau, descends prendre une calebasse de *dolo* et bois-la.

C’est ce que fit l’oiseau. L’homme rentra alors chez lui, retrouva sa femme et tous deux pleurèrent leur fille. Pourtant, il était de coutume que les jeunes filles se rassemblent pour les cérémonies d’initiation.

Alors la mère de Porognogo ramassa les cendres de sa fille et en fit de la potasse... Avec cette potasse elle prépara du *tô*. Elle en fit manger à tout le village et les deux meurtrières ne purent le refuser. À peine elles en avaient mangé une poignée qu’elles moururent , et c’est ainsi qu’elles furent punies.



39.

Les deux amies

Il était une fois deux jeunes filles qui s'aimaient beaucoup et devinrent amies. Aucune des deux ne faisait quoi que ce soit sans l'autre. Elles dansaient toujours ensemble au son du balafon. Un jour qu'elles étaient allées en brousse chercher du bois, elles entendirent au loin la musique d'un balafon. Il y avait une histoire d'amour entre elles et le joueur de balafon. Elles ne pouvaient résister au son de son instrument et partirent danser jusqu'au coucher du soleil.

Sur le chemin du retour, elles virent un lion s'avancer vers elles. La première dit :

– Ah ! Un lion ! Qu'allons-nous faire ?

La deuxième dit :

– Moi je n'ai ni père, ni mère. Si le lion me mange, c'en sera fini de ma famille et de mon nom.

La première reprit :

– Croyons en notre bonne fortune. Si nous y croyons, Dieu nous sauvera.

Elles prirent leur courage à deux mains et continuèrent à marcher. On ne sait comment, leur bonne fortune vint à leur rencontre et leur demanda :



– Mes amies, d'où venez-vous ?

– Nous étions allées chercher du bois en brousse et nous avons entendu la musique du balafon ; nous avons dansé, et sur notre chemin de retour, nous avons vu ce lion s'avancer vers nous. Nous ne savons pas quoi faire.

La bonne fortune leur indiqua une direction qu'elles prirent en courant.

Le lion se mit à les poursuivre. Elles coururent jusqu'à une rivière et là, la première se mit à chanter :

– *Fais-la traverser, oiseau de la rivière, fais-la traverser. Elle n'a ni père, ni mère. Si le lion la mange, c'en sera fini de sa famille et de son nom.*

Mais la deuxième chanta :

– Fais-nous traverser, oiseau de la rivière, fais-nous traverser. Moi qui n'ai ni père ni mère, je n'ai qu'une amie et c'est ma seule famille. Si le lion la mange, je serai malheureuse à tout jamais. Fais-nous traverser.

Le lion s'approchait pendant qu'elles chantaient. Au moment où il allait se jeter sur elles, les deux amies se serrèrent dans les bras l'une de l'autre. C'est alors que le grand oiseau de la rivière les prit dans ses pattes et les emporta dans les airs jusqu'à l'autre rive. C'est ainsi qu'elles furent sauvées.

On dit que quand deux personnes s'aiment sincèrement, la bonne fortune les accompagne toute leur vie.

40.

Les trois compagnons

Il était une fois trois compagnons qui travaillaient toujours ensemble. Un jour, le premier dit :

– Moi, je ne suis jamais rassasié de femme.

Le deuxième dit :

– Moi, je ne suis jamais rassasié de nourriture !

Le troisième dit :

– Moi, je ne suis jamais rassasié d'habits !

Un jour, ils partirent tous trois en voyage pour chercher du travail. Ils arrivèrent dans un royaume où ils furent reçus par un roi qui demanda à chacun ses capacités. Chacun répondit. Comme le premier avait dit qu'il n'était jamais rassasié de femmes, le roi convoqua toutes les femmes du royaume et mit le compagnon au défi de les satisfaire toutes.

Le compagnon commença sa besogne en chantant. À chaque fois qu'il chantait il donnait un coup de rein et un enfant sortait de la femme avec laquelle il était. Ainsi de suite : à chaque femme qu'il « besognait », c'était la même chose, et bientôt la place du village fut pleine de nouveau-nés qui criaient. Devant cet exploit, le roi manifesta son admiration, mais il ajouta qu'il ne pouvait garder ce compagnon dans son royaume, qu'il était trop efficace...

Ce fut au tour du deuxième d'être mis à l'épreuve. Le roi demanda à toutes les femmes du royaume de préparer du t^ô. Toutes apportèrent leur plat de t^ô le même jour à la même heure. Le deuxième compagnon piqua au bout de son doigt tous les plats de t^ô, les mit dans une énorme bassine où il avait déjà versé toutes les sauces, mélangea le tout et en fit une gigantesque poignée qu'il avala d'un seul coup. Puis il reprit sa plainte :

– J'ai faim !

Le roi dit :

– Si c'est comme ça, nous ne pourrons jamais assurer...

Quant au troisième compagnon, le roi demanda qu'on lui apporte tous les vêtements du royaume. Quand il les eut tous devant lui, il se mit à les enfiler tous les uns par-dessus les autres, et plus il en mettait, plus il grossissait et grandissait. Bientôt il fut gigantesque et il continuait à se vêtir quand le roi, s'adressant aux trois compagnons,

leur demanda de partir car ils avaient des besoins trop énormes pour son royaume.

De nos jours, on trouve les caractéristiques des trois compagnons dans tous les pays du monde. Pour certains quatre femmes ne suffisent pas, il leur en faut toujours d'autres. D'autres ont beau avoir ce qu'il leur faut à manger, ils n'en ont jamais assez et mangent la nourriture des autres. Enfin, il y a des gens qui, malgré leurs nouveaux habits, récupèrent tous les vieux vêtements et les gardent en se disant qu'ils les répareront pour se faire de nouveaux habits.



41.

Pourquoi les coépouses ne s'entendent plus...

Je vais vous raconter pourquoi les coépouses ne s'entendent plus.

Dans le temps, on avait de très bonnes épouses.

Le conteur s'adresse à sa voisine, Salimata Ouattara, qui vient elle-même de raconter, et il lui dit : « Maintenant tu es vieille, tu ne peux plus bien travailler et porter de lourds fardeaux. Dans le temps d'il y a longtemps, tu aurais été chercher toi-même une jeune femme "fraîche" pour ton mari. Elle se serait occupée de toi, de ton époux et de vos enfants. Oserais-tu faire ça aujourd'hui ? »

Salimata, 39 ans, est la troisième épouse de Drissa Coulibaly, 74 ans. Son neuvième enfant a deux ans, et elle a accouché quasiment au moment où sa co-épouse, Fanta, 29 ans, a eu son cinquième enfant. Elles s'entendent plutôt bien. Zaana, le conteur, a 64 ans.

Il y avait un homme qui s'était marié avec une femme. Tous les deux avaient vieilli, mais la femme encore plus que l'homme. Un jour, la femme dit à son mari :

– Aujourd'hui, nous sommes vieux tous les deux. Il faut qu'on se dépêche de trouver une jeune femme qui pourra s'occuper de nous et de nos enfants puisque nous n'arrivons plus à faire les durs travaux des champs. Nos quatre grands fils ne sont pas encore mariés, et je suis seule à faire la cuisine pour tout ce monde. Je suis vraiment fatiguée.

L'homme répondit :

– Je suis vieux. Comment pourrais-je trouver une jeune femme à épouser ?

La femme répliqua :

– Puisque c'est comme ça, c'est moi qui vais te chercher une jeune épouse.

La vieille femme alla voir sa parenté, et dit ceci :

– Depuis que je suis mariée à cet homme, il ne m'a jamais fait de mal et il m'entretient correctement, mais aujourd'hui nous sommes âgés. Je voudrais que vous me confiiez une de vos petites filles pour que je la donne en mariage à mon époux. Comme ça, dans le foyer elle sera non seulement ma co-épouse, mais encore ma fille, et elle pourra s'occuper de nous deux.

Sa parenté accepta. Ils choisirent une jeune fille à la poitrine bien élégante et la donnèrent en mariage au vieux mari.

L'hivernage était venu. C'était le moment d'aller aux champs. Ce jour-là, c'était au tour de la jeune fille de préparer (faire la cuisine pour la cour), puis elle devait rejoindre son vieux mari, sa co-épouse et leurs enfants qui travaillaient aux champs. Une fois qu'ils furent arrivés, le père dit :

– Commencez à travailler, je vais chercher de l'eau au marigot.

Il prit le canari et se dirigea vers le marigot, mais quand il atteignit le bord de l'eau, un étrange serpent se dressa devant lui en disant :

– Si tu me tues, c'est ta première épouse qui mourra. Si tu me laisses en vie c'est celle que tu viens d'épouser qui mourra.



L'homme souleva sa hache, mais ne frappa pas, ne sachant que faire... Il resta donc dans cette position, hache en l'air, jusqu'à ce que sa première épouse s'inquiète de son retard :

– Attendez-moi, mes enfants, je vais voir ce qui se passe au marigot.

Elle trouva son mari, la hache toujours levée : quand il décidait de l'abattre, il voyait dans sa tête sa vieille épouse, celle qu'il avait entretenue et avec laquelle il avait si longtemps vécu. Mais quand il décidait de ne pas frapper le serpent, il voyait distinctement la jolie poitrine haletante de sa jeune épouse...

La vieille lui demanda :

– Mais que fais-tu dans cette position ?

– J'ai un grave problème, répondit le vieux.

– C'est moi qui lui pose un problème, dit le serpent. S'il me tue sa première épouse mourra, s'il me laisse vivre c'est sa nouvelle épouse qui mourra.

La vieille s'adressa à son mari :

– Vieil imbécile ! Tu vois bien que je ne peux plus enfanter ni accomplir des travaux pénibles. Je te donne la permission de tuer ce serpent.

L'homme leva alors bien haut sa hache et l'abattit sur le serpent... qui se transforma en un bracelet d'or. L'homme se jeta sur ce bracelet avant que sa femme n'ait eu le temps de le voir. La vieille, inquiète lui demanda :

– Ce serpent t'a-t-il mordu ?

Le vieux répondit :

– Non non. Je vais porter son corps à la maison. Continuez à cultiver et attendez-moi tous, je reviens.

Quand il arriva chez eux, sa jeune femme était encore dans la cuisine.

– Bonjour ma chérie, dit le vieux.

Toute étonnée, la « chérie » demanda à son vieux mari :

– Que se passe-t-il pour que tu reviennes si tôt ?

– Rien du tout ! dit le vieux.

Or, une fois arrivée aux champs, la vieille s'était sentie si inquiète qu'elle avait donné le canari d'eau à ses fils puis avait pris la route du village. Elle arriva près de sa maison juste au moment où le vieux racontait, à sa façon, à sa jeune femme chérie ce qui s'était passé au bord de l'eau.

– Prends ce bracelet et porte-le s'il te convient ! dit il en lui tendant le bijou.

La vieille entendait tout, et surtout elle entendit le vieux dire le choix proposé par le serpent, mais « oublier » de dire qu'elle-même

avait proposé qu'il frappe le serpent, et donc accepté sa propre mort. Elle apparut alors devant eux :

– Ce que vous faites là, c'est comme si vous me mettiez à mort. Je suis donc morte, c'est bien vrai. Puisque j'ai accepté de mourir et que le corps du serpent s'est transformé en bracelet, il aurait été dans l'ordre des choses que je sois la propriétaire de ce bijou. Si tu me l'avais montré mon mari, comme je ne suis plus une jeune femme je t'aurais dit de le donner à ma jeune co-épouse puisque sa vie à elle ne fait que commencer. Et toi, toi que j'ai traitée comme ma fille, tu as osé accepter ce bijou après qu'il t'ait raconté cette histoire ?

Et elle donna à la jeune femme une belle gifle.

C'est à dater de ce jour que les problèmes entre co-épouses débutèrent... Nous, les hommes, sommes polygames. C'est nous, toujours, qui amenons les discussions entre les femmes. Si l'homme était clair et juste avec ses femmes, il n'y aurait jamais de problèmes dans le foyer conjugal.

C'est la fin de cette histoire. *Kako* !

42.

L'homme qui rit à l'enterrement de ses parents

Il était une fois un couple qui n'avait qu'un seul enfant, un fils.

Un jour le père mourut, et le fils rit pendant cinq ans.

Quelque temps plus tard ce fut la mère qui mourut, et le fils rit pendant six ans.

Quand ce fut son enfant qui mourut, le fils pleura pendant douze ans et refusa de s'alimenter.

À votre avis, pourquoi a-t-il eu un tel comportement ?

Réponse de Zaana TRAORE :

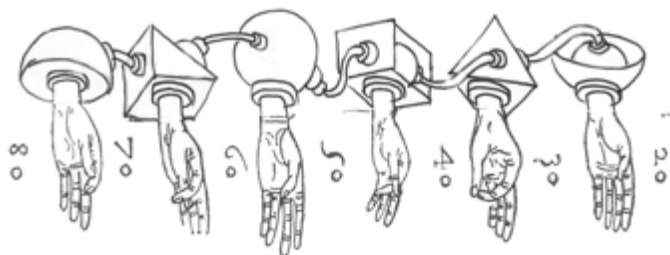
– Dans la vie chacun a besoin d'espoir, et si ton espoir meurt, c'est la plus grande des peines.

Réponse de Bougouzanga DEMBELE :

– Si j'ai posé cette question, c'est juste pour faire comprendre ceci aux gens : si tu perds ton père, ta mère, tu leur fais un bel enterrement et tu es content. Mais si tu perds celui qui devait organiser ton propre enterrement, tu ne peux que pleurer tout le temps.

Proverbe entendu de Papa KOUYATE :

« Tu peux perdre ton père, ce n'est pas grave. Tu peux perdre ta mère, ce n'est pas grave. Tu peux même perdre ton frère et ta sœur, ce n'est pas grave non plus, tant que tu ne perds pas l'espoir. »



43.

Trois paresseux

Il était une fois trois hommes qui étaient extrêmement paresseux.

Un jour qu'ils étaient couchés sous un karité, une noix de ce karité tomba juste à côté de l'oreille du premier... qui n'essaya même pas de la ramasser !

Une autre noix tomba dans la main du second... qui ne referma même pas ses doigts dessus !

Quant au troisième, une noix tomba dans sa bouche... et il ne remua même pas ses mâchoires pour la mastiquer...

Des trois, lequel est le plus paresseux ?

44.

Nayêlêma

Un roi eut un jour une fille très belle qu'il prénomma Nayêlêma. Le jour de sa naissance, il l'enferma dans une maison pour qu'elle y grandisse sans que personne ne la voie. Puis il fit poser une bouilloire en métal au sommet d'un jeune *zingué* (un fromager). Or il faut savoir que le *zingué* est un arbre qui pousse très vite, très haut, et qu'il porte de grosses épines tout le long de son tronc, en particulier quand il a des fruits. L'arbre et la jeune fille grandirent tous deux. Mais quand Nayêlêma atteignit l'âge de se marier, si elle était devenue la plus ravissante des princesses, le *zingué*, lui, était devenu l'arbre le plus haut de cet endroit de la brousse, et il portait toujours une bouilloire en métal à son sommet.

C'est alors que le roi dit :

– Seul celui qui pourra descendre la bouilloire en métal qui est au sommet de ce *zingué* pourra épouser ma fille.

Toutes les femmes préparèrent leurs fils à cette épreuve, et tous tentèrent d'affronter les épines menaçantes de l'arbre, mais aucun ne réussit.

Or, un jour, deux amis partirent ensemble pour passer l'épreuve. En chemin, ils rencontrèrent une vieille femme lépreuse, sale et pauvre. Le premier ne la salua pas. Le second, plus poli, lui fit les salutations d'usage.



– Approche-toi donc, lui dit la vieille, viens me gratter le dos.

Le jeune homme s'exécuta. La femme reprit :

– Tu as été bien élevé par ton père et ta mère toi. Dis-moi où tu vas.

Il lui expliqua toute l'histoire de Nayêlêma, et ajouta :

– Aujourd'hui je vais tenter ma chance.

– Tu réussiras, lui dit la vieille, grâce à ce bout de ma peau que tu as gratté. Mets-le sur toi, et tu pourras monter sur le baobab. Tu saigneras beaucoup, car l'arbre te déchirera, mais une fois redescendu, tu pourras retrouver ta peau d'origine grâce à cette poudre que je te donne.

À peine le jeune homme eut-il mis le bout de peau de la vieille sur

lui qu'il se métamorphosa en lépreux. C'est sous ce déguisement qu'il se présenta devant le roi. Comme il faisait très chaud, il était dans un piteux état. Il fit les salutations. Le roi lui donna à boire, puis demanda :

– Que veux-tu ?

Le garçon répondit :

– Je veux tenter l'épreuve.

Quand ils virent ses moignons les autres jeunes se moquèrent, mais lui ne s'en soucia pas. Le jeune homme s'approcha de l'arbre. Il l'enlaça, puis demanda au roi en chantant :

– *Que dit le père de Nayêlêma ?*

Le roi lui répondit :

– Celui qui descendra cette bouilloire épousera Nayêlêma.

Le jeune homme, protégé par la peau morte de son déguisement, commença à grimper à l'arbre sous le regard stupéfait des gens du village. Au cours de son ascension, le garçon posa de nombreuses fois sa question au roi qui lui fit chaque fois la même réponse. Arrivé à la bouilloire, le garçon posa une dernière fois sa question, et le roi répondit de nouveau :

– Celui qui descendra cette bouilloire épousera Nayêlêma.

Le garçon prit alors la bouilloire, descendit, et la remit au roi. Celui-ci dit :

– Tu es un homme courageux, mystérieux et bien élevé. Tu es le fils d'une femme bien. Tu es capable de défendre mon royaume et l'honneur de ma fille. C'est un homme comme toi que je voulais pour Nayêlêma.

La fille du roi était furieuse d'épouser un lépreux plutôt qu'un de ces beaux garçons qui la courtaient, mais pour l'honneur de son père, elle accepta de suivre le jeune homme.

Le roi donna aux deux époux des chevaux, des chèvres, de l'or, et tout ce qu'il faut pour équiper une maison.

Une fois de retour dans son village, le jeune homme ne retourna pas dans sa propre case, qui ne pouvait être celle d'un lépreux. Il demanda à un de ses amis de lui en prêter une. Il la prépara, la nettoya, mais le soir au moment de se coucher, Nayêlêma mit un gros fagot de bois entre elle et son mari dont les plaies étaient sales et saignaient. Quand elle prépara la nourriture le lendemain, elle mit la part de son époux dans un débri de canari et lui servit de l'eau dans une calebasse cassée. Le jeune homme ne dit rien.

Ce jour-là, c'était jour de marché à Niampedougou, un village près de celui où ils habitaient. La jeune épouse s'y rendit pour y vendre du riz. Pendant son absence, le jeune homme alla sur la tombe de son père, frappa un coup dessus et dit :

– Aujourd’hui, je pars au marché de Nayêlêma. Donne-moi un cheval s’il te plaît.

Il frappa de nouveau et un superbe cheval blanc apparut, luxueusement harnaché. À chacune de ses pattes il portait des grelots qui tintaient quand il avançait. Il l’enfourcha, passa chez la vieille femme pour y déposer sa peau de lépreux, et arriva au marché, magnifique sur son cheval blanc. On l’entendit arriver de loin, car les grelots chantaient :

– *Aujourd’hui, je vais au marché de Nayêlêma.*

Tout le monde le regardait :

– Qui est donc ce beau prince ?

Il s’approcha de Nayêlêma, mais elle ne le reconnut pas. Après les salutations d’usage, elle lui donna à boire en s’agenouillant devant lui, puis choisit le meilleur de sa nourriture et le lui servit. En elle-même elle se disait : « Comme j’aurais préféré avoir cet homme si beau pour mari ! » Ils parlèrent longuement. Quand il partit, elle le raccompagna et ne le quitta pas des yeux jusqu’à ce qu’il ait disparu au loin.

À partir de ce moment, ce fut comme cela une fois par semaine, tous les jours de marché. À son retour, le garçon faisait disparaître le cheval dans le tombeau et reprenait sa peau de lépreux.

Or un jour, une vieille femme surprit son secret, et elle le surveilla pour pouvoir tout dire à Nayêlêma. En effet, elle aimait beaucoup la jeune femme qui lui lavait régulièrement son linge. Elle lui dit donc un matin :

– Fais semblant d’aller au marché, et surveille ce que fait ton lépreux de mari pendant que tu es partie.

Nayêlêma vit donc le cheval sortir de la tombe, et le jeune homme l’enfourcher puis déposer sa peau de lépreux ; elle en fut si heureuse qu’elle se mit à trembler et voulut se précipiter hors de sa cachette pour l’embrasser, mais la vieille la retint :

– Sois patiente !

Mais quand il passa devant elles, elle échappa à la vieille, se précipita sur le cheval qu’elle saisit par la queue pour l’arrêter et empêcha son mari de partir en disant :

– Aujourd’hui, il n’y a pas de marché. Je ne savais pas que le beau prince, c’était toi mon mari.

Elle prit le cheval par la bride et le ramena chez eux. Elle prépara ce qu’elle savait cuisiner le mieux avec beaucoup de viande, disposa le tout dans de belles assiettes et, genou à terre, le donna à son beau mari. Mais il sourit, refusa de manger et réclama les morceaux de calebasse et de canari cassés dans lesquels elle le servait d’habitude. Nayêlêma cria alors :

– À l’aide, les gens ! Venez avec moi demander pardon à mon

mari.

Les villageois vinrent, et le garçon finit par accepter de manger dans la belle assiette.

La jeune femme fut heureuse tout le jour, et elle attendit la nuit avec impatience. Au coucher du soleil, elle entra dans leur case, nettoya le sol et enleva le fagot de bois de leur couche. Mais le garçon, quand il entra le réclama. Nayêlêma rappela alors les villageois, et quand ils l'eurent tous supplié de pardonner, il accepta enfin de dormir sans le fagot. Quand elle voulut devenir sa femme, il refusa de la toucher, et ce n'est qu'après une nouvelle intervention des villageois qu'il accepta, et Nayêlêma fut ravie de ce qui se passa...

C'est ainsi que Nayêlêma et celui qui avait pris une peau de lépreux pour l'épouser purent enfin commencer leur vraie vie de mari et femme.

Quand ton père te marie avec quelqu'un, quel qu'il soit, il faut l'accepter.

C'est pourquoi on conseille aux jeunes filles : « Quand tu es femme, quelle que soit l'apparence de ton mari, accepte-le, car il peut être sale mais avoir une bonne « sauce »... Voyez par exemple la tortue. Elle est très lente. Sous sa carapace, elle n'a que très peu de chair, mais cette chair est si délicieuse qu'il n'y a besoin d'aucun aromate pour l'assaisonner. »

45.

Le cailcedrat

Il était une fois un homme très riche : il possédait des troupeaux de bœufs, de moutons, et une quantité incalculable de volailles. Il n'avait pour toute famille qu'un fils qui s'occupait de l'ensemble des bêtes.

Dans ce pays, certains étaient très jaloux de la fortune de cet homme. Ils devinrent si jaloux qu'ils lui jetèrent un mauvais sort afin qu'il meure. Avant de mourir, l'homme très riche confia toute sa fortune à son fils. Puis il l'emmena au pied d'un grand cailcedrat (un acajou de Sénégal) auquel il le confia. Cet arbre était planté à l'embranchement de deux chemins qui menaient chacun à une rivière différente, la Timitimi pour l'un, la Yaya pour l'autre.

À partir du jour où le père mourut, les jaloux décidèrent d'éliminer le fils et de s'approprier toute sa fortune. Ils allèrent donc se poster en embuscade près de l'une des deux rivières. Ce jour-là, quand l'enfant voulut faire boire ses bêtes, il les amena au pied du grand cailcedrat et lui demanda en chantant :

– *Cailcedrat, vers quelle rivière dois-je aller pour faire boire mon troupeau ?*

Et l'arbre lui répondit en chantant :

– *Emmène-les boire à la rivière Timitimi, car à la rivière Yaya, un piège est dressé pour te tuer.*

C'est ainsi que l'enfant déjoua l'intrigue de ses ennemis. Cette situation se répéta plusieurs jours de suite.



Mais un jour, les jaloux découvrirent que c'était le cailcedrat qui parlait à l'enfant et faisait échouer tous leurs plans. Aussi, le lendemain, quand l'enfant arriva devant l'arbre, il tomba à genoux : ils l'avaient coupé, il n'en restait qu'une souche... Toujours agenouillé, l'enfant reprit quand même sa chanson, et la souche lui répondit et lui indiqua le bon endroit.

Le surlendemain, ils brûlèrent la souche, mais l'enfant chanta quand même, les cendres lui répondirent, et il leur échappa une fois de plus. Le jour d'après, l'enfant découvrit que les cendres avaient été enlevées et jetées dans l'une des deux rivières... Il chanta quand même, pas de réponse. Il chanta encore et encore, mais sans succès, seul le silence lui répondait.

Comme ses bêtes avaient très soif, il finit par décider de les amener à la rivière Yaya. Hélas, c'est là que les jaloux l'attendaient.

Or, quand ils attaquèrent, il était au milieu de son troupeau de bœufs. Le plus vieux du troupeau le prit sur sa tête, et quand les meurtriers voulurent l'atteindre, les bœufs les tuèrent. C'est ainsi que le garçon fut sauvé.

On dit que quand on veut faire du mal à quelqu'un, on finit toujours par le payer au prix fort.

46.

L'histoire d'un garçon qu'on nomma Pardon

Naissance et enfance de Pardon

Il était une fois un pauvre homme qui avait épousé une femme n'en faisant qu'à sa tête. Elle n'écoutait personne. Depuis le jour de leur mariage, c'était comme si on avait mis une barrière entre le bonheur et lui, tant sa femme lui menait la vie dure. C'était au point qu'il ne voulait plus entendre parler de femmes. Pourtant il resta marié avec celle-ci car, disait-il, « ce que Dieu décide, nul ne peut aller contre. » Il supporta cette souffrance jusqu'au jour où sa femme mourut. Elle alla directement en enfer, et ce fut elle qui en fut la première habitante¹.

L'homme resta seul pendant sept années, jusqu'au jour où il rencontra une femme aussi bonne que lui. Elle vivait en parfaite entente avec lui, faisait tout ce qu'il voulait et lui en faisait autant pour elle. Au bout de sept ans, elle tomba enceinte. Elle accoucha d'un bébé maladif : selon les sages, elle devait attendre sept ans pour qu'il guérisse. Il est de coutume que ce soit la femme qui porte l'enfant sur son dos, mais elle porta cet enfant si longtemps qu'elle n'en pouvait plus. Un jour, elle dit à son mari :

– Je n'en peux plus. Même la mort serait un soulagement pour moi.

Il lui répondit :

– Il ne faut pas dire ça. Si tu meurs, comment ferai-je pour le nourrir, moi qui n'ai pas de seins ?

Pendant que les deux époux discutaient, Dieu décida d'intervenir sinon, se dit-il, ces deux-là ne s'en sortiraient pas. Dieu se transforma donc en un étranger² et vint demander l'hospitalité au couple. Il arriva chez eux à la tombée de la nuit. La femme le reçut, lui donna à boire, et Dieu lui demanda s'ils pouvaient l'héberger pour la nuit. La femme accepta mais ajouta :

– Ne t'inquiète pas s'il y a du mouvement dans la maison pendant la nuit. Nous avons un enfant malade qui ne guérira qu'à l'âge de sept ans.

Sous son apparence humaine, Dieu dit à la femme d'aller dormir, qu'on verrait demain.

Le lendemain, Dieu dit à la femme que c'était à elle de mourir, qu'elle irait rendre visite dans la mort à la première femme de son mari qui lui donnerait des conseils, et qu'ensuite elle reviendrait³. Dieu dit donc à la femme qu'il allait faire du *nassi*⁴. Il lui dit de l'utiliser pour se doucher, et que dès que cette eau toucherait son visage, elle tomberait morte mais pourrait entendre tout ce qui se dirait autour d'elle.

Tout se passa comme Dieu l'avait dit. Avant même que ceux qui venaient de l'enterrer ne rentrent chez eux⁵, la femme arriva au paradis où elle fut reçue par une femme du paradis qui lui expliqua tout : il n'y avait pas d'arbres, seulement une lumière en face de l'obscurité. La lumière c'était le paradis, l'obscurité c'était l'enfer.

La femme entendit un bonjour sortir de l'obscurité. Elle répondit, et la voix lui demanda alors qui elle était. Quand elle l'eut dit, la voix expliqua qu'elle-même était la première épouse et lui demanda, quand elle rentrerait, de bien vouloir présenter ses excuses à leur mari, car c'était parce qu'elle s'était mal comportée avec lui qu'elle se retrouvait en enfer. La deuxième épouse vit beaucoup d'autres choses qui l'instruisirent sur l'existence humaine, puis Dieu, dans sa toute-puissance, la fit revenir sur terre. Quand elle fut de retour, la deuxième épouse raconta tout à son mari.

– C'est vrai, répondit-il, ce doit être ma première épouse que tu as rencontrée. Elle m'en a fait voir de toutes les couleurs !

Il refusa d'accorder son pardon. Dans l'enfer, la première épouse porta ses mains à son visage en signe de désespoir. Mais la deuxième épouse tomba à genoux et supplia :

– Si tu ne lui pardonnes pas, je mourrai.

Alors l'homme accepta de pardonner. Le diable dit à Dieu qu'il n'était pas d'accord pour que les hommes puissent aller dans l'au-delà et en revenir. Dieu reconnut que le diable avait raison⁶. On baptisa alors l'enfant du nom de Pardon, et le diable se consola car maintenant, il avait un homonyme... Car Il est dit que le diable était le premier conseiller de Dieu, et que c'était l'expression même du pardon jusqu'au jour où il entra en rébellion contre Dieu....

Âge d'homme de Pardon

Pardon avait pour tout travail la récolte et la vente de termites, ce qui lui permit de devenir riche, de prendre une première épouse, puis une seconde, et enfin une troisième. Un soir, le diable lui rendit visite. Il fit les salutations d'usage. La première épouse de Pardon avait préparé du *tô* et le déposa devant eux. Le diable mangea. Ensuite il dit à Pardon qu'il avait sans doute mérité son nom, mais que pour que lui, le diable, en soit convaincu, il devait lui permettre de dormir avec cette femme qui venait de lui donner le *tô*. Pardon accepta. Une fois seul avec elle, le diable égorgea la première épouse de Pardon. Le

lendemain matin, il se présenta devant son hôte, ils déjeunèrent ensemble et bavardèrent un peu, puis le diable remercia et s'en alla.

Ce n'est qu'une fois le diable parti que Pardon se rendit compte qu'il avait tué sa première épouse. On l'enterra. Quelques jours plus tard, le diable revint demander l'hospitalité chez Pardon, et la même chose se passa avec la deuxième épouse. C'est ainsi que le diable tua les trois épouses de Pardon, sans que ce dernier ne lui pose la moindre question. Il resta veuf longtemps, car personne ne voulait donner sa fille à ce Pardon qui, non seulement ne réagissait pas à la tuerie de ses femmes, mais en plus continuait à recevoir le diable, leur assassin. Finalement, il eut un jour une quatrième épouse, mais avant même qu'il ne consomme ses noces, le diable se présenta, et la quatrième fut égorgée comme les trois premières.

Le lendemain matin, le diable fut reçu par son logeur et ils bavardèrent longtemps sans que Pardon ne fasse la moindre allusion à la mort de ses femmes. À ce moment, le diable reconnut que Pardon était plus fort que lui⁷. Le diable demanda à Pardon de l'accompagner en brousse. Ce dernier le suivit sans poser de questions. Une fois arrivés, le diable dit à Pardon de monter dans un karité et d'aller en cueillir le fruit le plus haut. Pardon le fit. Avant même qu'il ait reposé le pied à terre, ses quatre épouses étaient chez lui, bien vivantes, et vaquaient à leurs occupations quotidiennes...

47.

L'homme pauvre

Il était une fois un homme pauvre, comme jamais personne ne fut pauvre, que l'on avait surnommé Fantanthiê. Pourtant, un jour, il décida de se faire un champ de petit mil. Voilà que toutes les tiges de ce champ moururent, sauf une qui arriva à maturité. Arriva le moment de la récolte. C'était au tour des autres de venir travailler son champ, comme lui l'avait fait pour eux. Fantanthiê prépara quatre grands bidons de *dolo* pour les travailleurs. Quelle ne fut pas leur surprise quand, en arrivant dans le champ, ils constatèrent qu'il n'y avait qu'une seule tige de petit mil à récolter. Ils se dirent alors :

– Commençons par boire tranquillement notre *dolo*. Pour une seule tige de petit mil, un coup de machette suffira. On coupera son épi quand bon nous semblera.

Ils restèrent à boire jusqu'à ce que le soleil soit au zénith. C'est alors que l'un d'entre eux dit :

– Vous savez, on va en finir avec cet épi : je vais me lever, le couper, et nous pourrons continuer à boire notre *dolo*.

Mais chaque fois que l'homme coupait, aussitôt un autre épi poussait. Il coupa jusqu'à s'épuiser, mais l'épi repoussait toujours. Il demanda aux autres de venir l'aider. Chacun à son tour coupa, et toujours l'épi repoussait. Quand la nuit tomba, ils étaient toujours en train de couper cet épi, et ils le coupèrent tant de fois qu'ils remplirent quatre greniers à grain.



Au village, Fantanthiê dit aux femmes :

– Vous pouvez aller dans mon champ et récolter autant d'épis de petit mil que vous voudrez. Attention, ne coupez que l'épi et pas la tige qui le porte, car il n'y en a qu'une seule dans mon champ.

Une nuit, une vieille femme alla pour couper l'épi, n'y parvint pas et cassa la tige. Le lendemain matin, les villageois ne purent y croire : la tige était cassée ! Fantanthiê alla trouver la vieille et commença à la bâtonner avec un manche de hache. À chaque coup qu'il lui donnait, *pouyayaye*, la vieille criait :

– *Woyoye woyoye* !

Et de son corps sortaient des cauris.

La famille de la vieille réclama les cauris, disant qu'ils lui

appartenaient. Mais Fantanthiê leur répondit :

– Prenez le manche de cette hache et tapez-lui dessus, vous verrez bien ce qui se passera !

C'est ce que les parents de la vieille firent, mais quand ils se mirent à lui taper dessus : *couli !* elle hurla de douleur : *ayayayaye*, et plus aucun cauri ne sortit d'elle. Ils furent donc bien obligés de reconnaître que les cauris appartenaient à Fantanthiê... Et c'est comme ça que cette histoire se termine.

48.

Fangnignafo le menteur

C'est l'histoire d'un homme qui aimait le mensonge. On l'avait surnommé Fangnignafo, ce qui veut dire en dioula « celui qui dit des mensonges ». Le jour où il se maria, on surnomma sa femme Fangnignafo Mouso, c'est-à-dire « la femme du menteur ». Ils eurent un enfant que l'on surnomma Fangnignafo Deni, c'est-à-dire « le fils du menteur ».

Grâce à ses mensonges, cet homme gagna de l'or, ainsi que sa femme et son enfant. Un jour, Fangnignafo mourut, en même temps que sa femme. Les villageois se réunirent :

– Maintenant que Fangnignafo est mort, qui va le remplacer ?

En effet, Fangnignafo était le porte-parole du chef. L'enfant du menteur signala alors que si son père et sa mère étaient morts, ils avaient laissé un fils qui pouvait prendre leur place. Mais les gens ne furent pas d'accord. Le fils se retira donc et laissa les villageois organiser les funérailles de son père et de sa mère.

Quelque temps plus tard, Fangnignafo Deni vint voir le chef du village et lui dit :

– Vous qui êtes le chef du village, êtes-vous capable de tuer quelqu'un et de le ranimer ?

Les villageois trouvèrent ce mensonge trop gros et chassèrent le garçon. Il partit donc chez les Peul¹ et épousa une femme peul. Avec elle il eut un fils qu'on surnomma Fangnignafo Deni Deni, ce qui veut dire « le petit-fils du menteur ». Fangnignafo Deni donna tout son or à son fils.

Un jour, le chef de ce village convoqua chez lui un homme qui était un menteur, un autre qui se croyait malin, un qui était opportuniste, d'autres encore, et enfin le petit-fils du menteur. Ce dernier vint à la convocation sur son cheval. On disait de lui que c'était encore un meilleur menteur que son père et son grand-père réunis. Avant de venir, il avait fait avaler de l'or à son cheval. Quand les gens convoqués furent tous ensemble, chacun prit la parole à son tour. Le petit-fils du menteur dit :

– On dit de mon père et de mon grand-père qu'ils étaient des menteurs. Moi ce n'est pas mon cas. Tout ce que je dis est vrai. J'ai ici un cheval qui peut faire des crottes en or.

Les gens dirent :

– Ce garçon est encore pire que son père et son grand-père. Tout ce qu'il dit est faux.

Mais à ce moment, le cheval lâcha une crotte en or. Le chef du village en resta stupéfait.

– Je n'ai encore jamais vu un cheval faire cela. Donne-le-moi !

Le garçon refusa.

– Demande-moi ce que tu veux en échange de ce cheval.

Le garçon se fit prier, mais il finit par accepter après de longues discussions. Il obtint 100 bœufs, 100 moutons, 100 chèvres, beaucoup de femmes et beaucoup d'or.

Quelque temps plus tard, les chefs des différents villages alentours se réunirent, et le chef du village où vivait Fangnignafo Deni Deni se mit à parler de son cheval qui faisait des crottes en or. Les autres chefs s'étonnèrent :



– On n’a jamais vu ça !

Et ils demandèrent à voir. On emmena le cheval, mais il eut beau faire des crottes, aucune ne contenait de l’or. Furieux, le chef demanda qu’on lui emmène ce garçon qui l’avait trompé.

Mais celui-ci avait prévu cette situation. Il avait donc tué un poulet, prélevé son estomac qu’il avait rempli de sang, suspendu autour du cou de sa mère et recouvert avec un pagne blanc. Le chef interpella le garçon :

– Tu m’as trompé avec cette histoire de cheval qui crotte de l’or, eh bien tu vas voir ce qui va t’arriver !

Pendant cette diatribe, la mère de Fangnignafo Deni Deni était arrivée et elle cria à son fils :

– Je t’avais bien dit de faire attention à ce que tu disais, et voilà, maintenant on a des problèmes !

Le garçon se retourna vers sa mère et la menaça :

– Fais attention à ce que tu dis, mère, ou je t’égorge sur-le-champ !

Mais la mère ouvrit la bouche pour reprendre la parole. Aussitôt son fils se leva, la saisit par les épaules, prit une machette à l’un des gardes et trancha l’estomac de poulet qu’elle avait autour du cou, faisant ainsi semblant de l’égorger.

Le sang coula à flots sur le pagne blanc et tous les gens présents se mirent à crier :

– Fangnignafo Deni Deni vient de tuer sa mère !

Le garçon ne se démonta pas. Il s’essuya les mains et dit :

– Continuons cette discussion, j’arrangerai ça tout à l’heure.

La discussion terminée, le garçon demanda une queue de bœuf et unealebasse pleine d’eau. Il trempa la queue dans l’eau, en aspergea sa mère qui aussitôt ouvrit les yeux et s’assit. Le chef fut sidéré, et voulut obtenir cette queue. Le garçon refusa en disant que cette queue était difficile à entretenir, et que si on ne s’en occupait pas bien, elle cessait de fonctionner. Le chef assura qu’il serait capable de s’en occuper, et il prit la queue.

Quelque temps plus tard, la dernière femme du chef eut à faire la cuisine pour des invités étrangers. Le chef se mit à la gronder très fort :

– Tu ne sais pas faire la cuisine, tu vas voir ce que tu vas voir !

En fait, il avait envie d’utiliser la queue à ranimer les morts. Prudente, la jeune femme se taisait, mais le chef se mit à crier :

– Amenez-moi ma dernière femme que je l’égorge !

Et c’est ce qu’il fit devant ses invités catastrophés.

– Ne vous en faites pas, leur dit-il, ça ne durera pas !

Le chef demanda unealebasse pleine d’eau, il prit la queue debœuf, la trempa dedans et aspergea sa femme avec. Rien ne se passa.

La jeune femme était bel et bien morte, et elle le resta. Le chef hurla :

– Qu'on m'emmène ici ce Fangnignafo Deni Deni qui m'a encore trompé !

On traîna donc le garçon devant le chef qui, cette fois, ne voulut pas parler avec lui, et le fit mettre dans une peau de bœuf pour qu'on le jette dans le fleuve. Ce qui fut fait. La garde personnelle du chef emporta le paquet jusqu'au fleuve, mais en cours de route, ils se sentirent fatigués ; voyant non loin de là dépasser de la forêt un arbre chargé de fruits mûrs, ils déposèrent leur fardeau sur le chemin et entrèrent en brousse pour se restaurer.

Un berger peul passa alors sur le chemin, poussant devant lui son troupeau de bœufs. Voyant la peau par terre il s'en approcha et donna un coup dedans. De l'intérieur monta une voix qui disait :

– Arrêtez de me frapper ! Je ne veux pas être roi, même si vous me frappez pour que j'accepte de l'être !

Le berger peul dit alors :

– Si ce n'est que ça, je veux bien prendre ta place, moi. J'accepte de devenir roi !

Il délivra le garçon et prit sa place dans la peau de bœuf. Fangnignafo Deni Deni prit le troupeau du Peul et se dépêcha de partir avec. Quand les gardes du chef revinrent, ils s'emparèrent à nouveau du paquet, et ils allèrent le jeter dans le fleuve. Pendant ce temps, le garçon rentrait chez lui avec le troupeau.

Un mois plus tard, il demanda à sa mère de lui préparer du *dégué* au miel. Il prit le plat, son troupeau et s'en alla trouver le chef. Les villageois s'interrogeaient sur son passage.

– C'est bien lui ? C'est incroyable !

Une fois chez le chef, le garçon lui offrit le *dégué* au miel en disant :

– Au fond du fleuve, j'ai rencontré votre grand-père et votre grand-mère qui y habitent. C'est très beau chez eux. Ils m'ont remis ces cadeaux pour vous.

Quand le chef eut goûté le *dégué*, il s'écria :

– Tuez un bœuf et mettez-moi dans sa peau, je veux aller voir mes grands-parents !

Il fut obéi. On le jeta dans le fleuve, d'où il ne revint jamais. Fangnignafo Deni Deni prit sa place, et c'est ainsi qu'il devint chef de village.

On dit chez nous que qui veut devenir chef doit savoir mentir pour y parvenir...

49.

Chant de fin de soirée

*Je vais aller me promener
pour oublier ma souffrance.
Mais si je reviens chez moi,
je vais la retrouver.*

Notes et commentaires

L'origine du pays sénoufo

Raconté en 2003 par Sidiki KONE, agriculteur Le boa comme le python est un animal totem des Sénoufo. Il s'agit probablement ici d'un génie incarné, un de ces maîtres des lieux qui occupaient la terre dans les temps les plus anciens et auxquels on doit offrir des sacrifices si on veut habiter l'endroit où ils sont installés. Il est tabou, et son meurtre, puis son ingestion tue celui qui le mange. Les chasseurs doivent respecter des règles d'équilibre quand ils tuent un animal. Safazani semble l'avoir oublié. Le sacrifice du boa n'est pas inutile, puisqu'il aboutit à la naissance des reliefs et des eaux du pays sénoufo. On retrouve ce thème dans un autre conte issu de ce village, *La colline au serpent*, édité aux éditions Lirabelle (Nîmes, 2003).

L'introduction rappelle que les frontières imposées par la colonisation n'ont rien à voir avec les territoires des différentes ethnies, et on voit de nos jours les problèmes que ces limites arbitraires continuent à créer.

L'histoire de Dinama

Raconté par Sidiki KONE en 2003

Dans la philosophie sénoufo, on dit que l'homme, s'il n'est pas initié et éduqué correctement risque de tomber dans l'animalité. L'initiation sénoufo consiste à acquérir la sagesse grâce à laquelle on peut comprendre la nature de la vie et s'inscrire dans la grande chaîne qui relie le passé à l'avenir. La maîtrise de soi, et donc de ses appétits les plus primitifs, est acquise au fil d'épreuves pendant lesquelles on passe par une mort symbolique et une confrontation avec la nature.

Dinama apparaît comme un des premiers vrais humains. On retrouve dans l'image de la mère de Dinama le fantasme de la mère dévorante que le fils doit tuer pour donner naissance à une humanité nouvelle (cf. D. Paulme, *La mère dévorante : essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard, 1976).

1 Mil ou maïs pilé qu'on fait cuire dans l'eau pour en faire une pâte. On le sert dans un plat commun avec une sauce. Chacun façonne une boulette avec sa main droite puis la trempe dans la sauce avant de la manger.

2 Monstre primitif.

3 Instrument agricole dont la lame plantée à même le manche de bois permet à la fois de labourer et de bêcher.

Pourquoi les hommes dominent les animaux

Raconté par Daouda TRAORE, cultivateur, 60 ans, en 2003

L'homme est donc supérieur aux animaux grâce à l'initiation. Sans cela l'animal serait plus fort que lui. Le chasseur est un homme qui pratique la magie et dont les armes sont consacrées : cette histoire confirme l'origine sacrée de ses pouvoirs et ses relations avec le monde surnaturel. Mais n'oublions pas ce que rappelle Hassane Kouyaté, griot conteur, dans la préface de ce recueil : comme le disent les chasseurs eux-mêmes, « dans nos histoires, c'est toujours nous qui triomphons des animaux, parce que ce ne sont pas eux qui racontent. »

Un génie est une créature surnaturelle qui vit dans la nature et occupe un lieu. Le forgeron quant à lui est réputé être un homme qui a des pouvoirs, dont celui, capital, de pouvoir fabriquer l'outil pour cultiver comme l'arme pour tuer. De plus, il est maître du feu. Ce génie forgeron est probablement celui qui est à l'origine des savoirs de la caste des forgerons et de leur lien particulier avec le monde surnaturel.

1 « Demander la route », c'est demander la permission de quitter ses hôtes.

D'où vient le pouvoir des chasseurs Doso

Raconté par Ouahiribé DEMBELE en 2003 à Ouagadougou.

Une histoire de plus qui confirme que les animaux étaient autrefois plus forts que les hommes. Le lièvre, qui fait ici office de trouble-fête, assure la suprématie des hommes sur les animaux en empêchant ces derniers de mener à bien les cérémonies de funérailles communautaires, leur barrant de ce fait la route vers l'au-delà. Il semble donc que sa malice en fasse l'associé de fait des humains.

Le phacochère, que l'on retrouve dans d'autres contes de ce recueil, est un balourd que le lièvre berne régulièrement.

Le chasseur Doso est le vecteur par lequel l'humanité s'approprie les outils magiques que sont la queue de buffle et le *ngoni*.

Les funérailles se font en deux temps, d'abord l'enterrement du corps du défunt avec pleurs et lamentations, puis la fête des funérailles proprement dites qui permet à son âme de retourner au pays des ancêtres, d'où elle protégera son lignage et le village. L'une des cérémonies se fait juste après le décès, l'autre peut intervenir un an plus tard, au moment de la saison sèche, quand le temps n'est pas trop

occupé par les travaux des champs. On regroupe les défunts de l'année dans une même célébration nommée fête des Grandes Funérailles. C'est l'occasion pour ceux qui ont quitté le village d'y retourner.

Les « causeries » ou « palabres » où l'on évoque la vie du défunts sont de très importants outils de régulation dans la vie du village. La vie du défunt qui va devenir un ancêtre devant servir de modèle à ses descendants, ces palabres sont des outils de perfectionnement des membres de la communauté.

1 Le *ngoni* est une sorte de *kora*, c'est-à-dire une harpe traditionnelle dont la caisse de résonance est une calebasse dans laquelle on plante un manche. Le *ngoni* a quatre ou six cordes, tendues entre le manche et la calebasse. Il y a deux types de *ngoni* :

– le *doso ngoni* réservé aux chasseurs qui l'utilisent pour chanter leurs exploits et ceux des grands chasseurs disparus, et pour charmer leur gibier ;

– le *kambelen ngoni* qui peut être utilisé par tout le monde.

2 Les chasseurs sénoufo sont regroupés dans une confrérie de chasseurs professionnels nommée la société Doso. La queue de buffle est un des instruments mystiques de la panoplie du chasseur Doso. Elle lui donne la maîtrise de la parole.

Pourquoi les chasseurs ne vivent plus avec leurs femmes en brousse

Raconté par Bougouzanga DEMBELE, 78 ans, le griot du village, en 2003

Les chasseurs doivent aller en brousse sans leurs femmes et respecter des règles contraignantes quant à leur vie sexuelle et leur nourriture. S'ils ne le font pas, ils risquent leur vie car leurs pouvoirs exigent de la pureté.

L'hyène confirme sa posture de prédatrice cruelle. Elle se rapproche dans ses ruses du loup européen. Quant au forgeron, on voit ici le côté obscur de son personnage puisque c'est lui qui fabrique la voix qui va causer la mort de la femme du chasseur.

La porte d'entrée est un endroit capital de la maison. Elle est l'endroit où se fait le lien entre l'intérieur et l'extérieur. C'est une vraie pièce qu'on nomme vestibule, au centre de laquelle se trouve un pilier fait d'un tronc d'arbre. Avant d'être admis à l'intérieur, on doit y échanger paroles et salutations. Plus un personnage est important, plus nombreuses sont les portes qu'il faut franchir pour parvenir à lui. Aujourd'hui ces rituels sont simplifiés, mais existent encore.

1 Lors des funérailles, on procède à la cérémonie de l'interrogation, où l'on demande au défunt les causes de sa mort. Même si on les connaît,

le défunt doit les confirmer, à l'aide des devins qui interprètent les signes pendant qu'on pose les questions.

L'origine des jumeaux

Raconté par Salimata OUATTARA, 38 ans, troisième épouse de Drissa COULIBALY

La naissance de jumeaux est toujours un événement hors du commun, qui semble marqué du sceau de Dieu. On les gratifie de pouvoirs magiques. Tantôt ils sont en parfaite ressemblance, tantôt l'un est toute bonté et l'autre toute malice et méchanceté : on parle de l'enfant « crapule » comme le double maléfique de l'enfant bon. Chez les Sénoufo, on parle aussi parfois d'un être primordial en deux parties, l'une mâle et l'autre femelle, soudées par les lombaires. Il est représenté dans la statuaire. Ce premier couple indifférencié sera ensuite séparé pour donner naissance à l'humanité.

Téné, la fille qui aimait la musique du balafon

Raconté en 2003 par Tassini TRAORE, 50 ans

Les bals sont traditionnellement animés par trois balafons, sortes de xylophones, accompagnés de deux ou trois percussions. On entend leur musique de très loin la nuit, et cette distraction est très appréciée par l'ensemble de la population. Les mélodies répétitives proposent de subtiles variations et les danseurs, quasi en transe, viennent à tour de rôle se produire devant l'ensemble du groupe. Le haut du corps bouge à peine, c'est le mouvement des jambes qui importe.

Téné a transgressé deux interdits : sortir seule la nuit et tomber dans l'excès, la mesure étant une vertu. Heureusement, son chant a des vertus magiques, puisque l'hyène se laisse charmer et diffère le moment de la manger. De plus, à travers les paroles de sa chanson, Téné exprime le regret de sa faute. C'est sans doute aussi pour cette raison qu'elle est sauvée, mais une telle aventure doit servir d'exemple à l'ensemble de la communauté et les traces en sont encore visibles aujourd'hui.

Pourquoi les seins ne peuvent plus être décrochés

Raconté en 2003 par Adiaratou BARRO, 40 ans

S'il est inconcevable pour les femmes du village de laisser voir leur sexe, par contre en période chaude, elles travaillent souvent torse nu. Les maternités répétées et les allaitements qui durent parfois jusqu'à deux ans font que rapidement, leurs seins tombent : les statues de la déesse-mère montrent des seins alourdis par les maternités, et toute femme peut se glorifier par ce signe d'avoir eu beaucoup d'enfants.

Il reste que pour séduire les jeunes gens, les seins « bien arrêtés » sont un atout important, et c'est pourquoi on les pommade, en général avec du beurre de karité, et on les soigne particulièrement.

La vieille femme du conte a transgressé la règle des générations en jouant à la jeune fille. On ne dit pas quelle sera sa punition, sans doute le fait de récupérer sa vieille poitrine est-il suffisant.

Une fois de plus on voit le pouvoir quasi magique qu'exerce la musique du balafon sur les gens, puisque la vieille se fait prendre parce qu'elle ne peut lui résister.

Ce thème des parties du corps détachables (voir plus loin « Toutou et Famori ») se retrouve chez d'autres ethnies de la région, par exemple chez les Sanan (cf. S. Platiel, *Contes sanan du Burkina-Faso*, Paris, École des Loisirs, 2004 (collection *Neuf*)).

La fille qui ne voulait pas de son mari

Raconté par Sidiki KONE en 2003

Le mariage de l'individu concerne l'ensemble de la communauté, et il est destiné à perpétuer le lignage. On demande donc rarement leur avis aux jeunes gens qui sont parfois promis dès l'enfance, même si on essaie de provoquer une relation entre eux par des rencontres préalables à l'union. Si une fille ne veut pas du mari qu'on a prévu pour elle parce qu'elle est amoureuse ailleurs, elle doit quitter la communauté avec son amoureux avant l'initiation. Si le prétendant a déjà versé la dot, les familles négocient entre elles un arrangement. Si l'arrangement s'avère impossible, on récupère la fille.

Dans ce conte, la fille rebelle va chercher secours au cimetière près des ancêtres, mais ceux-ci ne se manifestent pas pour l'aider : ils encouragent rarement les initiatives qui sortent l'individu de la coutume et du groupe. L'ami du fiancé, lui, se déguise en âme mécontente de défunt pour faire peur à la fille : les défunts insatisfaits sont redoutés car capables de grands méfaits.

La cuisine est, dans la plupart des ethnies de cette région de l'Afrique, faite à l'extérieur. Par contre, chez les Sénoufo, elle se fait effectivement dans une case, ce qui permet entre autres avantages de consommer moins de bois que sur un foyer ouvert. Il est aussi fait allusion dans ce conte à l'initiation des jeunes filles par les anciennes avant le mariage. La morale de fin s'adresse normalement autant aux filles qu'aux garçons, mais sans doute un peu plus aux filles...

1 Tambour fait d'un morceau de tronc évidé en forme de gobelet. Sur l'extrémité la plus large on tend une peau que l'on frappe avec les mains.

2 Le coq blanc est un animal destiné à être sacrifié. Le pagne blanc est

celui dans lequel on enveloppe le cadavre avant de l'ensevelir.

Toutou et Famori

Raconté en 2003 par Djenimba KONE, 48 ans

La suprématie de l'homme sur la femme viendrait donc de la puissance de son désir... Si la première vieille vient en aide à la jeune femme accablée par le désir sans fin de son mari, les autres femmes, par contre, prennent le parti de l'homme : une fabrique le « contre *wak* » qui annule celui de Fatou, et les autres « abreuvent et nourrissent » ce sexe masculin plein de désir... Si l'on en croit ce conte qu'une femme conte, c'est donc des femmes qui n'ont pas été solidaires avec l'une d'entre elles que viendrait la suprématie de l'homme.

1 Le *wak* est un charme puissant fabriqué pour un usage précis par un marabout qu'on paie très cher.

La panthère et les singes

Raconté en 2003 par Drissa COULIBALY, 70 ans, dit « Le Vieux », guérisseur, membre de la confrérie des chasseurs

Les contrats n'étant pas écrits, c'est la parole donnée qui fait loi. La malhonnêteté des singes doit être punie pour qu'elle ne puisse pas faire école. Le lièvre, toujours astucieux, agit cette fois pour rétablir l'ordre des choses : il est interdit de voler, et la panthère, une fois son voleur découvert ne le lâchera plus.

Les singes vont se réfugier dans le marigot car c'est un espace sacré et on ne tue pas ceux qui y vivent.

La vengeance du mille-pattes

Raconté en 2003 par Seydio DEMBELE, 50 ans

Encore un conte où les animaux se montrent inférieurs à l'homme : parce qu'ils ne savent pas organiser des travaux communautaires pour cause d'exclusion injustifiée de l'un des leurs, ils sont devenus incapables de cultiver la terre et restent à l'état sauvage. En disant ce conte, la conteuse imitait le rythme de la marche du mille-pattes et finissait par une boiterie qui faisait beaucoup rire l'assistance.

1 Baguette métallique striée sur laquelle on racle une tige métallique en rythme pour accompagner un chant ou de la musique.

2 Hochet calebasse.

La panthère et le chien

Ce conte nous a été conté par les enfants de Drissa Coulibaly en

janvier 2004, sous le hangar, devant la case paternelle autour du feu. La deuxième épouse de Drissa était présente, mais en retrait, et corrigeait les erreurs.

Les contes étant contés pour enseigner, on peut supposer que celui-ci a, comme le précédent, quelque chose à leur apprendre.

Il est capital de respecter l'espace communautaire, et en dehors des lieux sacrés ou intimes, il est hors de question de s'attribuer un lieu qu'on interdit à la communauté, quelle que soit sa position dans la société ou sa force. Drissa est guérisseur et gardien des fétiches, et il jouit d'un grand prestige dans le village. Pourtant il reste au service de l'ensemble des habitants et ne doit pas profiter de sa position.

L'« armure de l'ancêtre » dont parle le conte peut être une pièce de vêtement, un grigri, une amulette, en tout cas quelque chose qui est chargé de la puissance de l'ancêtre, et qui n'a probablement pas grand-chose à voir avec une armure telle qu'on l'entend en Occident.

1 Deux traductions m'ont été proposées : la mine « froissée » ou la mine « serrée, comme lorsqu'on a avalé une pleine calebasse de jus de citron », m'a-t-on expliqué. Les deux me paraissent très expressifs, mais il fallait faire un choix.

La part des oiseaux

Raconté en 2003 par Minata DEMBELE, 50 ans

L'oiseau dont il s'agit se nomme le mange-mil, et il mange effectivement une partie des récoltes. Le premier travail des enfants de cultivateurs quand ils apprennent leur métier est de garder les champs en chassant les animaux attirés par les récoltes. La sagesse populaire dit pourtant qu'il est vain de croire que cette protection peut être efficace à 100 %, et d'ailleurs est-ce souhaitable dans un monde où tout ce qui vit a partie liée ? Intéressante réflexion écologique.

1 Le fonio est une céréale au grain très petit, utilisée pour les couscous ou les bouillies.

La femme et le génie

Raconté en 2003 par Zaana TRAORE, 50 ans, agriculteur

Terrible conte d'avertissement à l'usage des insoucients et des ingrats.

L'homme et les génies

Raconté par Bougouzanga DEMBELE

Les génies organisent leur travail comme les humains : l'un d'eux donne le rythme et les autres travaillent. On retrouve la longue chevelure lisse des génies qu'il faut attacher dans d'autres ethnies,

notamment chez les Sanan (cf. S. Platiel, *Contes sanan du Burkina-Faso*).

1 Probablement la hulotte.

La femme qui pilait la nuit

Raconté par Minata DEMBELE

Beaucoup de choses sont interdites la nuit, entre autres de piler mais aussi d'aller en brousse, car c'est l'heure des génies. Dans certains lieux, on dit que qui sort la nuit, notamment celle du vendredi, jour des génies, est condamné à se perdre.

Ce conte d'avertissement se rapproche de « La jeune fille trop belle et la femme génie » par l'attitude infantile et irrespectueuse de la femme. Elle le paiera, elle aussi, de sa vie.

Les génies et le champ du paysan

Raconté par Djata TRAORE

Des cérémonies saisonnières permettent de renouveler l'accord passé entre les génies, premiers occupants des lieux, et les hommes. À cette occasion, on doit faire des sacrifices sous peine d'échec des récoltes. C'est le chef de terre qui s'en occupe.

La colline interdite

Raconté par Zaana TRAORE

Quand elle se marie, la fille quitte sa famille pour venir vivre dans celle de son mari à laquelle elle appartient désormais. Il est prévu qu'elle puisse revenir une fois par an chez sa mère et son père, et elle doit présenter chacun des enfants qu'elle met au monde au village dont elle est native. Elle doit identifier rapidement les règles du lieu où elle s'installe et les respecter. Cette leçon s'applique aussi bien à ceux qui quittent le village qu'à ceux qui viennent s'y installer. Heureusement, les sacrifices peuvent apaiser le courroux des génies en cas de manquement au respect des règles.

Le pagne à crédit

Raconté par Djenimba KONE

On voit une fois de plus ici à quel point il est important de respecter les rituels d'enterrement et de funérailles, afin que rien ne reste qui puisse retenir l'âme du défunt sur terre et l'empêcher de rejoindre le pays des ancêtres. Que l'enfant soit orpheline n'empêche pas qu'elle ait droit à des rituels complets : dans ce cas c'est un membre de la communauté qui doit payer pour elle, le sort d'un individu concernant

tout le groupe et l'harmonie devant être rétablie.

La fille de la sorcière

Raconté en 2003 par Mammari COULIBALY, le maçon, dit « le Petit Marteau qui casse les grands cailloux »

Les sorciers sont des initiés qui ont abandonné le parcours initiatique en cours de route et ont basculé du côté du mal et de l'animalité. Autrefois ceux qu'on accusait de sorcellerie étaient punis de mort ou de bannissement.

Il est probable que le père du garçon est chef de terre et féticheur, ce qui est à l'origine de ses pouvoirs.

Le joueur de *djembe*

Raconté par Sidiki KONE

Il est dangereux de côtoyer les sorciers, on peut y laisser la peau au sens propre comme au sens figuré. On voit ici qu'il est aussi dangereux d'être parent ou responsable de celui qui transgresse une règle ou un tabou. La faute retombe dans ce cas sur celui qui aurait dû faire respecter la règle et seuls des sacrifices et le recours à un féticheur peuvent rétablir l'harmonie.

L'histoire du sorcier

Raconté par Sidiki KONE

Dans les cases cuisines, une sorte de faux plafond occupe la moitié du haut de la case et sert d'espace de rangement. On dit que le chant de la flûte de roseau dit des secrets que seuls les initiés peuvent interpréter.

Le lièvre, l'hyène, le phacochère et la lionne

Raconté par Zaana TRAORE

La lionne est réputée pour être un des prédateurs les plus cruels et les plus efficaces de la savane. Elle est féroce quand on s'attaque à ses petits, mais comme elle doit souvent les laisser lorsqu'elle part chasser pour eux, le taux de mortalité de ses lionceaux est important. Étant donné sa cruauté, cette punition est jugée comme étant juste et on ne pleure donc pas ses petits avec elle.

Chacun des animaux joue ici le rôle qu'on lui connaît d'habitude dans ces contes. Le lièvre se montre doté d'un sens de l'humour qu'on peut qualifier de particulier. Il est fourbe, à la fois bon camarade et traître. L'hyène, faire-valoir du lièvre, est toujours aussi cruelle, avide et stupide. Elle n'apprend jamais rien des épreuves qu'elle traverse.

Quant au phacochère qui aide la lionne à piéger l'hyène, il est bien moins stupide qu'elle mais il est influençable et manque de discernement dans le choix de ses partenaires (voir « D'où vient le pouvoir des chasseurs Doso »), ce qui l'emmène à risquer sa vie à tout moment. Heureusement pour lui il lui reste, dans ce conte, assez de puissance pour éviter de se faire manger par la lionne, mais il s'affirme dans son destin de proie.

Conseils aux hommes pour leur vie conjugale

Raconté par Zaana TRAORE

L'idéal africain de beauté féminine, c'est l'embonpoint qui évoque fertilité, bonne santé et richesse de l'époux capable de bien nourrir sa famille. S'affamer pour le bonheur d'être mince est réservé aux sociétés de surconsommation occidentales.

Les contes parlant des rapports homme – femme mettent souvent en scène les soucis des hommes confrontés aux inconvénients de la polygamie, l'idéal étant évidemment pour eux qu'il règne une bonne entente entre leurs différentes co-épouses. Dans le milieu rural, le système lui-même n'est jamais remis en cause, même pas par les femmes, l'objectif étant d'avoir le maximum d'enfants pour maintenir le lignage et travailler les champs. Le remède proposé par le conteur est donc ici un partage équitable des attentions de l'homme envers l'ensemble de ses femmes. Chez les musulmans, l'homme a droit à quatre épouses. Autrefois certains rois en avaient bien plus, on parle d'une trentaine pour certains. On note pourtant au village quelques rares jeunes qui aujourd'hui se limitent à une seule épouse.

Une mauvaise première épouse

Raconté par Mammari COULIBALY

Voir les notes de « La fille de la sorcière ».

Le nom de l'épouse

Raconté par Mammari COULIBALY

Le nom est un élément capital de l'individu : il marque son appartenance à un lignage et sa place dans la société. Le mariage étant une affaire de communauté, il est bien entendu, capital de savoir d'où l'autre vient, et aussi s'il n'est pas un animal déguisé (voir « Les deux guenons déguisées en filles »).

Le griot, personnage bien connu dans toute l'Afrique de l'Ouest, n'est pas un conteur comme on le croit souvent en Occident. C'est un maître de cérémonie qui sait les généalogies des différentes familles et les chante au cours des différents événements qui jalonnent la vie d'un

humain. Sa fonction est aussi parfois de chanter les louanges d'un noble, d'un chef guerrier ou d'un roi et d'être attaché à sa cour. C'est enfin lui qui chante pour donner le rythme pendant les travaux collectifs. Il existe des femmes- griots qui remplissent la même tâche, on les nomme « griotes ». Les griots font partie d'une caste. Le griot est récompensé parce qu'il a su saluer la vieille et donc respecter les prérogatives de l'âge. Sa fonction étant de donner les généalogies, il était de toute façon indispensable pour lui de savoir le nom de sa future épouse. Ceux qui sont nés au village portent deux prénoms : un, courant, qu'ils portent pendant leur enfance, et un autre qu'ils porteront plus tard, qu'on qualifie de « botanique » et qui les relie à leur lignage. Ils ont parfois aussi un surnom qui se rattache à un événement survenu quand ils étaient petits, ou à un élément particulier à leur famille. Ceux qui sont initiés reçoivent aussi un nom de *toukonré* qu'ils gardent secret.

1 Tambour en forme de sablier allongé muni d'une peau à chaque extrémité que l'on porte sous l'aisselle. Les peaux sont reliées entre elles par un réseau de cordes que le griot musicien tend ou relâche en rapprochant ou en éloignant son coude de son corps, afin de moduler les tonalités émises. On l'appelle aussi tambour-parleur et ici, il porte bien son nom.

Les deux guenons déguisées en filles

Raconté par Adiaratou BARRO

Beaucoup de contes évoquent des jeunes gens ou jeunes filles qui refusent le parti qu'on a prévu pour eux : on les qualifie de difficiles. Cette entorse à la règle communautaire fait qu'ils deviennent la proie de la nature sauvage. Quelqu'un vient vers eux dont personne ne connaît l'origine : les hommes sont sans cicatrices, donc sans les scarifications qui peuvent les rattacher à une ethnie, et les femmes séduisent les hommes par la splendeur de leur corps et se manifestent en général à eux en brousse. Ces unions avec des animaux transformés en humains sont toujours catastrophiques et se terminent souvent par la mort de l'un, voire des deux protagonistes : tomber dans l'animalité est, chez les Sénoufo, un des grands risques pour l'humain.

Comment on fait les enfants

Raconté par Daouda TRAORE

Le roi fait preuve d'un aveuglement étrange, mais surtout il contrevient aux règles qui veulent qu'une fille se marie pour avoir des enfants. Heureusement, les jeunes hommes et leur virilité conquérante sauront rétablir la situation par la ruse. Une fois de plus, c'est une vieille femme observatrice qui découvre le pot aux roses. Le motif du

test de la paternité se retrouve partout dans le monde.

L'enfant jetée

Raconté par Adiaratou BARRO

Comme d'habitude, c'est une vieille femme qui découvre la vérité et la dévoile à la personne intéressée. Tout enfant qui naît vient du pays des génies et des ancêtres. En abandonnant sa fille, la mère la rend au pays d'où elle vient. Cet abandon est définitif, quels que soient les regrets ultérieurs de la mère. Voir aussi le conte « Les deux sœurs ».

La femme qui ne voulait pas marier sa fille

Ce conte n'a pas été collecté à Ouolonkoto mais à Bobo Dioulasso en janvier 2002 auprès de trois griotes, les sœurs Sanata, Fatoumata et Sita SANOU de l'ethnie Bobo. L'une contait et les autres chantaient. S'il figure ici, c'est parce que j'ai entendu le même au cours de la collecte à Ouolonkoto. Malheureusement mon appareil enregistreur est tombé en panne de piles au milieu de la racontée. Après avoir vérifié auprès de mes guides traducteurs que c'était bien la même version dont il s'agissait, j'ai donc choisi d'intégrer celle-ci à ce recueil. Dans la version de Ouolonkoto cependant, la mère était plus clairvoyante que celle de ce conte, puisqu'elle disait à sa fille (qui avait trouvé une flûte sur son chemin) : « Si tu as ramassé cette flûte, c'est que tu as un rêve qui ne se réalisera pas. »

Les doubles sens qui parsèment ce conte en font un moment savoureux de racontée. La calebasse est en Afrique symbole de féminité et l'eau de fécondité, la flûte est nettement phallique, et la chanson qu'elle chante n'est compréhensible que par l'intéressée. Les demandes que la flûte exprime font partie des relations entre amoureux.

Quant au grenier plein de grains, il est marqué du signe de la fécondité, mais également symbole de la mémoire des anciens.

L'aveuglement de cette mère qui veut garder sa fille pour elle et l'empêcher de devenir femme et mère rejoint l'aveuglement du père dans le conte « Comment on fait les enfants ». Chacun croit pouvoir contraindre la nature. Le dernier rebondissement replace opportunément le père qui était absent jusque-là de la relation entre la mère et la fille.

1 Le « grenier » est une case ronde faite de briques de banco, montée sur pilotis ou perchée sur des pierres ou une maçonnerie en terre, et dont la petite porte est placée juste sous le toit afin de mettre la récolte qu'il contient à l'abri des animaux qui pourraient la dévorer. Chez les chasseurs, on accroche sous le toit du grenier proche de la case d'habitation les trophées d'animaux chassés en brousse (crânes de

phacochères, etc.).

L'histoire de Toumougnion

Raconté par Seydio DEMBELE

Dans ce conte d'avertissement, on voit une fois de plus un enfant mal aimé secouru par un génie. En contrepartie, Toumougnion a pris un engagement de sobriété. Lorsqu'il veut le rompre, cédant à un désir immodéré (ce qui est une faute), il s'éloigne du lieu où, pense-t-il, le génie pourrait surprendre sa transgression, puisque les génies sont attachés à un lieu précis. Par cet acte de désobéissance, il crée la faille par où le mal peut s'introduire.

Le python est l'animal totem des Sénoufo, et c'est bien sûr une faute impardonnable qu'a commise Toumougnion en le laissant à la merci de la cruauté de sa mère, même si en aspergeant les morceaux d'eau froide il le fait revenir à la vie. C'est sans doute pourquoi Toumougnion ne meurt pas, contrairement à Safazani dans « L'origine du pays sénoufo », mais il doit être puni et retrouve sa misère initiale.

1 Outil du paysan avec lequel il bêche son champ.

La fille termitière

Raconté par Diata TRAORE

Cette jeune fille se voit refuser la possibilité de devenir une épouse et une mère, ce qui est l'objectif principal de toute femme dans cette société. La chanson que chante la fille dans la calebasse, symbole féminin, évoque son retour à la terre mère, dans le sein de la déesse-mère Tin'éhin (« la Vieille » en sénoufo, nom qu'on dit avec respect). S'il y a un sérieux au village, on sort la statue de Tin'éhin, habituellement gardée par les anciens, et on lui demande sa protection.

Les deux sœurs

Dit par Ouahiribé DEMBÊLÉ, 55 ans, couturier, en janvier 2002, à Bobo Dioulasso

On retrouve ce thème de l'abandon coupable d'un frère ou d'une sœur handicapé(e) dans de nombreuses ethnies de cette région. Dans celui-ci, le conteur ajoute une situation de départ : l'exil de cette famille loin de son village et de ses racines parce que le père ne « s'entend avec personne ». Ces deux enfants reçoivent donc une parole qui leur dit qu'il faut être solidaires, et un acte qui parle d'isolement.

Avec le temps du mariage, la petite veut se séparer de son aînée pour mener sa vie, comme son père s'est séparé de sa propre famille, mais les lois coutumières et la réprobation de la communauté la rattrapent.

La jeune paralytique par contre reçoit l'aide des génies, comme souvent les enfants abandonnés. On peut noter qu'elle ne cherche pas à se venger, au contraire, et que la métamorphose de la coupable vient du remords qui l'a envahie. Il semble ici que l'arbre qui pousse sur la tête de la coupable soit l'expression de ces racines dont elle a voulu se séparer.

Le chasseur qui ne nourrissait pas sa famille

Raconté par Ouahiribé DEMBÊLÉ en 2001

La solidarité familiale est un impératif. Quels que soient les griefs que tu peux nourrir envers des membres de ta famille, tu leur dois respect et solidarité.

Le geste rituel solennel qui matérialise le pardon fait partie de l'ensemble de ces rites qui aident efficacement à évacuer les tensions et à reprendre le cours normal de l'existence.

Une vieille personne assise voit plus loin qu'une jeune personne debout sur un toit

Raconté par Tassini TRAORE

Le titre est un proverbe usité dans l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. Comme d'habitude, les vieilles femmes ménopausées sont détentrices d'un savoir précieux. Elles sont plus « éveillées » aux signes que les jeunes et ont des pouvoirs. La corde qui ceint les reins est signe de puissance et la vieille sait l'utiliser. Comme d'habitude aussi, la chanson charme suffisamment l'hyène stupide pour qu'elle retarde la dévoration des jeunes filles et se fasse berner.

La jeune fille trop belle et la femme génie

Ce conte est le premier provenant de Ouolonkoto que j'aie entendu dans la bouche de François Moïse BAMBA, alors âgé de 30 ans, employé dans une librairie, en 1998, à Bobo Dioulasso. C'est ce conte qui a provoqué l'idée de collecte, tant il recélait d'authenticité et de poésie. François l'avait reçu de son père.

La « jeune fille trop belle » commet toute une série de fautes. Elle ne respecte pas les lois de la communauté en refusant d'intégrer son groupe d'âge. À force de décaler ses journées elle est dehors la nuit, à l'heure des génies, alors qu'elle devrait dormir avec les autres. Elle n'écoute pas les conseils des anciens. Enfin, elle se moque du chagrin d'une mère et surtout de celui d'une puissante femme génie de façon totalement infantile. Elle paiera tout cela de sa vie.

Porognogo

Raconté par Bougouzanga DEMBELE

Les mauvaises actions ne peuvent se cacher, il y a toujours quelque part quelqu'un qui a vu et qui dénonce. Pourtant, dit le conte, ces jeunes filles avaient vécu leur initiation ensemble. Elles étaient donc liées par une solidarité qui aurait dû les empêcher de commettre ce meurtre.

Dans la première collecte Bougouzanga n'avait pas terminé son conte. Pendant mon séjour en janvier 2007, je lui ai fait réentendre l'enregistrement, et il l'a complété.

La potasse qu'on extrait des cendres sert à fabriquer le savon, mais c'est aussi un des ingrédients que l'on met dans le tôle.

Les deux amies

Raconté par Djeneba KONE

On dit qu'il est important de ne pas faire disparaître un lignage et un nom, mais il est aussi important de rester solidaire. C'est sans doute pourquoi ces deux-là, même si elles ont désobéi en restant dehors après le coucher du soleil, sont sauvées par leur « bonne fortune » et le génie de l'eau qui prend la forme d'un oiseau.

Les trois compagnons

Raconté par Bougouzanga DEMBELE

Sous forme de farce, cette histoire parle de la nécessité de modération, le sens de la mesure étant une qualité recherchée chez les Sénoufo.

Pourquoi les coépouses ne s'entendent plus...

Raconté par Zaana TRAORE, en janvier 2007

Voici une autre version de ce conte, raconté par Bougouzanga DEMBELE :

Le polygame

Il était une fois un homme qui avait épousé deux femmes. Un jour, il décida d'aller en brousse avec ses deux femmes. En route, ils rencontrèrent un iguane qui dit à l'homme :

– Si tu me tues, ta première femme mourra, si tu me laisses en vie, ta deuxième femme mourra.

L'homme s'immobilisa et réfléchit.

La première femme dit alors à l'homme de tuer l'iguane. Elle avait déjà vécu avec lui, et elle acceptait donc de mourir. Comme l'homme restait sans réaction, la seconde femme lui dit :

– Tu veux donc que ce soit moi qui meure !

À ces mots, l'homme se saisit du manche de sa hache et frappa violemment la tête de l'iguane.

À peine l'eut-il assommé que l'iguane se transforma en une très belle chaîne d'or. À qui devait-il donner cette chaîne ? L'homme n'eut pas le temps de réagir que, déjà, la plus jeune de ses deux femmes ramassait la chaîne...

L'homme qui rit à l'enterrement de ses parents

Raconté par Bougouzanga DEMBELE

Des énigmes pour enseigner... Il est capital d'avoir de bonnes funérailles pour devenir un ancêtre protecteur et perpétuer son lignage. C'est capital pour soi, mais aussi pour la communauté. La forme de l'énigme permet de mieux marquer les esprits des auditeurs.

Trois paresseux

Raconté par Zaana TRAORE

Encore une énigme qui frôle la farce. Il faut quand même noter que la paresse, chez ce peuple de cultivateurs où le travail est valorisé au point qu'on fait des concours du meilleur cultivateur (celui qui arrivera à tracer son sillon le plus vite, par exemple), la paresse, donc, est plutôt mal vue.

Nayêlêma

Raconté par Zaana TRAORE

Le père de Nayêlêma semble savoir ce qu'il fait quand il prévoit l'épreuve que devront subir les prétendants de sa fille, puisque c'est ainsi qu'il sélectionne le seul qui soit réellement valable. On peut noter le symbole masculin du fromager et le symbole féminin de la bouilloire. Le fromager est d'autre part un arbre près duquel est enterré l'ancêtre du lignage.

On remarque que ce jeune homme est félicité deux fois de suite pour son courage, mais surtout pour la bonne éducation qu'il a reçue de ses parents. C'est le signe qu'il mérite l'aide de ses ancêtres, en l'occurrence le don du cheval blanc. Il a probablement aussi été bien initié, puisqu'il sait voir au-delà des apparences et ne pas craindre la lèpre.

Nayêlêma, elle, est initiée par une vieille qui lui fait découvrir la vraie nature de son mari. Voilà encore une vieille omnisciente qui dévoile le secret des choses.

Pour se faire pardonner, Nayêlêma utilise l'intercession de la communauté à laquelle elle appartient désormais, ce qui est fréquemment le cas au village : en cas de difficulté dans le couple, un tiers intervient qui écoute les doléances et conseille.

Il n'est pas bien vu d'être une fille rebelle qui refuse les choix de ses parents, et ce conte est dit aux jeunes filles à titre de leçon.

Le cailcedrat

Raconté par Adiaratou BARRO

Le thème de l'arbre protecteur, intermédiaire entre le monde des morts et celui des vivants et qui persiste dans sa fonction, même réduit en cendres, est fréquent dans les contes du monde entier.

Les cérémonies d'enterrement du père ont sûrement été accomplies dans les rites, puisqu'il arrive même à faire que son fils soit protégé par le plus vieux des bœufs du troupeau.

L'histoire du garçon qu'on nomma Pardon

Raconté par Mammari COULIBALY

Les commentaires qui suivent sont ceux du conteur, un marabout qui a vécu en Côte-d'Ivoire et a appris auprès de sages musulmans.

1 La mort est comme un sommeil profond. On dit que tu es mort, mais en réalité tu t'endors et tu t'éveilles de l'autre côté.

2 On dit que si tu rencontres quelqu'un que tu n'as jamais vu auparavant, tu ne dois pas lui manquer de respect car Dieu étant tout-puissant, il peut prendre n'importe quelle forme.

3 Il faut savoir qu'en ces temps-là, on pouvait revenir à la vie quand on mourait.

4 Un marabout, ou maître coranique, trace des calligraphies arabes avec de l'encre sur une planchette en bois qu'il rince ensuite à l'eau. Il récupère cette eau chargée d'encre, c'est le *nassi*, et le malade se lave avec ou la boit, selon les prescriptions.

5 On enterre les morts le plus vite possible chez les musulmans, car un cadavre ne doit pas être gardé.

6 C'est depuis ce temps que le voyage dans l'au-delà est un aller sans retour.

7 C'est depuis ce temps que rien n'est au-dessus du pardon, et que qui sait pardonner vivra heureux.

L'homme pauvre

Raconté par Zaana TRAORE

Les pauvres sont, comme les enfants abandonnés, aidés par les génies. Il faut rappeler qu'un Sénoufo n'est pas propriétaire de la portion de terre qu'il cultive, mais seulement du produit de sa récolte. C'est pourquoi même pauvre, Fantanthiê peut cultiver sur les terrains communautaires. Fantanthiê n'est pas un égoïste, il sait partager sa prospérité toute neuve, puisqu'il propose à chacun d'aller se servir, en expliquant les règles de la récolte. C'est sans doute pourquoi, après le méfait de la vieille, il sera dédommagé.

La vieille qui vient se servir de nuit à l'heure des génies, et n'y parvenant pas casse la tige, sera bien punie. À l'opposé des initiatrices des contes précédents, elle rejoint les vieilles délatrices et malfaisantes qui peuplent les contes des ethnies voisines.

Fangnignafo le menteur

Raconté par Sidiki KONE

Cette fable à l'humour caustique met en scène les personnages universels du malin opposé au tyran stupide. On appréciera l'intemporalité du discours...

1 Les Peul sont une ethnie dont le travail est de garder les troupeaux de bœufs à bosses. Ils sont employés à cet effet par les Sénoufo.

2 Le *dégué* est un plat sucré à base de petit mil et de lait caillé.

Chant de fin de soirée

Exécuté par Bougouzanga Dembêlé et les femmes de son équipe

Impossible de montrer ici l'entrain avec lequel ce chant a été interprété et dansé, en contraste complet avec la mélancolie des paroles.

Contes du Burkina-Faso recueillis en pays sénoufo : histoire d'une collecte

Décembre 1998, Bobo Dioulasso, festival Yeleen

« C'est un conte que mon père nous racontait quand j'étais petit, je ne sais pas s'il va vous intéresser. » Celui qui vient de parler se nomme François Moïse Bamba. Il travaille dans une librairie-papeterie pendant l'année. Présentement, il aide à l'organisation du festival international de contes et de musiques Yeleen, la « lumière » en dioula. Il a déjà suivi quelques stages de théâtre. S'il vient au stage de contes que j'encadre avec Jihad Darwiche, c'est d'un côté, parce qu'il a envie de conter sur scène, de l'autre, parce qu'il veut tester auprès d'auditeurs venus d'ailleurs ce répertoire qui l'a passionné dans son enfance.

Le résultat est probant : l'ensemble du groupe, hommes et femmes, burkinabés et étrangers, est suspendu à ses lèvres. La description musicale et rythmée de la journée type d'une jeune villageoise nous transporte au village, la complainte de la femme génie qui pleure sa fille nous touche, nous suivons avec angoisse la folie moqueuse de la jeune fille qui rit du chagrin d'une mère, jusqu'au dénouement ...

Quand François ferme la bouche, un long silence sur l'assistance, puis les questions fusent et il explique. Il est né à Bobo, pas au village d'où provient ce conte, et il ne porte pas le deuxième prénom qu'on qualifie ici de « botanique », son père s'étant converti au catholicisme. Il a d'ailleurs été fort peu à Ouolonkoto, seulement trois ou quatre fois depuis sa naissance, mais il sent que ses racines sont là-bas. Quand il est né, son père était déjà un homme âgé. Il n'avait plus l'énergie pour corriger ses enfants lorsqu'ils faisaient des bêtises. Il les tenait donc par les contes : chaque soir, s'ils avaient bien appris leurs leçons et été sages, les enfants Bamba avaient droit à un conte. En grandissant ils ont commencé à conter aux autres enfants du même âge qu'eux, succès garanti ! C'était avant l'arrivée de la télévision...

Décembre 1999, Bobo Dioulasso, festival Yeleen

François continue les stages de théâtre, il s'engage plus avant dans le festival Yeleen. Moi, j'ai découvert au Burkina une famille de cœur,

et rencontrer l'autre m'a toujours passionnée. Quand nous nous retrouvons avec François, nous évoquons l'idée d'une collecte de contes.

Un des objectifs des frères griots Dani et Hassane Kouyaté et de Jihad Darwiche, initiateurs du festival Yeleen, c'est de favoriser la préservation et la vulgarisation du patrimoine oral du Burkina-Faso et de l'Afrique de l'Ouest, parce que cette richesse est en train de disparaître. L'Unesco parle de « patrimoine mondial immatériel ».

Un autre objectif, c'est de faire que cette parole vive et trouve son auditoire sur place et ailleurs, par l'intermédiaire des conteurs traditionnels auxquels on donne une plus grande visibilité, mais aussi au travers de jeunes talents locaux qui se forment aux arts de la scène et vont colporter plus loin les récits qui les fondent.

Une idée forte sous-tend tout cela : les différentes cultures, celles du Nord et du Sud, ont tout à gagner à se rencontrer pour mieux se connaître, avec leurs ressemblances et leurs différences, afin que vivre ensemble soit possible demain.

Quels moyens se donne l'équipe pour atteindre ces objectifs ?

- Les festivals qui agissent comme un coup de projecteur sur le conte et attirent au fil des ans un public de plus en plus large et venant de plus en plus loin.

- La création d'un lieu, le centre culturel et social Djeliya dans l'ancienne cour des griots Kouyaté, lieu traditionnel d'échanges qui s'ouvre sur le monde d'aujourd'hui et les rapports Nord-Sud.

- Les formations aux disciplines scéniques qui permettent à de jeunes artistes, pas forcément issus de la caste des griots, de s'emparer de cette parole pour la colporter, la valoriser, la continuer.

- La collecte des contes tels qu'ils sont dits aujourd'hui, comme le témoignage d'une société en pleine évolution dont il est important de garder les racines, tant on sait, comme l'a si bien dit Amadou Hampâté Bâ, que ce sont des « paroles d'hier dites aujourd'hui pour construire demain ». C'est dans ce cadre que s'inscrit notre projet.

Janvier 2001, Bobo Dioulasso, après le festival Yeleen

Un éditeur gardois est intéressé par l'édition de contes africains. J'ai acheté du matériel d'enregistrement, et François a préparé la collecte avec sa mère : son père est mort alors qu'il était encore jeune, et Fatimata Coulibaly a élevé seule ses enfants. C'est une fidèle auditrice d'une émission de contes en sénoufo, sa langue maternelle, sur Radio Bobo. Elle a donné à son fils des références de conteurs, et François a complété avec des amis qu'il sait connaître des contes.

Pendant une semaine, nous sillonnons le quartier où vit la maman de François. Nous enregistrons un couturier, un cordonnier mangeur

de feu, trois grands-mères qui ont de 55 à 70 ans, un ancien technicien de la culture du coton, un menuisier, une nièce de François et le gardien de but de l'équipe nationale du Bur—kina-Faso, ami d'enfance de François. Nos enregistrements se font « en langue », comme on dit, c'est-à-dire dans la langue maternelle de celui qui conte : c'est important pour l'aisance de la parole du conteur et l'authenticité de ce qui est conté.

Ceux qui content nous jaugent. Les contes qui nous sont donnés sont ciblés : les trois sœurs Sanou démarrent par une série de contes sur le thème « il faut épouser quelqu'un de son espèce ». Chaque conte étant suivi d'un petit résumé du contenu traduit par François, je finis par comprendre qu'il y a un malentendu : je sors les photos de mon mari et de mes enfants, et les assure que je n'ai aucune vue sur François. Elles se mettent à rire, et on passe alors à un autre registre...

Le talent de conteur du cordonnier mangeur de feu est connu des enfants du quartier qui affluent dès qu'ils le voient arriver chez François. C'est donc devant un auditoire passionné et réactif que nous l'enregistrons.

Le temps de la traduction vient après la collecte. Comme il n'y a pas de lumière dans la maison où je loge, nous passons des heures sous le lampadaire de la cour à écrire et discuter chaque mot pour être le plus près possible de ce qu'a dit le conteur.

François me dit qu'il y a plein de contes dans son village, qu'il faudrait que nous y allions. Je suis d'accord, mais quand ?

Juillet 2002, Nîmes

La collaboration avec l'éditeur gardois démarre sur cette première collecte, mais l'idée reste : c'est à Ouolonkoto, lieu source, qu'il faut aller.

Mars 2003, Ouagadougou, Bobo Dioulasso, Ouolonkoto

On devait aller ensemble à Ouolonkoto. Hélas, quand j'atterris à Ouagadougou, François est surchargé de travail. Finalement, nous décidons que je partirai au village sans lui. François organise tout : je serai accompagnée par sa tante, Djeneba. Elle expliquera le projet aux anciens, me dira les bévues à ne pas commettre, et fera l'interprète. En effet, il est impossible de prévenir de notre arrivée puisqu'il n'y a ni électricité, ni téléphone. De plus, les villageois, à part les plus jeunes, ne parlent pas le français. Moi, je ne parle pas sénoufo, et je ne sais dire que le strict minimum en dioula. J'ai conscience de la confiance que François place en moi : il m'envoie en éclaireur au pays de ses racines.

Je quitte donc Ouagadougou pour Bobo Dioulasso, puis avec

Djeneba nous prenons la route vers le Mali. Il y a 75 km à faire, ça dure la moitié de la journée : quinze minutes sur le porte-bagages d'une mobylette jusqu'à la gare des bus, quatre heures dans le bus (pour cause d'éclatement d'un pneu à la moitié du trajet), puis on attend une heure et demie avant de trouver des mobylettes avec conducteurs et essence (ce dernier point n'est pas un détail) pour parcourir les 7 km de piste.

« Tiens-toi avec les deux mains », me dit mon pilote. Il a raison, le trajet est parfois chaotique et dure une bonne demi-heure : sable, cailloux, forte pente sur la fin, la piste est ravinée, et dans la lueur des phares, il n'est pas toujours facile de savoir où l'on roule. Nous arrivons en pleine nuit, les lampes à pétrole éclairent les cours.

Drissa Coulibaly, 70 ans, oncle de François, guérisseur du village et chef de son lignage, nous accueille chaleureusement en compagnie de deux de ses frères et de ses quatre épouses. On nous offre l'eau chaude pour se laver, l'eau fraîche pour se désaltérer, le *tô* pour se rassasier, et la case d'un fils de Drissa pour se loger. C'est royal !

Dès le lendemain, je suis présentée au chef du village et au conseil des anciens. J'ai maintenant deux guides-interprètes supplémentaires qui parlent un français tout à fait courant et seront d'une grande aide :

Soungalo Jeune, fils de Drissa, a 17 ans. Il est en quatrième au collège d'Orodara, petite ville située à 15 km de l'embranchement où la piste rejoint la route goudronnée, « le goudron », comme on dit ici.

Sibiri, 23 ans, agriculteur, marié, un bébé, est le plus jeune frère de Drissa. Drissa et lui sont frères « même père, pas même mère » : 47 ans les séparent.

Au fil de ce premier séjour que je passe à Ouolonkoto, j'enregistre d'abord de la musique : Salimata, 35 ans, troisième femme de Drissa, joue du *fié*, une calebasse cousue de cauris sur laquelle elle tape pour rythmer les chants à répondre qu'elle interprète avec les enfants de la famille. Je vais aussi en brousse enregistrer les bruits du matin : les troupeaux de bœufs à bosses qui circulent en meuglant menés par les bergers peul, les chants d'oiseaux...

J'enregistre une cinquantaine de contes au cours de deux soirées et trois après-midi : la première soirée se déroule chez un frère cadet de Drissa, Soungalo Vieux. Elle est animée par deux conteurs de talent issus d'un même lignage, Zaana et Daouda Traoré.

La deuxième soirée est l'occasion d'une grande fête : c'est Drissa qui invite, et les conteurs et conteuses sont nombreux. Zaana est de retour, et Bougouzanga Dembélé, 70 ans, est venu avec son « équipe » de cinq femmes. Ils ont l'habitude de conter et chanter ensemble et l'assistance est nombreuse. Les épouses de Drissa ont préparé des provisions de *dolo* (bière de mil) et de vin de palme qu'elles distribuent généreusement. Drissa et Salimata, sa troisième épouse qui

n'est pas seulement musicienne, se joignent aux sept conteurs, et on ne s'arrête que fort tard dans la nuit quand des balafons se font entendre dans le lointain. C'est au bal des balafons que la fête se finira. J'enregistre tout sans rien comprendre. Au décryptage quelque temps plus tard, Sibiri et Soungalo me traduiront une réflexion des conteurs : « La Blanche n'a demandé que quelques contes, mais comme ça nous plaît, on continue ! »

Les après-midi se passent derrière la cour de Drissa. Il y a foule pour écouter les conteurs, dont certains sont revenus exprès des campements qu'on installe pour travailler les champs les plus lointains, parfois jusqu'à 20 km du village.

J'ai la chance d'assister à la cérémonie de funérailles d'un vieux chasseur, qui est venu mourir au village l'an passé chez son ami Drissa. Cette fête est normalement la dernière commémoration de ce défunt qui va devenir un ancêtre protecteur. Tout son lignage du village est présent, et de nombreux autres villages sont représentés : le défunt était un homme connu et respecté. Au cours de la cérémonie, une des femmes de Drissa, vêtue des habits du défunt, munie d'un piège qu'il utilisait, de sa queue de buffle et de sa bouilloire, imite certaines de ses attitudes, provoquant des rires. On donne des pièces de monnaie pour aider à payer la cérémonie et le repas qui va être coûteux, vu le nombre d'invités ; je participe. Des jeunes filles font circuler de petits gâteaux de mil sucrés au miel. Le marabout annonce ensuite les noms de tous les villages présents qui ont offert une participation. Chaque représentant se voit gratifié d'une noix de kola et d'un bonbon. J'entends tout d'un coup : « Village France ! », et je vois venir vers moi un jeune homme porteur de la kola et du bonbon. J'apprécie l'honneur qui m'est fait et le fait qu'en partageant la cérémonie, je fais maintenant un peu partie de la communauté villageoise.

Les chasseurs préparent leur grande fête avec les anciens du village, et les responsables de la confrérie en profitent pour venir me jager. Ce sont pour la plupart des hommes d'âge mûr, à la tunique de cuir couverte de grigris. Minces et vigoureux, certains portant leurs « fusils pays » bricolés maison, ce sont des personnages impressionnants. Ils ont attrapé un voleur qui avait subtilisé, entre autres objets, un des rares postes de radio du village. Après l'avoir « chicotté » (la chicotte est une sorte de fouet), ils s'apprêtent à le remettre à la police : on n'échappe pas aux chasseurs quand ils vous cherchent. Ils me proposent en riant le mariage, et je réponds sur le même ton d'humour en expliquant que je suis déjà mariée : pas grave, je peux avoir un mari en Afrique et un autre en Europe. Tiens, des polygames me proposent la polyandrie ? Nous continuons les plaisanteries par une proposition de les accompagner à la chasse : il

est bien évident qu'en tant que femme et étrangère de surcroît, je ne peux m'y rendre, mais il est vrai que mon statut de Blanche fait qu'on me traite souvent comme un homme. Là pourtant, on m'annonce que si je veux venir, je vais devoir parcourir entre 30 et 50 km dans la journée en courant, et il fait 35° à l'ombre... Bien sûr je décline poliment l'invitation. C'était encore une plaisanterie.

J'aurai droit à une seconde demande en mariage, de la part du conteur Bougouzanga Dembélé. Quand je parle de mon mari, Bougouzanga propose de lui donner un coq, et à moi un taureau... Intéressant !

Le soir, à la lueur de la lampe à pétrole, nous faisons les premiers décryptages. Les discussions sont souvent vives entre les trois traducteurs qui se repassent les écouteurs ! De temps à autre, nous demandons son avis à Soungalo Vieux, ancien instituteur revenu vivre au village qui parle un excellent français. C'est d'ailleurs lui qui m'expliquera un bon nombre de choses sur la vie du village. Son frère Drissa ne parle pas français, mais nous arrivons à nous comprendre quand même grâce aux interprètes et à l'universel langage des gestes, et pour le reste, nous sourions et hochons la tête avec conviction.

Le grand jeu des femmes et des enfants, c'est de venir me serrer la main à l'occidentale en me demandant avec de grands rires : « Bonjour, ça va ? » Si les plus grands des enfants viennent voir ce que j'écris, essayer mon appareil enregistreur et se faire photographier en tenue de fête (je promets de rapporter les photos) je terrifie par contre les tout-petits par mon étrange peau claire, et quand ils m'aperçoivent ils détalent en hurlant. Il me faudra deux séjours supplémentaires pour apprivoiser la benjamine de Drissa et Fanta, sa quatrième épouse.

Des femmes proposent de me faire des tresses mais je crains que mes cheveux courts ne résistent pas à la traction nécessaire pour ce genre de coiffure. Elles trouvent aussi que j'ai trop peu de bijoux et que je suis bien maigrichonne... Elles m'invitent à partager le repas qu'elles prennent en commun avec leurs enfants, toutes assises sur leur petit tabouret, en rond, la main droite vers l'intérieur du cercle pour faire la boule de tôle. Manifestement je n'arrive pas à manger comme il faut : je prends la pâte du bout des doigts et fais de trop petites boules. J'essaie d'améliorer ma technique. Les hommes mangent de leur côté, sous le hangar de l'ancien, et je suis aussi invitée à leur repas communautaire. Je suis trop occupée par la collecte pour partager les travaux des femmes, et j'avoue que mon essai au pilon s'avère particulièrement lamentable : je n'arrive pas à tenir le rythme. Heureusement je bénéficie de l'indulgence générale.

Mes deux aides ont pris en main l'organisation de ma collecte avec Drissa, ils expliquent les raisons de ma présence et le projet aux conteurs lorsque j'enregistre. Ils se chargent aussi du côté technique :

l'un manipule l'enregistreur, et l'autre prend des photos pendant que je prends des notes. Nous sommes une équipe performante.

Un des éléments forts du projet, c'est que François et moi ne voulons pas voler la parole des habitants et faire en France un livre qui va nous rapporter de l'argent sur leur dos. Djenéba a passé le message. Je ferai tout ce que je pourrai pour que les contes soient édités et reviennent ensuite au village. Pour l'instant, aucune certitude. Je donne aux conteurs l'argent pour acheter la kola, et quand le livre sera sorti les bénéfices iront à un projet pour le village, en concertation avec le conseil des anciens.

À mon retour à Ouagadougou, nous retravaillons les traductions du dioula en français avec François. Ouahiribé Dembêlé, conteur originaire du village qui est maintenant gardien de maison dans la capitale se charge de traduire le sénoufo. Un proverbe bambara dit : « La parole fait le village ». Au vu de la variété et de la richesse de ce qui a été collecté, nous décidons de trouver un éditeur qui accepte de faire un recueil comprenant tous les contes : c'est un reflet fidèle de la vie du village. Je me mettrai en recherche dès mon retour en France.

Janvier 2004 : Ouolonkoto, le retour !

Cette fois, François est là, et Daniel, mon mari, aussi. Nous ne passons que peu de jours au village, mais l'ambiance est très chaleureuse. Drissa me dit plusieurs fois : « Tu es revenue, c'est bien ! » Mon mari asiatique déclenche la curiosité, et Drissa lui dit pour plaisanter que je suis sa cinquième épouse.

François est ravi d'être enfin revenu au village, et son oncle est heureux de le voir : « C'est la Blanche qui t'a amené », lui dit-il en riant. Bien sûr c'est une plaisanterie car nous menons cette aventure ensemble : si François n'avait pas organisé ma venue, je n'aurais pas pu collecter de cette façon. « Une main lave l'autre », dit le proverbe.

Une des choses que l'Afrique m'a apprise, c'est l'importance de tenir sa parole : la distribution des photos promises est un grand moment. Du coup, on nous sollicite pour aller prendre des photos ailleurs. L'achat d'un brûle-encens nous fait découvrir le quartier des potières. C'est l'occasion de photos où elles montrent leur habileté.

Nous avons aussi droit tous les trois à une « consultation » par Drissa : au lever du soleil, nous allons dans la case des fétiches où se trouve l'autel des sacrifices. Nous avons chacun émis un souhait dans notre tête. Drissa lance les cauris, trace des inscriptions dans le sable. Ensuite on passe au sacrifice des poulets blancs que nous avons acheté la veille à cet effet. Drissa est accompagné d'un aide. L'un coupe la gorge du poulet, l'autre le lance par-dessus la pierre aux sacrifices. Si le poulet meurt sur le ventre, c'est bien, le vœu se réalisera. S'il meurt

sur le dos, il faut recommencer. Pour nous, il faudra trois tentatives, donc trois poulets, mais finalement ça marchera. Le vœu aussi d'ailleurs...

Pendant toute une soirée, au coin du feu, nous échangeons des contes avec les enfants de Drissa. Soungalo et Sibiri traduisent ce que nous contons, François et moi, et en échange les enfants nous donnent un conte. La deuxième épouse de Drissa, à l'extérieur du cercle se charge de corriger les erreurs ou les approximations. Ensuite elle donne elle-même un conte des origines.

À l'école, nous rencontrons les écoliers et les instituteurs et François explique son projet de bibliothèque ambulante. C'est un bon séjour.

Janvier 2005

Pour la première fois nous avons nos propres véhicules : François a sa moto, et je suis venue avec Annabel Olivia, une amie graphiste, dans la voiture de deux cinéastes qui tournent un film sur les conteurs du Burkina-Faso. Ils veulent découvrir les sources des contes et François leur a parlé de Ouolonkoto. C'est d'ailleurs avec ces contes collectés que François circule en Europe et ailleurs. Il devient un conteur de renom, et Hassane Kouyaté lui a confié la direction du festival Yeleen.

Pendant que François tourne avec les cinéastes, je vais avec Annabel, la graphiste, rendre visite aux potières. Quand elles voient les photos, c'est décidé, elles veulent un reportage. Annabel et moi prenons rendez-vous pour passer une demi-journée complète à suivre leur travail.

La soirée commence par des chants devant la cour de Drissa : les filles font leurs « jeux de jeunes filles » (rondes et chants à répondre), puis Salimata et une autre jeune femme chantent en jouant du *fié*. Ensuite Drissa, Zaana et le mari d'une des potières content.

On termine par un grand bal sur la place avec l'orchestre de balafons mené par le beau-frère de François. François a une sœur au village qu'il n'avait pas vue depuis qu'il était enfant et qu'il a redécouverte l'an dernier. Pour lui, ces séjours sont chaque fois l'occasion de replonger vers ses racines. Il y a trois balafons, deux timbales et un *djembe*. L'éclairage est assuré par un grand tube néon à pile placé derrière les musiciens. Toutes les générations dansent, même les plus petits. J'enregistre, les cinéastes filment.

Le lendemain, pendant que François travaille avec les cinéastes, je retourne voir les potières en compagnie d'Annabel. Elles ont préparé de l'argile pour nous faire une démonstration de l'ensemble du circuit, depuis la préparation de la terre jusqu'à la préparation de la cuisson.

Nous faisons le tour de toutes les cases ateliers. Elles nous expliquent qu'avec l'irruption de la vie moderne au village, elles craignent de ne plus pouvoir transmettre comme avant leur savoir à leurs filles. Elles veulent donc un témoignage sur leur travail.

Soirées tranquilles, journées à l'école avec les enfants et les instituteurs, discussions avec les uns et les autres. Les deux cinéastes sont repartis avec leur véhicule, le pot d'échappement dans le coffre : il n'a pas résisté à l'état de la piste. Cette année il y a des problèmes de santé : une des femmes de Drissa a la fièvre typhoïde, des enfants ont des abcès, un bébé est très malade. Nous allons au dispensaire chercher des médicaments pour ce que Drissa, le guérisseur, ne peut guérir.

Le lendemain, François amène Annabel prendre le bus sur sa grosse moto qui a un énorme succès. Il n'y a pas de voiture au village, seulement quelques motos chinoises qui sont utilisées par la communauté. Par contre, il y a beaucoup de vélos, entretenus par des réparateurs les jours de marché. Pour le reste, on marche. Hélas, la belle grosse moto tombe en panne, et François ne revient qu'à la nuit. Il faut des véhicules rustiques pour tenir le choc sur cette piste... Le départ du lendemain sera épique lui aussi, puisque nous aurons droit à une panne d'essence et une course effrénée pour attraper le bus qui va à Bobo. Difficile de quitter Ouolonkoto.

À Bobo, justement, un terrain vient d'être attribué par la mairie pour édifier la Maison de la Parole qui complètera les outils existants et concernera toute l'Afrique de l'Ouest francophone. Là il y aura une section recherche et documentation, une section formation artistique et spectacles, et des lieux de rencontre entre les générations. La montagne se construit avec une brouette, mais ça avance !

Janvier 2006

Cette fois c'est moi qui ne peux pas venir. Annabel et François passent une journée à Ouolonkoto : ils apportent les lettres des élèves d'un collège du Gard aux élèves de l'école qui ont entamé avec eux un échange, ainsi que de l'argent collecté durant une soirée contes pour faire des travaux sur les bâtiments scolaires, et d'autres photos.

Ils sont reçus par l'assemblée des chefs de villages de la province. Les projets sont expliqués. Tout ce qui est apporté, matériel scolaire, argent, est montré. Les villageois s'engagent à faire eux-mêmes les travaux en chantiers collectifs si nous les aidons pour les matériaux. À notre prochain séjour, nous apporterons deux livres illustrés faits à partir de contes collectés, en attendant le recueil complet.

Avant de partir, Annabel retourne chez les potières. Rendez-vous est pris pour janvier 2007 : cette fois nous resterons plus longtemps

pour recueillir leur parole. Le collectage continue.

Depuis que ces échanges ont commencé, une petite fille est née dans le foyer de François. Dans la lignée de ses racines retrouvées, il lui a donné un prénom « botanique » trouvé dans un des contes que nous avons collectés, et il a décidé d'emmener ses enfants passer leurs vacances au village. Le fil est renoué.

Janvier 2007 : Kaksé kaksé... « Voilà un conte » en langue sénoufo

Nous arrivons le 6 janvier dans une « bâchée » (chez nous on dirait un pick-up) chargée d'un échafaudage haut de trois mètres fait de huit tables-bancs pour l'école, maintenues par des lanières en chambres à air découpées. Entre les pieds des tables sont calés sac de riz, pied de caméra, nos propres sacs et matelas, etc... Ça couine, ça tanguer sur la piste. « T'inquiète pas, ça tiendra, lève ton genou que je passe ma vitesse », me dit Souleymane le chauffeur. Il a raison, ça tient ! Nous sommes quatre tassés sur le siège avant : Annabel la graphiste, Jeanne Delafosse la vidéaste, Souleymane le chauffeur et moi plus quelques sacs. François n'est pas avec nous : il a dû réceptionner un groupe de onze Lorrains offrir l'argent pour acheter le bus qui lui permettra de mener à bien son grand projet de lecture publique dans les zones rurales du Burkina-Faso. Il viendra en visite avec les donateurs et le bus un peu plus tard pendant notre séjour, le village faisant partie du réseau concerné.

Le premier jour est consacré à l'accueil et l'organisation de notre emploi du temps : après avoir échangé les salutations d'usage et reçu l'offrande de l'eau chez Drissa, notre hôte, c'est dans l'école que nous avons droit à la cérémonie officielle d'accueil avec des représentants du conseil des anciens et de l'association des parents d'élèves, et l'équipe enseignante au complet. Dès notre arrivée, il a fallu peindre à l'antirouille les parties métalliques des tables-bancs. Ce travail fini on s'assoit : chacun se présente, puis le directeur de l'école fait un historique très précis de l'ensemble des séjours et projets réalisés depuis 2003 en s'adressant à Soungalo Vieux, frère de notre hôte Drissa. Soungalo vieux hoche la tête, approuve de « hum hum » et claquements de langues. Il se fait ensuite l'interprète de la communauté pour nous transmettre leur plaisir de nous retrouver. En tant que vieille (on s'y fait...) je réponds que ce plaisir est infiniment partagé. Il y aura encore trois cérémonies de ce genre pendant notre séjour qui le baliseront utilement, dont une particulièrement forte au moment de la venue de François qui renforcera nos liens mutuels. La parole ritualisée ainsi reste inscrite dans les esprits mieux qu'un écrit !

Ensuite nous allons au quartier des potières : là aussi l'accueil est superbe avec chants de la griote et embrassades. Nous organisons notre travail avec elles. On les suivra depuis la récolte de l'argile dans

la carrière près du marigot, jusqu'à la vente de leurs pots au marché : Annabel prendra des photos et modèlera la terre avec elles, Jeanne filmera (l'album doit être complété par un film), et moi je prendrai des notes et recueillerai chants, contes et autres paroles. Avant de les quitter pour la soirée, nous allons voir « l'ancienne » afin de l'informer de notre présence et recevoir sa bénédiction sur notre projet. Comme la plupart des gens très âgés ici, elle est aveugle et ne peut donc plus travailler la terre. Elle n'est pourtant pas inactive : devant nous, tout en parlant, elle file le coton avec une quenouille et une bobine à la base plombée qu'elle fait tourner dans un tesson de poterie, sur un lit de cendres pour que ça glisse mieux.

Le soir, les premiers conteurs arrivent : « Tu as ton appareil pour enregistrer ? *Kaksé kaksé*, voilà un conte ! » J'ai apporté le manuscrit du recueil avec moi afin de pouvoir corriger et compléter ce qui doit l'être. Je n'avais pas pensé qu'en plus, je récolterais autant de contes supplémentaires ou complémentaires de la collecte de 2003 ! J'essaie d'organiser mes journées entre les potières et la collecte, pour traduire un maximum avec Soungalo Vieux et Sibiri. Le résultat est passionnant, même si nous sommes loin d'avoir tout décrypté : il y a de nombreuses versions de contes déjà entendus, je peux compléter un conte qui n'avait pas sa fin, avoir une version d'un autre qui me fut donné sous forme d'énigme très brève par un autre conteur. Et puis il y a plein de nouveautés. Par exemple ces formules d'entrée et de sortie en sénoufo qui fusent : qui veut conter s'écrie : *Kaksé kaksé. Kako* (« le conte est fini ») donne la parole au suivant.

Le conte le plus répandu est « Nayêléma ». J'en ai recueilli dix versions ! Si l'on considère ce conte comme une leçon pour les jeunes filles « difficiles », il faut éviter les conclusions hâtives car dans le répertoire on en trouve d'autres qui le contrebalancent. Minata Dembêl nous raconte par exemple le soir du 11 janvier 2007 le conte suivant :

« C'était une jeune fille qu'on voulait forcer à se marier. Elle avait refusé. Juste derrière la case de sa maman, il y avait un rônier : elle monta dessus. Une fois perchée là-haut, elle n'en bougea plus. Les oiseaux venaient se poser sur elle et faisaient leur besoins : bientôt, elle fut couverte de fientes.

Sa maman, très inquiète, sortit un jour et l'appela en chantant : *Descends ma jolie fille, descends, tu choisiras ton époux toi-même*. La fille chanta à son tour : *Grandis avec moi rônier, grandis !* Le rônier grandit et la mère rentra dans sa case en pleurant. Elle raconta tout au grand frère de la fille qui vint lui aussi chanter sous le rônier : *Descends ma sœur descends, tu choisiras toi-même ton mari !* Mais la fille chanta : *Grandis avec moi rônier, grandis !* et le rônier grandit encore.

L'aîné alla trouver le père de la fille, mais quand ce dernier se planta sous le rônier et chanta qu'on la laisserait faire son choix, elle demanda à nouveau à l'arbre de grandir. Maintenant il était si haut qu'on la voyait à peine à son sommet.

On alla chercher celui auquel on voulait la marier de force et qu'elle n'aimait pas. Quand il dit : "Descends ma femme, descends, tu vas pouvoir choisir par toi-même", la fille reprit son refrain et l'arbre monta de plus belle.

La famille alla enfin chercher l'amoureux de la fille. Quand ce dernier fut sous le rônier il chanta : *Descends ma bien aimée descends, on va te laisser faire ton choix*. On entendit alors la fille chanter : *Descends avec moi rônier, descends !* Le rônier rapetissa jusqu'à ce que le garçon puisse aider son amoureuse à descendre.

C'est ainsi que les parents acceptèrent le mariage de ces deux-là. Voilà pourquoi, quand on veut marier une fille de force, si elle refuse catégoriquement, on la laisse faire son choix. »

En regardant les divers contes collectés et le moment où ils ont été dits, je réalise qu'au fil du temps, des contenus de plus en plus élaborés nous sont offerts. Le dernier soir, par exemple, j'enregistre un conte parlant d'une confrontation d'intelligences entre une femme, son père, son mari et le roi qui essaie de la séduire. Les métaphores sont subtiles et rappellent les meilleurs moments des *1001 nuits* ainsi que « le Cantique des Cantiques » et ses déclarations d'amour.

C'est donc un répertoire d'une incroyable richesse qui s'ouvre devant nous, et dont, comme le dit Hassane, nous sommes loin d'avoir fait le tour : j'ai enregistré onze mini disques de 70 minutes chacun. Nous avons droit aussi à une soirée de chants de mariage avec les femmes qui se finit en dansant, les hommes étant ce soir-là spectateurs silencieux.

Quand je demande aux conteurs, petits et grands, où ils ont entendu leurs contes, ils me parlent des soirées avec leurs parents et grands-parents. Tout petits ils têtent les contes avec le lait de leur mère, puis se mettent eux-mêmes à dire, tout en continuant à écouter. Depuis deux ans nous travaillons avec Suzy Platiel sur le volet collecte de la Maison de la Parole à Bobo Dioulasso. Elle défend l'idée que le fait de recevoir un répertoire complet de contes permet à l'enfant de se structurer à la fois au niveau du langage, des repères spatio-temporels, de son identité et de son intégration dans la société. Ici les enfants du village font preuve d'une vivacité, d'une capacité d'apprentissage et d'une autonomie étonnantes. Adultes, ils continuent à aimer les contes et à les pratiquer : c'est un lien entre eux et un élément culturel qui permet une mise en perspective du quotidien, et c'est un formidable outil éducatif pour leurs propres enfants... À

méditer pour nos sociétés occidentales...

La lecture à voix haute du manuscrit donne lieu à de passionnantes conversations. Je confronte ce qui est dit dans les contes avec la réalité contemporaine et locale, et je vérifie mes commentaires. Ainsi j'apprends que les Sénoufo de Ouolonkoto, qui sont du groupe Tagua (prononcer *Tagoua*) sont tous initiés à partir de l'âge de dix ans, et rentrent dans la société nommée ici Toukonré (ailleurs on dit Poro) qui gère les connaissances traditionnelles. Cette étape dure actuellement une semaine alors qu'autrefois elle durait plusieurs années, mais elle est complétée par l'enseignement des contes. Certains récits sacrés ne sont contés qu'à cette occasion et ne figurent donc pas dans les collectes que nous avons faites.

Si beaucoup de contes traitent des relations avec les génies, intermédiaires entre Dieu et les hommes, un seul parle du Dieu fondateur et de sa vieille mère. « Dieu, l'abeille et l'oiseau Gouma » a été conté par Ouahiribé Dembêlé, conteur quasi professionnel qui vit aujourd'hui à Ouagadougou. Malheureusement, il ne figure pas dans ce recueil, l'éditeur Lirabelle ayant fait valoir son droit d'exclusivité.

Sur les lieux sacrés, on ne cultive pas, et c'est dans l'un de ces lieux que se fait l'initiation. Aujourd'hui, l'islamisation gagnant du terrain, les masques sortent très peu, sauf pendant les fêtes des chasseurs. Pourtant s'il y a des musulmans et des catholiques, chacun ici reste avant tout animiste. Quand nous parlons avec Soungalo Vieux des pratiques religieuses actuelles, en dehors des fêtes saisonnières et des rituels de divination ou de guérison, il confirme que Klé le Dieu fondateur qui est à l'origine de tout ne s'occupe pas du quotidien. Par contre, s'il y a un problème sérieux dans le village, le conseil des Anciens sort la statue de Tin'éhin (la Vieille) et lui demande sa protection avec les rituels appropriés.

Au village, celui qui raconte n'est pas propriétaire de son conte, même s'il imprime son style dans sa façon de raconter. Il est porteur d'une parole communautaire, et cette communauté à la fois le soutient et lui rappelle son rôle premier qui est de transmettre. Le conteur (la conteuse) a toujours un partenaire dans le public. Celui-ci ponctue le récit de *hum hum*, « c'est ça », ou alors il pose des questions, complète, s'exclame. On retrouve ce tiers qui représente la communauté dans les cérémonies d'accueil, comme celle à laquelle nous avons eu droit le jour de notre arrivée.

Le système des classes d'âge existe toujours : « Si tu vois le petit balafon distiller une mélodie, c'est certainement du grand balafon qu'il la tient. » Il y a les enfants (0 à 14 ans), les jeunes (14 à 28 ans), les adultes (28 à 46 ans) et les vieux (au-dessus de 46 ans). Les enfants surveillent les champs et font les corvées d'eau et de bois, les adolescents et les adultes font les gros travaux, et les vieux se chargent

de l'éducation de tous. Les différentes classes d'âge mangent ensemble, hommes d'un côté et femmes de l'autre, mais on met les plus petits avec les vieux qui ont moins faim que les adultes et adolescents et aident les petites mains malhabiles.

Tous les soirs, après le repas, la douche sous les étoiles, et avant les contes, on frappe à notre porte : « Kokoko, on peut entrer ? On veut causer ! » Viennent nous visiter nos interprètes, des gens de passage, des filles et des garçons, des garçons tout seuls et des filles toutes seules. Nous discutons en français, avec traducteur ou non, de ce qui se vit chez nous et chez eux. Pas de jugement, on échange avec franchise et curiosité, et les filles qui n'osent pas parler français devant témoins (« elles ont honte », dit-on) se montrent très loquaces dans l'intimité.

Des jeunes gens ont monté une pièce de théâtre forum contre le sida, avec le soutien du dispensaire. C'est un grand moment. Le jeune du village qui l'a écrite faisait partie à l'école d'un atelier théâtre : « On les fait rire pour les faire réfléchir », nous dit-il. Il a l'intention d'écrire sur un autre sujet tout aussi délicat, la lutte contre l'excision. C'est la première fois que cette question est abordée avec nous aussi directement : il aura fallu quatre ans et cinq séjours.

Entre autres nouveautés depuis 2003, il y a eu l'acquisition de plaques solaires par une dizaine de maisons, qui depuis se sont pour la plupart dotées de télévisions. Un soir, Sibiri, notre guide, nous emmène la regarder chez son « beau » (beau-père) : quand nous arrivons, c'est l'heure des informations de la nuit. Notre hôte nous reçoit avec les salutations d'usage et nous offre un thé à la menthe Lipton. Le thé traditionnel demande trop de temps et d'attention, or celle-ci se focalise sur l'écran où la présentatrice annonce les nouvelles du pays et présente les reportages : le don de l'Égypte aux sinistrés des inondations de Gorom Gorom, ville du nord du pays, puis une interview du directeur de la Sofitex, la société d'État qui gère la production du coton sur le territoire. Il est passionnant de confronter son discours à la réalité du terrain. Enfin arrive la fiction de la nuit, un épisode du feuilleton américain *24 h. chrono*. Le rythme saccadé de cette série, son montage façon reportage en temps réel et la violence des images sont en complet décalage avec la veillée que nous venons de vivre sous le hangar : ce soir, Jack Bauer est coincé dans une prison où éclate une émeute. Hurllements, menaces, un prisonnier noir est soumis au « jeu » de la roulette russe et le coup part... « C'est ça l'Amérique ? » murmure un spectateur, les yeux rivés sur l'écran. Que c'est bien les contes qui disent les choses avec la juste distance entre réalité et imaginaire...

En repartant, nous sommes comblées de cadeaux en nature : ignames, oranges, arachides, pois de terre et pois sucrés, poteries... et

nous gardons bien sûr au cœur les souvenirs si chaleureux de nos rencontres. Nous sommes émues au sens propre, c'est-à-dire remuées et tellement enrichies, et nous avons une pensée pleine de gratitude pour François qui nous a introduites ici. Lui nous dit que chacune de ses visites lui permet de renforcer son lien avec ses racines : lorsqu'ils l'ont vu arriver dans son minibus, les anciens lui ont raconté que c'est son père qui avait conduit la première automobile sur la piste menant du goudron à Ouolonkoto.

Kako, le conte est fini... jusqu'au prochain kaksé kaksé !

Françoise DIEP

Bibliographie

Mwamba CABAKULU, *Le grand livre des proverbes africains*, Paris, Presses du Châtelet, 2003

Cahiers de Littérature Orale, 1993, n° 33 : « Le temps de l'enfance »

Geneviève CALAME-GRIAULE, *Des cauris au marché : essais sur des contes africains*, Paris, Société des africanistes, 1987

Sory CAMARA, *Paroles très anciennes : ou le mythe de l'accomplissement de l'homme*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1982

Jacques CHEVRIER, *L'Arbre à palabres : essai sur les contes et récits traditionnels d'Afrique noire*, Paris, Hatier, 1986

Sinali COULIBALY, *Le paysan sénoufo*, Abidjan-Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1978 *L'enfant dans les contes africains*, textes recueillis par Véronika GÖRÖG-KARADY et Ursula BAUMGARDT, Paris, Conseil International de la Langue Française-EDICEF, 1988

Bohumil HOLAS, *Les Sénoufo y compris les Minianka*, Paris, PUF, 1957

Images féminines dans les contes africains : aire culturelle manding, textes recueillis par Véronika GÖRÖG-KARADY et Gérard MEYER, Paris, Conseil International de la Langue Française-EDICEF, 1988

Denise PAULME, *La Mère dévorante : essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard, 1976

Suzy PLATIEL, *Contes sanan du Burkina-Faso : La fille caillou*, Paris, École des Loisirs, 2004 (collection Neuf)

Jacques RONGIER, *Parlons sénoufo*, Paris, Montréal, l'Harmattan, 2002 (collection Parlons)

Contes sénoufo déjà parus sous forme d'albums aux éditions Lirabelle dans la collection *Contes du Burkina-Faso*. Collectage, adaptation et traduction François Moïse BAMBA et Françoise DIEP :

Tiguê-Guêlê : celui qui a la main dure, collecté auprès de Ouahiribé DEMBELE, ill. Raouf KARRAY, Nîmes, 2003

La colline au serpent, collecté auprès de Ouahiribé DEMBELE, ill. Tidiane N'DONGO, Nîmes, 2003

Dieu, l'abeille et Gouna, collecté auprès de Ouahiribé DEMBELE, ill. Elsa HUET, Nîmes, 2006

Les funérailles de l'éléphant, collecté auprès de Drissa COULIBALY, ill.

Hassan MUSA, Nîmes, 2006

***Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !***

Chez le même éditeur en numérique

Contes et légendes de France
Contes et légendes du Japon
Contes des peuples de la Chine
Contes et légendes de Flandre
Contes et légendes de Centre-Asie
Contes et récits des Mayas
Contes et légendes du Maroc
Contes et mythes de Birmanie
Contes et légendes de Turquie
Contes et légendes de Suède
Contes et légendes de Corée
Contes et légendes d'Espagne
Contes et légendes des Comores
Contes et légendes d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche
Contes et histoires pygmées
Contes et légendes de Russie
Contes et traditions d'Algérie
Contes et légendes des Inuit
Contes et légendes d'Italie
Contes et légendes du Burkina-Faso
Contes des Juifs de Tunisie
Contes et légendes des Philippines
Contes et légendes des Balkans
Contes et légendes de Tunisie
Contes et légendes de Thaïlande
Contes et légendes d'Ukraine
Contes et légendes de Kabylie
Contes et légendes tziganes
Contes et légendes du Vietnam
Histoires du roi Salomon
Contes et légendes de Madagascar
Contes et légendes de Bornéo
Contes et légendes haoussa du Niger

Contes et légendes du Cameroun

Contes et légendes des Amérindiens

Contes et légendes de Laponie

À propos de la collection « Aux origines du monde »

« **Aux origines du monde** » (à partir de 12 ans) permet de découvrir des contes et légendes variés qui permettent de comprendre comment chaque culture explique la création du monde et les phénomènes les plus quotidiens.

L'objectif de cette collection est de faire découvrir au plus grand nombre des contes traditionnels du monde entier, inédits ou peu connus en France. Et par le biais du conte, s'amuser, frissonner, s'évader... mais aussi apprendre, approcher de nouvelles cultures, s'émerveiller de la sagesse (ou de la malice !) populaire.

Retrouvez toutes les publications de la collection sur [Facebook](#) !

Par Françoise DIEP et François Moïse BAMBA
Préface : Hassane Kassi KOUYATE

Illustrations : Hassan MUSA

Collection dirigée par Galina Kabakova

Relecture : Anna Stroevea

© Flies France
www.fliesfrance.fr

ISBN : 978-2-37380-019-7

© 2015, Version numérique Primento et Flies France

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs